// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

# rock&folk

CARL, DENNIS, BRIAN
ET LES AUTRES

## BEACH BOYS 70'S

**PHIL MAY**
PRETTY VACANT
**TRUST** 40 ANS
DE "RÉPRESSION"
**SLY STONE**
UNE AFFAIRE DE FAMILLE
**THE CURE** LA TRILOGIE NOIRE

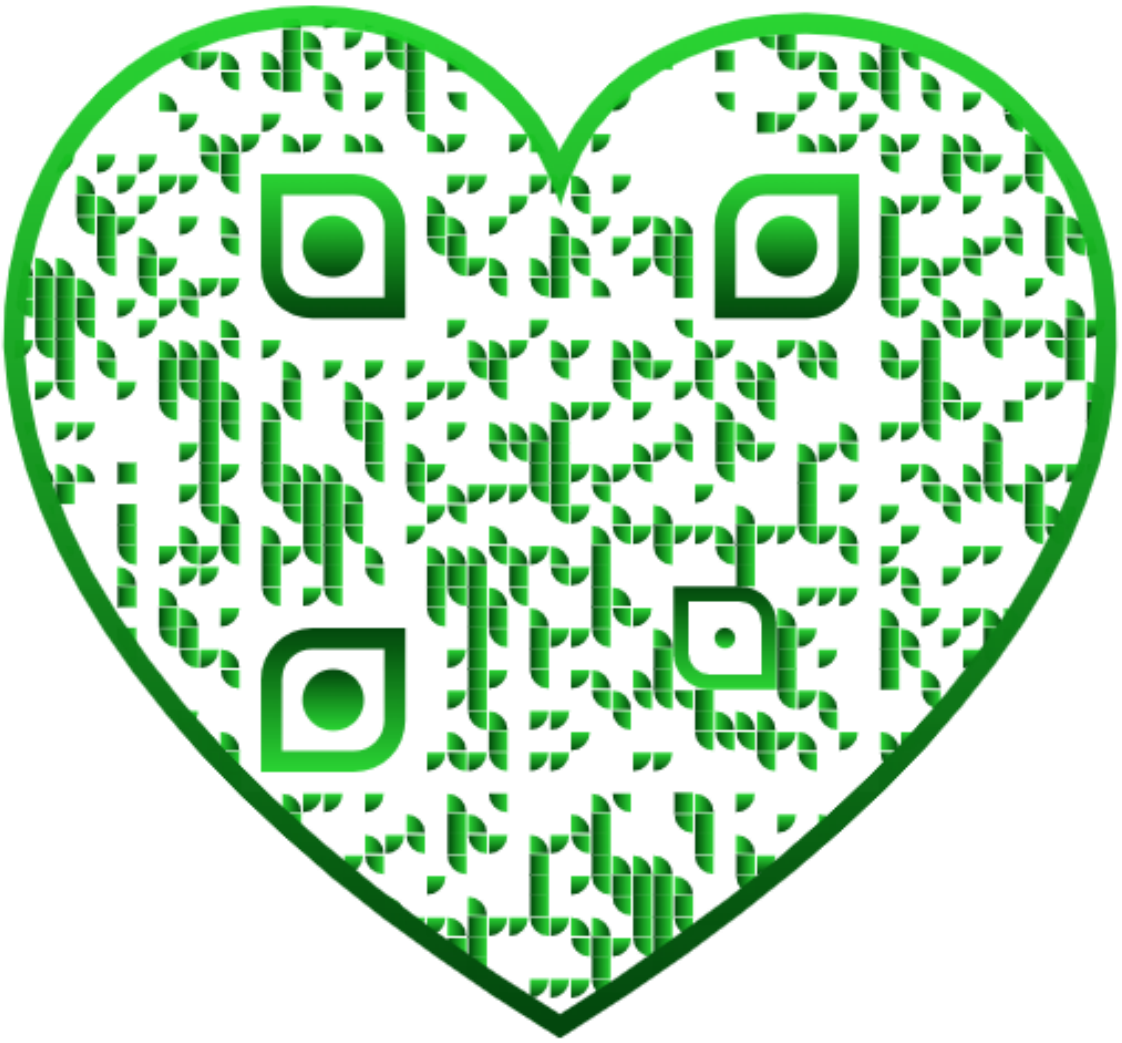
MES DISQUES À MOI
**RODOLPHE BURGER**

**MARC ZERMATI / BRENDAN BENSON / SOFT CELL**

JUILLET 2020
N°635 / 6,50 € / MENSUEL
BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF / ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 635 S - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière



8·6

ORIGINAL

8·6

INTENSE PAR NATURE

AKATOA RCS PARIS B 434 403 285

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

# Edito

## L'ombre du Z

Navrant bilan du confinement, les français n'ont jamais passé autant de temps devant la télévision... ce meuble. Quatre heures quarante par personne et par jour ! A regarder quoi ? Les rediffusions de films avec Louis de Funès ont été de grands succès d'audience. "La Folie Des Grandeurs" (1971) en tête, talonné par "La Grande Vadrouille" (1966) et "Rabbi Jacob" (1973). Rien de très nouveau niveau audimat. Même "La Soupe Aux Choux" (1981) s'est bien comporté... Suivi par les Maigret (1958) avec Jean Gabin. La finale de Koh Lanta (2020) a un peu explosé tout le monde. Même "Joséphine, Ange Gardien", c'est dire. "Les Visiteurs" (1993) a scoré également. "Affaire Conclue" en version confinée présentée par Sophie Davant a accompagné la sieste de la plupart. Mais le grand vainqueur, c'est Emmanuel Macron. Plus de 36 millions de téléspectateurs le 13 avril ! 94 % de part d'audience globale ! Imbattable. Des chiffres à rendre pacifiste ou démocrate Kim Jong-un.

Sujet : un gamin génial, qui deviendra obèse, halluciné, et qui n'aurait pas craché sur quelques plaquettes d'hydroxychloridrine pour tester, accro à presque tout, un frère un peu trop beau mec avec de mauvaises fréquentations et des cousins toxiques, comme lui, mais envieux et frustrés... Pseudo surfeurs au physique peu athlétique, blonds à mèche pour la plupart, déjà replets pour certains. Semi-chauves pour d'autres. Physique d'Américain typique de l'époque. Blancs. Caricature un peu. Stéréotype sûrement. Portant souvent tous la même chemise. A rayures ou à carreaux. Soi-disant *propres*, alors que pas tellement. Comme les cyclistes. Des hot rods, une plage et des longboards pour authentifier le truc. Mais des chansons merveilleuses incarnant pour toujours l'été éternel, la brûlure du sel sur la peau, *la* vague, les filles... Le scénario existe, hein, c'est l'histoire des Beach Boys. Saison une de la saga.

Il est ici question de la saison deux de l'histoire des Garçons de la Plage. Meurtres. Drogues. Junk food. Folie. Trahison... Quelques disques superbes. D'autres totalement ratés.

A cette époque en France, immanquablement, chez Maritie et Gilbert Carpentier mais dans la publicité également, un mec barbu qui porte une chemise hawaïenne renvoie direct à Carlos (Yvan-Chrysostome *Maikestuboidoudoudidon* Dolto). Plus tard, à Antoine (Pierre Antoine Muraccioli), période *Atol, les opticiens*, la publicité toujours mais le surpoids en moins. La barbe en commun. Cette époque fut celle de la gaudriole de qualité, le cinéma à moustache, le comique à gourmette et la chanson à cheveux longs, les trois mélangés, ont, à leur tour eu récemment quelques deuils majeurs à déplorer. Le moment de se souvenir du cinéma de Claude Sautet ou de celui d'Yves Robert, des vannes et des sketchs de Guy Bedos, des rouflaquettes de Michel Piccoli et, pourquoi pas, de certaines chansons de Julien Clerc. Celles écrites avec Jean-Loup Dabadie. Ces disparitions furent, médiatiquement parlant, l'occasion d'un énorme déploiement d'hommages. Que des amis ! Que des frères ! Jack Lang, un temps, avait retrouvé du boulot.

Qui viendra pleurer les nôtres ? Parler des gens au passé, devient notre présent... presque notre quotidien. Phil May, bien sûr, Marc Zermati aussi, que beaucoup d'entre nous avons connu alors que nous étions ados, enfants pour certains. L'Open Market. Les Halles en chantier. Un dîner avec Wayne Kramer... Sa mauvaise foi, son amour irrépressible de cette musique, même les pas très bons choix des derniers temps, manquent déjà. Certaines soirées, chez lui, dans le 10ème arrondissement, ses mocassins blancs de mod originel, du Drugstore. Un type qui avait fait un peu de taule. Qui avait vu The Action sur scène... Un daron.

**VINCENT TANNIÈRES**


Jarvis Cocker signe (enfin)
son meilleur album depuis Pulp.
**TELERAMA**

JARV IS...

NOUVEL ALBUM
SORTIE LE 17 JUILLET

ROUGH TRADE

woodbrass
20 ANS DE MUSIQUE

# ROCK ON

2020

## 10eme EDITION

JUSQU'AU 31 AOÛT

## +2000€

DE PRIX À GAGNER

1ER PRIX

2E PRIX

3E PRIX

4E PRIX

## NOS PARTENAIRES

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · TAMA · Meinl · Ibanez · Custom Eagletone

NI · BOSS · Fender · Eagletone · bird · Roland · audient

SENNHEISER · ZOOM · rock&folk

INSCRIVEZ-VOUS SUR WOODBRASS.COM/ROCKON

# Sommaire 635

Parution le 20 de chaque mois


## In Memoriam

Vincent Hanon **PHIL MAY** 12

## Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **RODOLPHE BURGER** 16

## Tête d'affiche

Vincent Hanon **BRENDAN BENSON** 20

Thomas E. Florin **ABSOLUMENT LIVE A LA MAISON 2** 22

## En vedette

Alexandre Breton **THE YOUNG GODS** 24

H.M. **TRUST** 28

Olivier Cachin **SOFT CELL** 34

Nicolas Ungemuth **THE CURE** 44

## Story

Benoît Sabatier **SLY STONE** 38

## En couverture

Léonard Haddad **THE BEACH BOYS** 50

## La vie en rock

**MARC ZERMATI** 60


www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : UNIVERSAL/ GETTY IMAGES GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo A&M/ Archives Rock&Folk - DR

**44 The Cure**

**50 The Beach Boys**


RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 067 DISQUES 068 REEDITIONS 076 REHAB' 078 DISCOGRAPHISME 080 QUALITE FRANCE 081 HIGHWAY 666 REVISITED 082 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098



**Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

**Président du Conseil de Surveillance** Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

**Directeur Général** Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

**Rédacteur en Chef** Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

**Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

**Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **Maquette :** Christophe Favière (32 03)

**PUBLICITÉ : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

**Assistante de Publicité** Marine Donné (32 05)

**PHOTOGRAVURE Responsables :** Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

**VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Emmanuelle Gay (56 95)

**ABONNEMENTS : Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

**IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

*Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.*

**DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2020. Printed in France/ Imprimé en France.

**Commission paritaire** n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

**Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

# Courrier des lecteurs

## *Le chauffeur du taxi s'appelait... George Martin !*

*Illustration Jampur Fraize*

### Cave dans le salon

2 mai 2020, samedi soir, confinement depuis... me rappelle plus. Trois Guinness, zonage sur internet, la lose. Relevé des compteurs, les sites qui vont bien. Site officiel de Nick Cave. *Bad Seed TeeVee* ? Ouais ben, si c'est comme les *soirées coin du feu Neil Young*, bof... Je clique pour voir... et me téléporte devant ma télé, qui peut également diffuser YouTube (pour les vieux : si si, c'est possible, une télé connectée ça s'appelle). Et là... Nick Cave, toute la soirée, un samedi soir, en France. Des vidéos officielles... mais aussi des documents amateurs live, des vieilles vidéos ("The Singer"), des captations du groupe au travail en studio (putain il est directif Nick Cave...), des interviews... Les gens nés dans les années 70/ 80 me comprendront. Avant, l'image on ne l'avait pas, ou rarement, dans la presse spécialisée. Là, c'est l'orgie. Je vous laisse, Shane McGowan et Nick Cave attaquent un morceau de Louis Armstrong.

**CAILLOU**

PS : Il va de soi que ce genre d'initiative ne convient qu'à certains artistes, dont le travail est significatif, sur une longue durée. En fait, en l'écrivant, je me pose la question. Quel autre artiste contemporain pourrait se le permettre ? Nick Cave, le dernier des vivants ?

### Sujets d'avenir

Il m'a fallu un certain temps pour réaliser que la rubrique Absolutely Live avait (il fallait s'y attendre) disparu. Même si les allocutions de quelques ministres, ou de la porte-parole du gouvernement sont assez rock'n'roll avec quelques impros pleines de risque, je ne suis pas sûr qu'elles puissent nous passionner... même chroniquées avec talent. Les prises de vues en contre-plongée d'artistes mal rasés dans leur salon, ou pire, dans leur chambre me semblent manquer de glamour, quand ce n'est pas de reverb, pour faire l'objet d'une critique... même si on peut les revoir à l'envi. Faut-il envisager à l'avenir les sujets suivants ? Les Plats Régionaux Dans Les Chansons ? Rock : Slip Ou Boxer ? Maquillage : Les Tutos Des Stars Du Glam ? Je suis comme un raton-laveur qui suppute... Oh, finalement, peu importe ce que vous allez traiter, du moment que je vous retrouve dans les kiosques, je suis prêt à lire un sujet sur l'influence du vernis à ongle sur la prise de son en studio, en vous remerciant à l'avance.

**SAM**

### L'immatérialité du sensible

Vous lire, c'est abolir le déferlement de bruits et d'images du quotidien pour entrouvrir l'espace d'un ailleurs où la contingence et la représentation cèdent la place à l'immatérialité du sensible. Une fois refermée la porte sur l'agitation du monde, un silence sous-jacent s'installe, une lenteur saisit, préludes à une dilatation de la perception et de la conscience. Le pouvoir expressif de l'architecture littéraire rompt avec toute forme de transcription du réel pour s'attacher à l'expression d'un univers insaisissable. La couleur et le rythme des compositions musicales que vous me suggérez constituent une expiration qui donne, mais pas à tous les coups, voix à l'exaltation.

**PHILIPPE CIRSE**

### Amateur de Ash

*"Lorsque la vague britpop des années 90 est évoquée"*, rapporte Basile Farkas dans sa chronique de "Teenage Wildlife", l'anthologie du vingt-cinquième anniversaire, *"Ash est souvent oublié"*. A raison ! Et c'est le moment où l'on en vient à parler de Tim Wheeler, voix claire, lumineuse et candide. Tim Wheeler, métrique vocale rigoureuse et pleine d'entrain, ponctuée de *"Wo-oh-oh-oh-oh"* bubblegum ! Sa force à lui est de concevoir, et de nous décrire, régulièrement, dans les interstices d'un matériau punk rock constitué pour l'essentiel de guitares mastodontes et mille fois usitées avant lui : une fulgurance inédite. Qui, enfin, nous parle de *nous*. Alors il parvient à cette proximité faite de romance, d'embrasement et de lâcher-prise, de confusion sentimentale et d'obsédantes tracasseries. Il nous parle confusément, en gros, de notre adolescence. Cette innocence, authentique, ne semble jamais avoir quitté les chansons de Wheeler. Ou l'acte qui chez lui consiste à les composer. La force de cette musique tenant quant à elle à l'expressivité de ses humeurs, indissociables manifestement de la passion, lesquelles humeurs culminent et trouvent leur climax, souvent, dans un gimmick romantique, dissimulé sous cette puissance de feu électrique et jubilatoire. Tout bonnement héroïque et transcendante... C'est de cette façon qu'émerge alors, une phrase mélodique qui transcende l'expérience, et la connaissance. Le préposé à l'inflation soudaine de ce ciel ? Tim Wheeler. Le geste musical d'Ash pouvant se résumer à cette sensation pure, mêlée de sidération : Tim Wheeler qui, instinctif et fougueux, décrète au moment du refrain : *"Ciel dégagé !"*. Et le ciel qui lui obéit. Inspiration-comète, sous un ciel encombré et lourd. Et les notes-étoiles qui harmonieusement s'alignent, scintillent plus intensément encore. Pour atteindre le pic de cette chanson-ascension en train de jouer. Et il y a ainsi toujours derrière une porte qu'on ouvre chez Ash l'attrait d'un horizon qui nous cueille instantanément comme ça, nous séduit. Une séduction semblable à celle décrite dans ses chansons qui absorbe, dévore et réquisitionne des verbes d'état. Maintenant donc de cette façon le processus de vie. Voilà sans doute pourquoi on pourrait dire de ces chansons qu'elles sont si *énergisantes*. Et de cet arsenal musical qu'il est si héroïque. On pourrait même parler d'artisanat *à l'ancienne*, puisque non content d'exceller dans la composition de couplets et de refrains, Tim Wheeler excelle aussi dans l'art oublié (2020 ?) de la construction de ponts, érigeant ces arcs dans le récit au-dessus de dépressions antérieures (et créer des ponts : voilà quoi qu'on en dise ce dont nous avons le plus besoin là, maintenant !...). Un vrai agent des ponts et chaussées ce Wheeler ! Pour un songwriting à proprement parler évènementiel ; c'est qu'il s'en passe en seulement trois minutes trente !

**FRANÇOIS JACQUES (NAMES THE PLANETS)**

### Divers Australs

Bonjour monsieur Hanon, dans votre très bonne critique du dernier album des Datura4, vous revenez sur le brillant curriculum vitae de Domenic Mariani, que j'ai moi aussi suivi : Nit Wits, Go-Starts, The Stems, The Summer Suns, Stonefish, The Someloves, DM3, The Stoneage Hearts, Solo, The DomNicks, Majestic Kelp, Datura4. Dommage que son ami de longue date, lui aussi vétéran de la formidable scène de Perth, l'excellent guitariste et chanteur Greg Hitchcock, se soit fait la malle des Datura4 en 2019. Son parcours est remarquable : Go-Starts, Graverobbers, The Bamboos, The Stonefish, The Neptunes, The Kriptonics, New Christs, Challenger 7, You Am I, The Dearhunters, The Monarchs et, donc, Datura4. Deux beaux destins de stakhanovistes du rock'n'roll. Merci à vous, australement rock.

**JACKY SALAMO**

DDB

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

## Le grand orchestre du Splendid

Dave Greenfield... Florian Schneider... si je m'appelais Christian Clavier, je me ferais du soucis.

**E. T. DÉCONING PEOPLE**

## Rire et chanson

Bonjour, l'immense Eddie Cochran — merci de ne pas l'avoir oublié — idolâtrait Little Richard qui vient de nous quitter... Le chauffeur du taxi fatal, au fait, s'appelait... George Martin ! Et Penniman a chanté deux fois "Somethin' Else" : en 1994 avec Tanya Tucker et en 2006 avec Eddy et Johnny (version bilingue, mais lui seulement en anglais, heureusement) ! Pour le rock humoristique français, j'attire l'attention sur Jack Dieval, le grand producteur, pianiste, compositeur, etc. "Le Loufoque Du Rock" (1956) est nanti du même solo de sax en intro que "Gaby Oh ! Gaby" de Bashung ! Ce tube de Bashung étant presque du rock humoristique avec une teinte surréaliste grâce au grand Boris Bergman. Le plus flamboyant rock humoristique français à la télé française le 16 octobre 1961 : l'incroyable duo entre Guétary et Les Chats Sauvages (avec deux pointures de jazz en appoint : Christian Garros, batteur, et René Duchossoir, guitare) qui recréent "Georges, Viens Danser Le Rock'N'Roll". Et aussi incroyable que cela puisse paraître, ça le fait ! Dick en petit costard cintré et chemise à jabot se déchaîne et Guétary joue vraiment le jeu alors qu'il n'aimait vraiment pas... Visible en ligne. Henri Genès, toute une série à son actif dont "Le Roi Du Twist" où il beugle *"Elvis Presley est mon copain !"*, œuvre originale de Jil et Jan, le duo à la base du départ de Hallyday ! Sinon, pour réagir encore à cet article d'Eudeline, Vince Taylor n'a jamais chanté dans les cirques... Ni Pinder (Danny Boy Et Les Pénitents) ni Bouglione (avec lequel tournèrent Claude Et Ses Tribuns et le guitariste Grégory Ken, future moitié de Chagrin D'Amour). Au fait, je suis belge et Ferry Barendse n'était pas un compatriote : il était hollandais mais s'est produit en Belgique alors que Milou Duchamp était bel et bien belge ! Adieu à Phil May et beau souvenir pour moi de ce concert des Pretty Things au Gibus. Bonne chance en cette époque pas drôle !

**CHRISTIAN NAUWELAERS**

*Ecrivez à Rock&Folk,*
*12 rue Mozart*
*92587 Clichy cedex*
*ou par courriel à*
*rock&folk@editions-lariviere.com*
*Chaque publié reçoit un CD*

## L'amant du Pont-Neuf

Mick Jagger a bien plus emballé que Christo.

**PATRICK MOALIC**

## Détournement de majeurs

Par temps d'épidémie et de confinement forcé, on se cramponne, n'est-ce pas, à l'essentiel. Petit détournement beatlesien de circonstance. *"OK, je ne suis pas le premier à faire une pochette blanche, mais celle des Beatles est sortie il y a un certain temps"* (Anton Newcombe). "I Want To Hold Your Other Hand" (Brian Jonestown Massacre), "Don't Brother Me" (Beady Eye), "Ticket To Hide" (Guided By Voices), "You Can't Hide Your Love Forever" (A Sunny Day In Glasgow), "Today Knows" (The Ladybug Transistor), "Sgt. Rutter's Only Darts Club Band" (Rutles), "The Magickal Mystery D Tour EP" (Psychic TV), "Happiness Is A Worn Pun" (Super Furry Animals), "Here Comes The Waiting For The Sun" (Brian Jonestown Massacre), "Give Peace Another Chance" (Sterling Roswell), "Beyond The Valley Of A Day In The Life" (Residents).

**DÉSIRÉ DUROY**

## Humain après tout

Courrier des lecteurs Rock&Folk 634 : *"... un Daft Punk raté..."*, pléonasme.

**MAÎTRE CAPELLO**

## Bonnes vibrations

Femmes et hommes qui chaque mois faites Rock&Folk, je vous offre mon amitié. Depuis qu'on se connaît, vous êtes toujours restés fidèles à l'appel, qu'il pleuve des bombes ou qu'il tourbillonne des poignards. Alors quand l'air a commencé à manquer, je me suis mis à considérer ce que je regretterais de laisser derrière moi si je devais y passer plus tôt que prévu : les quelques êtres humains qui comptent pour moi, toute la musique qui m'a fait vibrer, et puis vous. Je parlais l'autre jour avec Ben Kennedy (oui, entre lecteurs on finit parfois par se croiser et s'apprécier) qui m'a fait remarquer que Rock&Folk nous accompagne et vieillit avec nous, comme un grand-frère qui vous lancerait un clin d'œil de loin en loin pour vous dire : *"Hé, tu vois ? Ne t'inquiète pas, je suis encore là."* Et c'est vrai que le journal est présent depuis si longtemps qu'on a parfois l'impression qu'il a toujours existé : un repère immuable et tellement rassurant. Alors quand mon organisme a finalement décidé qu'il n'était pas encore temps de rejoindre Elvis, j'ai traîné ma carcasse chez mon buraliste dans un mélange de crainte et d'espoir. Pourquoi m'inquiéter ? Vous étiez là. Fidèle au poste, comme toujours. Merci à vous. Merci d'exister. Mais il y a encore autre chose que j'aimerais ajouter. Philippe Manœuvre a un jour écrit dans son édito que Vincent Tannières lui aurait déclaré dans les années 90 : *"Le journal n'a jamais été mieux"*.

C'était vrai alors et c'est encore vrai maintenant. Je voudrais donc apporter une petite nuance à l'analogie de Ben Kennedy : si Rock&Folk est comme un grand-frère pour nous, Rock&Folk ne vieillit pas. Rock&Folk se réinvente. Salut à vous, hommes et femmes qui faites Rock&Folk, je vous embrasse très fort, car s'il est vrai que c'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses amis, entre nous, il n'est plus uniquement question de musique. Meilleures pensées.

**JULIEN**

## Roland pas content

Le fléau c'est (devenu) vous. Cracher et mépriser un des plus grands groupes du monde (qui aura créé de superbes ballades, que vous n'avez même pas dû écouter, contrairement aux *culculteries* Beatles gnangnan qui n'ont duré que cinq ans avec leurs bluettes, tous les mois dans votre revue, que ça en est devenu viral mais je m'égare), aimé par des millions de fans (que vous méprisez aussi), et qui m'a soutenu quand je portais mes croix, les insulter, ça, c'est minable. Genesis, je les aime ! Vous, c'est aux chiottes et je tire la chasse.

**ROLAND**

## Et sans un espoir

Et j'ai crié ! Crié ! Christophe pour qu'il revienne, et j'ai pleuré, pleuré, oh ! J'ai trop de peine...

**ALINE**

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google Play
deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

# Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

**BLACK MIDI**
Le quartette britannique se produira le 16 septembre au Carreau Du Temple (Paris). En amont, “Sweater” (single de 11 minutes sorti plus tôt cette année) paraîtra en édition limitée le 17 juillet.

**JOE BONAMASSA**
Le guitariste américain a enregistré son nouvel album aux studios Abbey Road. Avant goût : la ballade “When One Door Opens”, déjà disponible.

**NICK CAVE**
Afin de collecter des fonds pour la survie du Trinity, salle londonienne de 200 places, le parfois moustachu a mis aux enchères sur eBay une paire de chaussettes Gucci d’une valeur *inestimable*.

**THE CHILLS**
Le documentaire “The Chills : The Triumph & Tragedy Of Martin Phillipps” est maintenant disponible sur les plateformes numériques. Il relate les pérégrinations chaotiques du leader du groupe néo-zélandais

**SHIRLEY COLLINS**
La chanteuse folk anglaise annonce un nouvel album, “Heart’s Ease”, disponible le 24 juillet.

**KURT COBAIN**
La guitare Martin D-18E utilisée lors du “MTV Unplugged” sera mise aux enchères au mois de juin. Estimation de départ : 1 million de dollars. Le cardigan verdâtre porté par le chanteur lors du même concert avait trouvé preneur l’an dernier pour plus de 300 000 dollars.

Photo Trinity Auction House - DR
Nick Cave

Photo - DR
Black Midi

**BOO BOO DAVIS**
Privé de tournée européenne printanière, sa principale source de revenus, le bluesman américain James *Boo Boo* Davis se retrouve sans le sou. Il compte sur la générosité de ses fans pour lui venir en aide via Facebook. A ce jour, 1233 euros récoltés sur les 3000 escomptés...

**DEPECHE MODE**
“Violator : The 12” Singles”, coffret de dix vinyles dédié aux maxis extraits de l’album de 1990, sortira le 17 juillet.

**“DESOLATION CENTER”**
Disponible sur Apple TV, Google Play, Amazon, ce documentaire revient sur l’histoire des concerts organisés dans le désert californien avec des acteurs de la scène punk du début des années 80. Au programme : interviews et performances live de Sonic Youth, Minutemen, Perry Farrell, Einstürzende Neubauten...

**DIABOLOGUM**
“La Jeunesse Est Un Art”, coffret triple vinyle, rassemble plus d’une trentaine de titres extraits des 2 premiers albums et 2 premiers EP du groupe toulousain.

**DMA’S**
Le trio de Sydney revient avec “The Glow”. Ce troisième album studio est produit par Stuart Price.

**EGGS**
Le quatuor parisien s’est attelé en plein confinement à l’enregistrement de nouveaux morceaux. Annonciateur de son premier long format, “Life During Wartime” atterrira dans les bacs en vinyle 45 tours, le 26 juin.

**FLAMIN’ GROOVIES**
Deux albums du groupe de San Francisco seront réédités durant l’été : “Now” (1978) et “Jumpin’ In The Night” (1979).

**FLAMING LIPS**
Wayne Coyne et ses acolytes ont dévoilé un nouveau single, “Flowers Of Neptune 6”, ballade rêveuse nappée de Mellotron.

**PETER FRAMPTON**
Le guitariste publie son autobiographie : “Do You Feel Like I Do? A Memoir”, en librairie (anglophone) le 20 octobre.

**INXS**
“Live Baby Live”, un concert capté le 13 juillet 1991 à Wembley, verra le jour en haute définition le 26 juin chez Eagle Vision.

**IRON MAIDEN**
Le guitariste Adrian Smith publie “Monsters Of River & Rock : My Life As Iron Maiden’s Compulsive Angler”, un livre consacré à son autre passion : la pêche.

**JAYHAWKS**
Gary Louris, Marc Perlman, Karen Grotberg et Tim O’Reagan reviennent avec “Xoxo”, un nouvel album qui émergera le 10 juillet.

**JUKEBOX MAGAZINE**
Après plus de 36 années d’activité, *“le mensuel des passionnés de musique et collectionneurs de disques”* cesse de paraître.

**LYNYRD SKYNYRD**
Malgré des obstacles juridiques, le biopic “Street Survivors : The True Story Of Lynyrd Skynyrd Plane Crash” sera disponible le 30 juin. Le batteur Artimus Pyle, seul musicien ayant survécu à l’accident d’avion de 1977, assure la narration du film.

**MATT MALTESE**
Le jeune songwriter américain vient de dévoiler “Queen Bee”, annonciateur du futur EP “Madhouse” (7 août). Brian D’Addario des Lemon Twigs prête main forte à la guitare.

**ALISON MOSSHART**
La chanteuse des Kills et Dead Weather a publié son deuxième single solo, “It Ain’t Water”.

Photo David James Swanson - DR
Alison Mosshart

Photo Wayne Coyne - DR
Flaming Lips

**RANDY NEWMAN**
Le compositeur américain a sorti un nouveau titre, “Stay Away”. Les profits seront versés au Ellis Marsalis Center For Music de La Nouvelle-Orléans, lieu dédié au développement musical d’enfants défavorisés, construit après l’ouragan Katrina.

**LE PEUPLE DE L’HERBE**
Le collectif lyonnais revient le 26 juin avec un neuvième album, “After Dusk”.

**TRAVIS**
Le quartette britannique mené par Fran Healy annonce un nouvel album pour octobre, il contiendra 10 nouvelles chansons, dont le single “A Ghost” qui vient d’être dévoilé.

## Condoléances

**Michel Aumont** (clarinettiste et compositeur français), **Gilbert Bastelica** (batteur des Chaussettes Noires), **Guy Bedos** (humoriste et acteur français), **Werner Böhm** (musicien allemand de jazz), **Paul Chapman** (guitariste de UFO et Lone Star) **Jean-Loup Dabadie** (parolier, scénariste, journaliste, romancier, et académicien français), **Majek Fashek** (guitariste et chanteur de reggae nigérian), **Rupert Hine** (musicien, producteur britannique), **Mory Kanté** (chanteur et musicien guinéen), **Bob Kulick** (musicien et producteur américain,), **Lily Lian** (chanteuse de rue française), **Phil May**, **Lennie Niehaus** (saxophoniste jazz et compositeur de musiques de films), **Lucky Peterson** (guitariste, organiste et chanteur de blues américain), **Michel Piccoli, Bonnie Pointer** (chanteuse des Pointer Sisters), **Steve Priest** (bassiste de The Sweet), **Terry Quirk** (artiste, auteur de la pochette d’ “Odessey And Oracle” des Zombies), **Jorge Santana** (frère de Carlos), **Christopher Ryan Trousdale** (chanteur, danseur et acteur américain), **Marc Zermati**

# Comment expliquer une telle déveine ?

# PHIL MAY

## 1944-2020

ngleterre

**Le chanteur des Pretty Things**, membre indéboulonnable du malchanceux mais génial groupe anglais, est mort le 15 mai.

**TOUTES LES BONNES CHOSES ONT UNE FIN. Même les plus jolies, c'est ainsi. Phil May est parti moins d'une semaine après Little Richard. Celui qui souffrait depuis des années d'emphysème pulmonaire est finalement décédé, à 75 ans, des suites d'une opération de la hanche qui avait mal tourné, trauma conséquent d'un stupide accident de vélo.**

## Frustres et obscènes

Le chanteur des Pretty Things était né le 9 novembre 1944 à Dartford, dans le Kent. Elevé par sa tante et son oncle, Philip Dennis Arthur Wadey ne comprend l'ampleur du malaise familial que lorsque sa mère et son beau-père viennent un jour le chercher, alors qu'il est âgé de 10 ans. Il s'enferme dans l'isolement et se réfugie dans un monde imaginaire, que l'on retrouvera dans celui de son groupe, pionnier R&B de la British Invasion au début des années 60. L'un des plus sous-estimés d'Angleterre, aussi. Un parcours groovy de plus de cinquante-cinq ans, moins lucratif, mais semblablement créatif et finalement presque aussi long que celui des Rolling Stones. Ça n'est pas franchement un hasard : au commencement, il y avait eu Little Boy Blue And The Blue Boys, un groupe composé de Mick Jagger et des guitaristes Dick Taylor et Keith Richards qui se rencontrent au Sidcup Art College (lequel sera transformé en supermarché en 2010). Les trois musiciens rejoignent Brian Jones et Ian Stewart pour vite se métamorphoser en Rolling Stones. Dick Taylor passe alors à la basse avant de céder sa place à Bill Wyman cinq mois plus tard et retourne à l'école où il fait la connaissance de Phil May qui le persuade de poursuivre l'aventure. C'est chose faite dès 1963 avec les Pretty Things, qui s'imposent rapidement comme les plus frustes et obscènes représentants de cette scène bouillonnante qu'on appellera British Blues Boom. Moins parfaits que les Yardbirds et, un peu plus tard, Cream, les mauvais garçons hirsutes et fondus de rhythm'n'blues s'inspirent de "Pretty Thing", une chanson de Willie Dixon popularisée par Bo Diddley, dont ils associent le rythme frénétique aux motifs hypnotiques de Jimmy Reed pour trouver leur nom et définir leur son. Les choses s'accélèrent et les hits s'enchaînent dès 1964. Avec sa guitare slide hérissée, sa ligne de basse démentielle, sa batterie hystérique et la voix rauque de Phil May, les fondamentaux de la formation sont posés en un peu plus de deux minutes avec "Rosalyn", l'une des chansons les plus sauvages jamais gravées sur microsillon. Les *Pretties* enfoncent le clou proto-punk avec l'énergie débridée de "Don't Bring Me Down", leur plus gros succès (interdit aux Etats-Unis pour cause de paroles suggestives) et jettent les bases du freakbeat avec "Honey, I Need". Phil May chante et joue de l'harmonica, secoue ses maracas et son tambourin. A la différence d'Eric Burdon ou Steve Marriott, celui qui affirmait avoir la plus longue chevelure d'Angleterre ne forcera jamais sa voix pour tenter de sonner comme un chanteur afro-américain. May aura en outre l'outrecuidance de toujours rester lui-même, revendiquant sa bisexualité et une consommation massive de drogues, particulièrement de LSD. Le buvard donnera le nom à l'une de leurs célèbres chansons, en influencera pas mal d'autres, et lui ouvrira pour de bon les portes de la perception. Avec une attitude constamment avant-gardiste, ce grand chanteur, parfois agressif et aux paroles rentre-dedans, aura un impact immédiat sur son époque. David Bowie n'en perd pas une miette et, après l'avoir croisé un soir, notera son numéro de téléphone sous le nom de *God* dans son agenda. De "Oh! You Pretty Things" à "The Pretty Things Are Going To Hell", le Picasso de la pop ne cessera tout au long de sa carrière de rendre hommage au groupe de Phil May et Dick Taylor. En 1973, Il ira même jusqu'à ouvrir "Pin-ups", son album de reprises sixties, en revisitant fidèlement "Rosalyn" et "Don't Bring Me Down". L'influence des Pretty Things dans la musique pop ne s'arrête pas là. Leur outrageuse attitude scénique marquera les Who, notamment grâce au batteur Viv Prince qui déteindra furieusement sur Keith Moon. Et à part ça ? La liste est longue et variée : The Flamin' Groovies, Queen, Aerosmith, Sex Pistols, The White Stripes, Ty Segall... On pourrait citer pas mal de monde, et noter dans la foulée que leur son proto-punk tombera dans l'oreille de Pink Floyd et Syd Barrett, The Velvet Undergound et préfigurera celui des Stooges. Joey Ramone affirmait que les Pretty Things étaient la plus grosse influence de son groupe, et qu'ils avaient inventé les formations garage. Doté de toutes les caractéristiques cultes, les Pretties peuvent se flatter d'avoir marqué les esprits plus que rempli leurs comptes en banque, mais leur vibration anarchique va continuer à impacter beaucoup de monde : Little Bob Story au Havre (et feu Sébastien Favre à Paris), The Loons de Mixe Stax (et son magazine Ugly Things) en Californie, les Breadmakers en Australie...

## Tumulte sonore

Il n'y a que trois chansons originales sur leur premier album éponyme sorti en 1965 sur le label Fontana. Nul ne s'appropriera mieux le répertoire de Bo Diddley qu'eux, et une reprise définitive de "Road Runner"

Photo Getty Images

painters
use

# Joey Ramone affirmait que les Pretty Things étaient la plus grosse influence de son groupe, qu'ils avaient inventé les formations garage

ouvrira le bal. Curieusement, le groupe ne convaincra jamais l'Amérique, mais marchera bien partout ailleurs, en Angleterre bien sûr et en France (comme en témoignent de nombreuses vidéos d'époque visibles sur YouTube), en Allemagne et en Hollande, mais aussi en Australie et en Nouvelle-Zélande. Suite à une tournée cataclysmique en août 1965, le groupe qui assume plus que jamais sa réputation tapageuse est à jamais banni du pays des kiwis (la sentence sera aménagée en permettant à la formation d'y revenir jouer en 2012). Des chansons telles "Come See Me" ou la description de virées nocturnes comme "Midnight To Six Man" définissent mieux que bien d'autres le son puissant du Swinging London. Une transition du R&B au psychédélisme s'opère doucement, et l'ambiance se fait plus lysergique sur "Get The Picture? ", deuxième album avec Jimmy Page ici et là. "Emotions", troisième opus aux arrangements orchestraux et au parfum très Kinks, poursuit en 1967 cette ambiance magique à la "Blow-Up" qui flotte alors dans les rues de Londres. Le groupe voit défiler une galerie de batteurs tous plus dingues les uns que les autres, à commencer par l'ingérable Vivian Prince qui met les bouts après le deuxième disque (il sera aussi exclu des Hells Angels pour mauvaise conduite !), mais aussi Twink qui partira rejoindre les Pink Fairies ou le fidèle Skip Alan qui sera souvent là, mais par intermittences. Racontant une soirée drague dans un parc sous acide, "Defecting Grey" est envoyé en simple éclaireur un an avant "SF Sorrow". Publié en 1968, le magnum opus des Pretty Things voit le groupe en pleine montée atteindre bien des sommets. Une œuvre d'art, et le premier opéra rock qui précède "Tommy" des Who de six mois, mais aussi le meilleur du genre, enregistré aux studios d'Abbey Road, pendant que les Beatles mettent en boîte le *White Album* et Pink Floyd "A Saucerful Of Secrets". Distribué par Motown, plus exactement sa division Rare Earth (spécialisée dans la musique rock), ce fleuron du psychédélisme sera malheureusement un échec cuisant qui entraînera le départ de Dick Taylor. Mais Phil May refuse de regarder en arrière et continue d'avancer. La discographie des Pretty Things devient encore plus bizarre que leur musique. A la fin des années 60 et tout en prenant bien soin de garder l'anonymat, la formation arrondit les fins de mois en enregistrant des chansons pour des films à petit budget, qui se retrouveront sur quatre ou cinq disques sortis en confidentialité comme "Electric Banana" (1967), "More Electric Banana" (1968), "Even More Electric Banana" (1969) et "Hot Licks" (1970). Le groupe apparaîtra dans des longs-métrages comme "What's Good For The Goose", comédie qui plonge au cœur des swinging sixties, ou "Le Club Des Monstres" avec Vincent Price et John Carradine. On peut aussi entendre la musique des Pretty Things dans "Zombie – Le Crépuscule Des Morts-Vivants" de George A Romero, "RocknRolla", des séries comme "Doctor Who", "Californication" ou "Supernatural", et même des films pornos soft. En 1969, May confie le micro au riche playboy français Philippe DeBarge que le groupe rencontre à Saint-Tropez, et assure les backing vocals sur un étrange mais excellent disque des Pretty Things qui ne sortira que quarante ans plus tard. C'est en 1970 que la formation fait son grand retour avec "Parachute", album de la descente et de hard rock underground, plein de différentes textures et de splendides harmonies qui renvoient les Black Crowes à l'école, mais il s'agit malheureusement là d'un nouveau flop commercial. Phil May va maintenir le cap avec "Freeway Madness" en 1972, où il continue d'exploiter le thème de la folie avec créativité et surtout de très bonnes chansons. Les Pretty Things signent en 1974 avec Swan Song, le label de Led Zeppelin, sur lequel ils sortiront deux albums, "Silk Torpedo" et "Savage Eye", qui contiennent leur lot de pépites à savourer au soleil, même si la musique devient moins essentielle et un peu plus orientée radio. Phil May fonde The Fallen Angels en 1976, un supergroupe avec Mickey Finn des Heavy Metal Kids à la guitare (qui s'illustrera en France aux côtés de Nino Ferrer et Jacques Higelin), Greg Ridley de Humble Pie à la basse, Bob Weston de Fleetwood Mac à la guitare ainsi que Twink à la batterie, et qui sortira un magnifique et unique album deux ans plus tard. En 1980, "Cross Talk" marque le retour de Dick Taylor au sein des Pretty Things, mais l'album passe aussi inaperçu que ses trois prédécesseurs. Il faut aussi signaler "Out Of Island", un disque enregistré live en studio en 1987, qui constitue le premier CD du groupe. Phil May et Dick Taylor enregistrent sous l'appellation Pretty Things/ Yardbird Blues Band, avec le batteur Jim McCarty, deux disques de standards au début des années 90, et un autre sous le nom de Pretty Things 'N Mates avec les Inmates et Matthew Fisher, l'organiste de Procol Harum en 1994. Il faut attendre 1999 et "...Rage Before Beauty" pour que les Pretty Things reviennent avec du neuf. Le groupe publiera deux albums en studio au vingt-et-unième siècle : "Balboa Island" en 2007 et "The Sweet Pretty Things (Are In Bed Now, Of Course...)" en 2015, acoustiques, blues et tragiquement passés en dessous des radars, mais avec des moments palpitants comme "The Same Sun" ou "The Beat Goes On". Ironie du sort, l'époque leur tournera le dos et préférera un temps les Dirty Pretty Things, pourtant moins bons que les originaux. Qu'à cela ne tienne, The Pretty Things continuent à tourner sans relâche un peu partout sur la planète, et collent de bonnes claques à tous ceux qui ont alors la chance de les croiser. Comment expliquer une telle déveine ? Le groupe a certes joué de malchance mais, d'après Mark St John, son dernier manager, les Pretty Things étaient également *"le putain de groupe le moins professionnel qui soit"*. Le tumulte sonore et un plan de carrière à hue et à dia, l'opposé anarchique des Rolling Stones, l'alpha et l'oméga du rock'n'roll en fin de compte.

## Chaotique épopée

Publié l'année dernière, "The Final Bow", le dernier concert des Pretty Things eut lieu à Londres avec leurs amis David Gilmour et Van Morrison en décembre 2018. "Bare As Bone, Bright As Blood" devrait sortir dans l'année, ultime album pour lequel Phil May avait travaillé d'arrache-pied. Décédé le 15 mai dernier, le chanteur chevelu avait été marié avec Electra Nemon, fille du sculpteur Oscar Nemon, avec laquelle il avait eu un fils et une fille, et vivait depuis le milieu des années 90 avec son compagnon Colin Graham. Seul membre des Pretty Things à être présent du début à la fin de la chaotique épopée, Phil May restera cool à jamais. *Oh boy*, à défaut de concerts, il reste désormais ses albums sur lesquels on peut tous compter. ★

**VINCENT HANON**

Photo Getty Images

## “Au moment du punk, moi j’écoutais le Velvet”

# RODOLPHE BURGER

Son nouvel album, “Environs”, compte quelques reprises surprenantes. L’occasion idéale pour parler free jazz et rock déviant avec le musicien du Haut-Rhin.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT

**C’EST PAR VISIOCONFÉRENCE que se fera cet épisode. Rodolphe Burger nous accueille virtuellement dans le jardin ensoleillé de sa maison du Haut-Rhin, c’est ici qu’il a aussi installé son studio d’où vient de sortir son nouvel album “Environs” qui paraît ces jours-ci. Emmené par le single “Bleu Bac”, à la prosodie choisie, on y retrouve les atmosphères filandreuses habituelles de l’ancien chanteur de Kat Onoma embaumant compositions locales et reprises pointues parfois iconoclastes. Pour tout dire, on préférerait palabrer autour d’un riesling bien frais, mais bon, les temps sont durs pour tout le monde et l’on déguste finalement avec plaisir cette étrange visite de discothèque mentale qui montre l’éclectisme éclairé du Lou Reed alsacien.**

## Les guitares free jazz

**ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?**

**Rodolphe Burger :** Alors, j’ai d’abord écouté des cassettes, ça compte ?

Photo Ben Pi - DR

**R&F : Oui, évidemment.**

**Rodolphe Burger :** Je me souviens très bien, j’avais “Aftermath” des Stones, Ray Charles, les Beatles… Après, le premier vinyle que j’ai acheté c’était chez le disquaire de mon patelin Sainte-Marie-aux-Mines, où je suis au moment où je te parle, c’était “Venus” des Shocking Blue.

**R&F : Premier 33 tours ?**

**Rodolphe Burger :** “Are You Experienced” de Jimi Hendrix

**R&F : Beatles ou Rolling Stones ?**

**Rodolphe Burger :** Franchement, je n’ai jamais compris cette question. Déjà à l’époque, j’étais réticent à l’idée que l’on ne pouvait pas aimer l’un *et* l’autre. Bon, si c’est pour séparer pop et rock, j’étais plutôt rock, c’est sûr. Mais j’adorais les Beatles. Le *Double Blanc*, par exemple. Comme après je pouvais très bien écouter Kraftwerk *et* du rock américain… Je n’ai jamais pensé que c’était quelque chose qui faisait césure. Ça faisait partie d’un monde avec ses incroyables variétés.

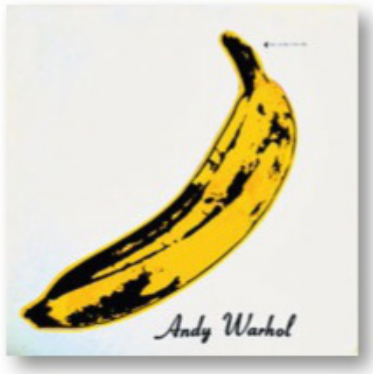
**R&F : Pour rester dans les sixties, sur le premier album de Kat Onoma, il y a une reprise de “Wild Thing” des Troggs…**

**Rodolphe Burger :** Ah ouais… J’adorais les Troggs, les Kinks. Et encore aujourd’hui, sans nostalgie. Je peux réécouter ça sans me dire : *“Oh là là, comment t’as fait pour écouter ça à l’époque ?”* Ce qui n’est pas le cas de toutes les amours que l’on a pu avoir musicalement. Loin de là.

**R&F : Sur ces premiers albums, l’influence du Velvet Underground est très importante. Vous vous rappelez le moment où vous l’avez découvert ?**

**Rodolphe Burger :** Bien sûr. J’avais un ami qui était un passeur, un

# “C’est pas le truc que t’écoutes tous les jours. Ça file un peu le mal de mer”



fondu de musique par qui j’ai découvert Art Ensemble Of Chicago, Ornette Coleman… C’était les années 70, et j’élargissais le spectre de ce que je pouvais écouter. Au moment du punk, moi j’écoutais le Velvet, qui me paraissait réconcilier des choses apparemment complètement différentes. Ça me réjouissait de savoir que Lou Reed et John Cale, après les répètes à la Factory, allaient downtown à Soho écouter Ornette Coleman. Tout en ne se prenant pas pour des Noirs ; en assumant parfaitement leur côté petits Blancs new-yorkais et gallois, passionnés de blues et de jazz d’avant-garde jusqu’au Lou Reed de “Metal Machine Music” qui essaiera de faire sonner les guitares free jazz.

**R&F : Un disque d’Ornette Coleman ?**

**Rodolphe Burger :** Il y en a un que je trouve particulièrement intéressant, c’est “In All Languages”, un double album. Une part des thèmes est traitée de façon acoustique avec son quartet d’origine, Don Cherry, Charlie Haden et compagnie, sur le premier disque. Cristal acoustique fantastique. Et sur l’autre disque, il y a les mêmes thèmes traités en électrique avec le groupe Prime Time, où tous les instruments sont doublés. Harmoniquement hallucinant, très instable. Une sorte de funk urbain. C’est le Ornette Coleman que j’ai adoré en live, ça. Je dis bien *en live*, c’est pas le truc que t’écoutes tous les jours, hein. Ça file un peu le mal de mer.

## Vraiment pas fan de reggae

**R&F : Sur le troisième album de Kat Onoma, il y a un premier titre chanté en français, “Le Désert”, ça a été compliqué pour vous ? Quels étaient vos exemples dans le genre ?**

**Rodolphe Burger :** Mes influences étaient évidemment anglo-saxonnes voire allemandes. L’idée de chanter en français m’agressait. J’aurais du mal à citer des *exemples* français. Bon, Serge Gainsbourg évidemment. Mais celui de “Melody Nelson” et “L’homme A Tête De Chou”, hein. Et puis, en live, je dirais les débuts d’Higelin que j’avais vu à l’époque avec Brigitte Fontaine. Ça a été le rocker français pour moi, pas Johnny Hallyday.

**R&F : Et pour les textes ?**

**Rodolphe Burger :** Je n’étonnerai personne en parlant d’Alain Bashung. On voit bien le chemin. Ça a été très long pour lui, très progressif… La période *jeux de mots* n’est pas celle que je préfère, après il y a la collaboration avec Gainsbourg qui avait un vrai talent pour aller chercher les mots anglais. Bashung a tracé une tangente. Charlélie Couture, d’une certaine manière, avec cet accent lorrain, qui arrivait à déplacer la langue française maternelle, rigide.

**R&F : Un album préféré d’Alain Bashung ?**

**Rodolphe Burger :** “Play Blessures” et “Fantaisie Militaire”, évidemment. D’ailleurs, au début, “Samuel Hall” était une chanson pour le quatrième album de Kat Onoma mais qui ressemblait trop, selon moi, à du Bashung. Du coup, j’ai préféré lui donner. Je vais sortir la version initiale.

**R&F : Et les paroliers anglo-saxons ? Bob Dylan ?**

**Rodolphe Burger :** Il a mérité le prix Nobel… mais juste pour le grain de sa voix. Ce n’est pas une influence au niveau des paroles. Bien sûr que c’est bien écrit, comme Lou Reed, mais c’est surtout comment c’est dit, comment c’est phrasé. En plus, Dylan il mâchouille, on ne comprend rien à ce qu’il dit. Sur l’album “Oh Mercy”, son grand retour, il y a ce titre “Man In The Long Black Coat”, avec des sons de grillons au fond… La voix est carbonisée, c’est du rouillé, du fil de fer barbelé. Extraordinaire. Dylan en parle d’ailleurs dans ses “Chroniques”. C’est un morceau que j’ai fait écouter comme exemple de production à mon ingénieur du son pour l’album “Cheval-Mouvement”.

**R&F : En 1997, vous sortez “Egal Zero” un single violemment anti-FN… Vous avez des exemples de bonnes chansons engagées ?**

**Rodolphe Burger :** C’était un CD-tract distribué à 10 000 exemplaires lors de manifestations contre la tenue d’un congrès du FN. Le FN venait de passer les 10% aux législatives. Bon, j’ai eu envie de faire une espèce de rap, parce que je trouvais que les rappeurs de l’époque ne faisaient pas le boulot. Un rap comme Gainsbourg pouvait faire un reggae. Il aurait fallu interdire le FN à ce moment précis. Sinon, les chansons engagées, je trouve ça toujours naze. Deux ans après, au moment des sans-papiers on avait repris “Les Petits Papiers”, c’était plus oblique, dira-t-on qu’ “Egal Zéro” qui était *explicit lyrics* avec des noms et tout, limite avocats et rats morts dans la boîte aux lettres…

**R&F : Sur votre dernier album “Environs”, surprise, il y a une reprise d’un obscur morceau reggae par The Jamaicans, “Ba Ba Boom”.**

**Rodolphe Burger :** Je ne suis pourtant vraiment pas fan de reggae.

Photo Ben Pi - DR

# “Dylan il mâchouille, on ne comprend rien à ce qu’il dit”

C’est même carrément un des genres musicaux avec lequel j’ai le plus de mal. Sauf le rocksteady ou le dub dont j’adore la pulsation dans la musique électronique, chez Maurizio ou Pole, par exemple, très minimaliste.

**R&F : En soul ?**

**Rodolphe Burger :** Sam Cooke. “Lost & Lookin’ ”.

**R&F : Autre reprise, moins surprenante mais risquée, “Mushroom” de Can.**

**Rodolphe Burger :** C’était l’avantage d’être en Alsace, les groupes allemands de l’époque venaient souvent jusqu’ici. Là, c’est mon fils, 20 ans, qui m’a conduit à faire ce morceau, je l’ai vu danser un jour comme un dingue sur “Mushroom”. Comme je me déchaînais à son âge sur le même morceau. Ça m’a fait un drôle d’effet. Ça m’a beaucoup touché. Il est musicien aussi alors je lui ai proposé qu’on s’y attaque. “Tago Mago” est un album fantastique... Mais bon, c’est toujours compliqué de réduire un groupe à un seul album. Je sais que c’est le nom de la rubrique mais bon... Le truc de l’île déserte, tu vois... J’ai du mal avec ça. Pour moi, c’est l’esprit d’un artiste qui est diffusé à travers plein d’albums... Par exemple, Art Pepper, j’aime juste le son, je mettrais n’importe quel de ces disques.

**R&F : On y arrive. Autre chose dans cet album : la participation de Christophe sur une reprise de “La Chambre”.**

**Rodolphe Burger :** C’est fou. C’est peut-être l’un des derniers trucs qu’il ait enregistrés. Il aimait beaucoup cette chanson de Kat Onoma qu’on avait jouée en concert au Trianon. Mais Christophe, c’est un cas exceptionnel de mutation. Il se métamorphose à un moment donné, en restant lui-même... Du jamais vu dans l’histoire de la chanson française. A partir de cet album-là, “Bevilacqua”, au milieu des années 90. Incroyable. Et le morceau “La Man” sur “Comm’si La Terre Penchait”.

**R&F : Reprise de “Fuzzy” de Grant Lee Buffalo, gros tube dans les années 90 par un groupe un peu oublié.**

**Rodolphe Burger :** J’ai une tendresse pour ce genre de tube oublié, comme tu dis. Je l’avais vu en live, le son de sa guitare m’avait scié. Il jouait avec une acoustique dont il sortait un son de fuzz dément. Et puis aussi un petit concert solo à l’Hôtel du Nord.

## Du Bach ralenti

**R&F : C’est l’heure du départ pour l’île déserte, désolé...**

**Rodolphe Burger :** Alors, je ne sais plus le nom de l’album, mais c’est le morceau que j’emmènerais. Le “Requiem” de Lennie Tristano, pianiste de jazz blanc. Ça me parle énormément. Ça commence comme du Bach ralenti, du Glenn Gould qui au lieu d’accélérer, temporise, avec une métrique très rigide puis, tout d’un coup, ça devient du blues. Ce switch-là, c’est bouleversant. Tristano a été un peu oublié, il a paradoxalement souffert du racisme à l’envers. Comme Lee Konitz, pas reconnu à sa juste valeur. Et puis, le “Street Hassle” de Lou Reed. Le morceau déjà, avec cette boucle de violoncelles et puis “I Wanna Be Black”, un morceau étrangement fagoté, une prise live retravaillée en studio. Mais ça groove terrible. C’est du Lou Reed bien trash : *“Je voudrais être black pour avoir le sens du rythme, une grosse queue”*, etc. Bon, tu vois ? ★

**Album *“Environs”***
***(Dernière Bande/ Pias)***

## "Faire partie de ces putains de Stooges"

# BRENDAN BENSON

A Nashville, **l'homme des Raconteurs** renoue avec sa carrière solo via un **"Dear Life"** plaisamment **power pop**.

**EN CES JOURS DE CONFINEMENT, ils ne sont pas légion à avoir autant d'atouts dans leur jeu. Brendan Benson, lui, a tout. Les chansons, le style, et des mômes. Détail non négligeable : personne ne vient l'enquiquiner pour lui demander un autographe quand il fait ses courses chez l'épicier, seule activité qu'il avoue s'autoriser sur la planète fin avril 2020. "Dear Life", septième album où il donne dans la power pop de qualité, est le premier chez Third Man Records, label de Jack White. Une histoire de famille, puisque le musicien-compositeur a aussi participé aux trois albums des Raconteurs. Le branleur mélodique du quatuor s'y acquitte bien de son rôle — c'est d'ailleurs lui qui a composé le tube "Steady, As She Goes". Lucide en solo, il écrivait dès ses débuts qu'il n'était "*pas John Lennon*", et précise aujourd'hui que son "*cerveau est lent*" au détour de chansons joliment troussées, dans le sillage d'un George Harrison. Célébration de la vie en bonne et due forme, l'ensemble s'avale d'une traite : BB appelle ça sa "*non-crise de la cinquantaine*". Gentiment stone durant le confinement, il articule chaque mot, exhibe le bandana qui lui sert de masque et s'inquiète de ce que les Américains aient l'air abandonnés à leur sort à l'heure où toute la planète se trouve dans la même pièce ou presque, de Nashville à Belleville.**

## Grâce à la marijuana

**ROCK&FOLK : A quand remontent les chansons de ce "Dear Life" très réussi ?**
**Brendan Benson :** Cinq ou six ans pour la plupart. Je les avais enregistrées dans mon ancien studio, démoli depuis. Il a fallu que je dégage, le bâtiment allait être rasé. Nashville est en plein boom, tout le monde veut y investir. Moi qui m'étais pointé ici pour faire de la musique... Dans mon ancien chez-moi, je ne pouvais pas jouer fort à cause de mes enfants à l'étage, dont un nouveau-né. J'ai fini par déménager, et j'ai désormais un studio digne de ce nom. Je n'y ai écrit que quelques chansons, " I'm In Love" ou "I Quit". Une nouvelle tournée avec The Raconteurs a renvoyé "Dear Life" aux calendes grecques. Je me suis consolé en disant que ça n'était pas un problème. Jusqu'à ce qu'arrive ce Covid *(rires)*.

**R&F : Ecrire vous est facile ?**
**Brendan Benson :** Oui, grâce notamment à la marijuana, qui m'a aidé à composer. J'avais tendance à pas mal picoler, mais j'ai arrêté il y a six ans.

**R&F : Etre père influe-t-il sur votre écriture ?**
**Brendan Benson :** Psychologiquement, oui. Je fais davantage gaffe à ce que je vais laisser derrière moi. Je suis extrêmement sincère avec ce disque, je m'y exprime très simplement. Je ne vais pas dire que ça a été cathartique, mais ça m'a fait du bien. Je plaide coupable pour avoir pondu des paroles compromettantes par le passé *(rires)*. J'aimais tellement les mélodies que j'avais parfois tendance à me foutre du reste.

**R&F : Musicalement, vos enfants ont-ils déteint sur vous ?**
**Brendan Benson :** Oui, même si je me suis aussi fait l'effet d'un type qui ne comprend pas ce que son fils de 7 ans trouve à Justin Bieber, au point de lui dire : *"Eteins ça, c'est atroce !"*... jusqu'à ce que je baisse la garde et me mette à apprécier *(rires)*.

**R&F : Quels souvenirs gardez-vous de l'enregistrement de "The Weirdness", l'album qui marquait les retrouvailles en 2007 des Stooges ?**
**Brendan Benson :** C'était dément. J'étais en Europe avec The Raconteurs quand mon manager m'a appelé pour m'annoncer qu'Iggy voulait que je chante sur le disque. J'ai pris l'avion direction Chicago, je ne pouvais pas louper ça ! L'espace d'une seconde, j'avais l'impression de faire partie de ces putains de Stooges *(rires)* ! J'ai eu un bol incroyable, ça reste un moment essentiel de ma vie.

## Problèmes de concentration

**R&F : A Nashville, vous avez produit quelques disques, comme celui de Robyn Hitchcock...**
**Brendan Benson :** J'adore ça, d'autant que ça me permet de rester chez moi plus souvent. Mais les gens n'embauchent pas en ce moment... Soit ils produisent eux-mêmes, soit ils prennent carrément des pointures. Il reste peu de place pour les poids moyens dans mon genre.

**R&F : Comment avez-vous vécu ces jours étranges ?**
**Brendan Benson :** Difficilement. J'ai fait peu de choses. Je n'écoutais pas trop de musique, n'en écrivais pas non plus. Beaucoup, comme moi, étions dans cet état de flottement... J'ai fait des live sur Instagram, j'essayais de répondre aux questions du public. Mais j'ai parfois des problèmes de concentration — l'herbe n'aide pas... Ou peut-être que si, après tout *(rires)*. ★

**RECUEILLI PAR VINCENT HANON**

**Album *"Dear Life" (Third Man)***

Photo DR

### J'aime Dean

**Comme son ami Brendan Benson, mais aussi le réalisateur Sam Raimi et l'acteur Bruce Campbell ("The Evil Dead"), Dean Fertita est originaire de Royal Oak dans le Michigan, banlieue nord de Detroit. Initialement chanteur et guitariste des Waxwings, l'homme qui fait le trait d'union entre Josh Homme et Jack White a joué avec Queens Of The Stone Age, The Dead Weather et sur "Post Pop Depression", mais a aussi son propre projet du nom d' Hello=Fire.**
***"Dean est inestimable,* souligne BB.**
***L'un de ces gars qui peut tout faire.***
***Il a de super goûts et un instinct sûr."***

# Coronacircus_2

## L'ancien guitariste de Queen en short

# ABSOLUMENT LIVE À LA MAISON

**Qui a dit qu'en temps de confinement, il n'y avait plus de concerts ?**

### Crossroads Confined Countdown Festival

**(YOUTUBE)**

Ça commençait à devenir franchement n'importe quoi : les rues des villes d'occident pouvaient servir de décor à un film de John Carpenter, Devo se mettait à vendre des *Energy Dome* à visière et des masques à son effigie, les Français entamaient la prise de leur deuxième kilo, et c'est au milieu de cette ambiance de mauvaise science-fiction que le magazine Crossroads décidait de renaître de ses cendres pour un festival en ligne de 60 jours, 200 concerts et 100 heures de musique ! Comme la folie engendre la folie, le batteur de Jesus Volt a fait l'intégralité de son concert dans son jardin seulement habillé d'un masque (jetable) qu'il portait en cache-sexe, Kent Burnside, petit-fils de RL, organisait une jam géante de country blues dans son salon, et un Little Bob royal, tout bandana dehors, entamait un marathon de chansons dans une arrière-boutique du Havre. Le tout était entrecoupé d'interventions des Excellents, groupe de l'ancien Au Bonheur des Dames Ramon Pipin, qui "*massacre les standards du rock*" à coup de ukulélé et de traduction française du type "*Je suis une Star My-ope*". Ne manquait plus que Brian May se mette à faire des démonstrations de solo de guitare sur Instagram pour que sonnent les trompettes de l'Apocalypse.

### Brian May

**(INSTAGRAM)**

Ce qu'évidemment, l'ancien guitariste de Queen s'est empressé de faire, entre d'autres concerts où il jouait avec lui-même enregistré sur son ordinateur, le tout en short, entrecoupé de prières pour Boris Johnson et des avis d'épidémiologie qui rappelait un peu ces types au comptoir qui ont arrêté de boire mais ont beaucoup de théories sur l'alcool. Si le public n'était pas encore tombé malade après ce visionnage, il lui restait encore la reprise de "We Are The Champions" en triplex avec Roger Taylor (le roi du roulement lent) et... *un type*. Tout cela n'est rien face au solo de trois minutes, la guitare noyée de réverbération numérique, les lunettes de vue pendant au T-shirt, le tout ponctué d'un mouvement de sourcils approbateur... Comme quoi, comme le vin, un mauvais groupe ne fait que s'empirer avec le temps.

## Robby Krieger
(THE DOORS, YOUTUBE)

Il y eut deux votes inutiles pendant la première vague d'épidémie du coronavirus : celui pour le premier tour des municipales et celui pour la chanson des Doors que les internautes souhaitaient que Robby Krieger leur enseigne. Dans un superbe home studio (qui ne doit pas servir à grand-chose vu la production du bonhomme depuis 1995), Robby Krieger reprenait ses instruments d'époque pour nous montrer comment jouer "Roadhouse Blues" (vraiment les gars ? Vous ne pouviez pas trouver tout seul ?), "Moonlight Drive" (que lui-même a du mal à rejouer), "Spanish Caravan" et "People Are Strange". Chose mystérieuse, Robby les interprétait par-dessus ses propres disques, ce qui en dit long sur l'état de délabrement de cette culture, ayant désormais pour seul horizon de se décortiquer elle-même, un peu comme un chien qui finirait par renifler son propre derrière. Tristesse, tristesse, tristesse.

## Metallica
(INSTAGRAM)

On ne sait pas vraiment à quel moment du tournant du siècle, Metallica est devenu un groupe intello mais à voir le sérieux de James Hetfield, T-shirt gris et petites lunettes, empoignant sa guitare acoustique superbement amplifiée face à ce bureau en bois précieux qui pourrait aussi bien lui servir à écrire ses mémoires, on comprend pourquoi ces quatre gars ont fini par devenir le plus gros groupe à guitares du monde. Pas de blabla, pas de nostalgie, mais un nouveau morceau, "Blackened 2020", franchement OK, joué à la perfection par un Kirk Hammett en version zombie de lui-même, un Lars Ulrich au backbeat toujours bluffant, et un Robert Trujillo dont les biceps ont l'air d'avoir un peu descendu vers la ceinture abdominale. Hormis le fait qu'aucun de ces types n'ait l'air d'habiter sur le même fuseau horaire, Metallica reste cette machine de combat indestructible, ce qui tombe bien car "*nous sommes en guerre*".

## Nick Lowe
(ROUGH TRADE, INSTAGRAM)

*"Salut, c'est Nick Lowe, je vais jouer quelques chansons au hasard, un peu comme un plat du jour dans un restaurant. Comme je n'ai jamais fait ce genre de truc, si je fais des erreurs, considérez que ça fait partie du show."* Nick Lowe, tournant le dos à des jacinthes, joue ses impeccables chansons, sans faute d'aucune sorte, ni musicale ni vestimentaire, pas même d'ameublement — lui qui a par ailleurs la décence de nous épargner la vue des quelques œuvres qu'il a au mur. Un petit set impeccable donc, pour cet homme impeccable à la carrière impeccable.

## The Brian Jonestown Massacre
(INSTAGRAM)

The Brian Jonestown Massacre, groupe à géométrie variable, devient, en période de confinement, Anton Newcombe seul, avec une balalaïka, ce qui nous donne six cordes, dix doigts, un masque blanc sous la gorge et un collier en os autour du cou. Pour tout set, une ritournelle sans parole ni blabla, filmée sobrement au téléphone, en position portrait. Résumé parfait de ce que sera le monde sans concert : alors que les Dandy Warhols ne seront plus que des *skins* Fortnite dont personne ne voudrait, même gratuitement, Anton Newcombe hantera les rues vides des villes pour des performances de trois heures avec des instruments du monde qu'il réussit à faire sonner toujours de la même façon : psychédélique.

## Beechwood
(INSTAGRAM)

Filmés chez Sid Simons, à deux pas de cette porte qui fait le bruit de Chewbacca quand elle se ferme, Sid et Gordon ont chanté "Bigot In My Bedroom" la semaine du déconfinement à New York, histoire de fêter le retour à la normale : des citoyens noirs tués par la police, la prétention forcenée d'un président trop stupide pour ne pas parler en permanence de son QI...

## Gaz Coombes
(INSTAGRAM)

Sans regarder une seconde la caméra, car entièrement absorbé par sa chanson, Gaz Coombes chante pour un ailleurs qui semble n'appartenir qu'à lui. Cet homme à chapeau et mascara, dégouline tellement de talent qu'on a presque honte de le regarder sans avoir à lui donner de l'argent. ★

THOMAS E. FLORIN

# the YOUNG GODS

PLAY IT AGAIN SAM RECORDS

photo : JOHAN JACOBS

## Trafiquants de sons

# THE YOUNG GODS

Après une longue pause, ces **dadaïstes suisses** reprennent leurs expérimentations, mélange instable d'électronique, de rock et de sonorités industrielles.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

**LA SCÈNE A LIEU LE 19 NOVEMBRE 1985. A cette époque, tout le monde chante "We Are The World", on parle d'une Troisième Guerre mondiale, de perestroïka, de barbouzes chez les Kanaks. Le Mur, avec barbelés et miradors, balafre toujours Berlin. Au siège genevois des Nations Unies doivent se rencontrer le Secrétaire général du Parti communiste de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev, et l'ancien acteur gominé devenu président des Etats-Unis, Ronald Reagan. Il s'agit pour les deux *superpuissants* de calmer le jeu de la course à l'armement nucléaire qui pourrait déjà efficacement faire sauter cent fois la planète. Pour couvrir la rencontre, des légions de journalistes se sont massées dans le bâtiment dédié à la paix dans le monde. Tout est prêt, millimétré, quand, soudain : le couac. Sur tous les écrans des lourds IBM grisâtres s'affiche ce message en capitales : "*THE YOUNG GODS ARE MINIMALISTS ARCHITECT BOOTLEGGERS… LISTEN TO THEM*". Panique générale. On préfère croire à un bug, l'incompréhensible incident est rapidement étouffé sans épiloguer sur son origine. Les *Young Gods* ? Un triumvirat de *trafiquants de sons* basés à Lausanne, jeunes héritiers du mouvement dada qui faillirent payer cher ce coup d'éclat. Deux ans plus tard, le journaliste Simon Reynolds, chroniquant leur premier album, décrète dans les colonnes du Melody Maker : "*Le futur débute ici*". Ces *jeunes dieux* helvètes venaient de lancer l'une des plus prodigieuses guérillas sonores contre ce monde imbécile. Trente-cinq ans plus tard, ils peuvent se targuer d'une trajectoire singulière et impeccable qui fertilisa autant celles de Bowie ou de Trent Reznor, de U2 ou de Noir Désir, de Napalm Death ou de Mike Patton.**

## Les limites de la machine

L'auteur de ce piratage artistique ? Un féru d'informatique passant le plus clair de son temps à bidouiller les premiers micro-ordinateurs Apple ou Spectrum mis sur le marché : Cesare Pizzi. En ce milieu des eighties, lui et son vieil ami Franz Treichler, ont officiellement lancé les Young Gods lors d'un concert donné au New Morning, à Genève. Le 24 mai exactement. Se présentant eux-mêmes, sur leur première démo, comme des *"pirates sonores"*, ils ont pris soin de mettre au point leur offensive. En 1981, Treichler et Pizzi officiaient déjà ensemble, à Fribourg, au sein de Johnny Furgler & The Raclette Machine, dont un EP, sur lequel se trouvait le bien nommé "Troisième Guerre", annonçait déjà les prémices du son qui ferait leur signature esthétique : télescopages, collages, saturation, dissonances, ruptures rythmiques. Rompre avec les habitudes d'écoute, les cadres, les formats et structures imposés, investir les traditions musicales comme autant de matériaux disponibles agencés aux potentialités des nouvelles machines, tout cela caractérise déjà une esthétique composite, les inscrivant dans une lignée de prédécesseurs dissidents, de Varèse à Kraftwerk en passant par Silver Apples ou Suicide. Les Young Gods sont un trio, composé

Photo DR

de Treichler, Pizzi et du batteur Bernard Trontin. Après neuf ans de silence relatif, ils s'apprêtent à jouer leur dernier album, "Data Mirage Tangram". Extraits d'une conversation croisée. Cesare Pizzi : *"Il s'agit de repousser les limites de la machine. Je n'ai pas beaucoup de mérite, je suis informaticien, je connais les cadres, alors je lis les modes d'emploi, même quand ils font 120 pages."* Franz Treichler : *"Il a fallu faire un deal avec la machine. Savoir comment cohabiter avec elle. Pour que le synthétique conserve un côté humain, que l'un n'ait pas le dessus sur l'autre. C'est pour ça qu'il fallait un batteur, un élément humain qui fasse le lien entre la voix et les sons digitaux, tranchants... Montrer qu'on pouvait cohabiter."* Bernard Trontin : *"Le postulat était clair dès le départ : on ne fera pas un truc* dédié *aux machines, comme Kraftwerk mais le deal avec elles, oui, consistait à rendre quelque chose de plus organique."* Il s'agit ici de *croiser* l'humain à la machine, de les hybrider, de rendre ainsi *organique* la machine tout en *machinant* les affects humains. Ce que feront les Young Gods, dès leur commencement, synthétisant un spectre d'influences hétéroclites. Outre les machines, Pizzi se passionne pour le funk, joue des reprises de morceaux de Joe Jackson ou Police ; Treichler, diplômé de guitare classique du conservatoire de Lausanne, est nourri d'influences provenant du psychédélisme sixties ou du post-punk déviant (Wire, Minutemen, Grauzone, Liliput, Killing Joke) et cite aujourd'hui Plastikman ou TM404 comme références.

Revenons aux commencements. En 1984, les deux complices sont à Genève. Contre toute attente, sous les vitrines de luxe, une communauté souterraine bouillonne. L'activisme associatif permet d'occuper des friches, de créer des espaces alternatifs, souvent périurbains, afin que vive une création musicale hors-radars, inassimilable. S'y ajoutent des lieux de ralliement : le fertile disquaire Sounds, mais aussi les scènes du Cab ou du Bouffon, où joueront les Lords Of The New Church, Red Krayola, Hüsker Dü, ou encore Copulation, le groupe où officie Bernard Trontin qui n'intègrera les Gods qu'en 1997. Sous le nom de Reisebüro, le tandem Treichler-Pizzi donne un premier concert le 31 décembre 1984. Dans la foulée, un batteur à l'imposante carrure, Frank Bagnoud dont il parle plus loin…, les rejoint ; les répétitions s'organisent dans les sous-sols d'une école primaire ; la ligne esthétique se précise. Les premiers ordinateurs fondent l'acte de naissance d'une nouvelle technique de composition : le *sampling*. On est au début des années 80, et le hip-hop naissant revisite déjà l'histoire de la musique à travers cette technique d'échantillonnage et de séquençage sonore. Les Suisses *déterritorialisent* cette technique, l'inscrivant dans un univers musical plus large, débordant le cadre strict du rock. Franz Treichler : *"Quand, dans les années 80, le sampler est arrivé sur le marché, pour des musiciens comme nous qui n'avaient pas de sous, la composition s'est tournée vers la matière, le son pur. J'ai posé la guitare, et j'ai travaillé directement à partir de cette matière, je ne voulais plus rien savoir de la structure, des accords de* mi, *de* la, *les cordes, les partitions. Tu prends les sons quelque part, tu les descends, les* pitches *en bas, les montes, les tritures. Bref, ça devient la matière elle-même qui te donne des idées rythmiques, parce que tu as quelque chose dedans qui tourne en boucles. La manière de composer a ainsi complètement changé. C'était comme de la musique concrète, ou du ready-made : je prenais des blocs de matière, l'intro d'un morceau par exemple, et je taillais dedans. C'est comme ça que les Young Gods sont nés."*

Photo Mehdi Benkler - DR

## Les limites du monophonique

L'art des Young Gods sera donc un art du collage et de l'emprunt. Jusqu'au nom du groupe lui-même, décidé par Treichler. Un hommage à "Young God", le premier EP de Swans, le quatuor de Michael Gira, que Treichler avait invité à venir jouer à Fribourg, cette même année 1984. Son incroyable batteur, Roli Mosimann, deviendra d'ailleurs rapidement le premier producteur des Gods. Après le *happening* de novembre 1985, ils mettent au point une démo de trois titres et sont aussitôt simultanément signés par les Zurichois d'Organik, sous-label de RecRec spécialisé dans la no wave et l'expérimental bruitiste et les Anglais de Southern Records, écurie fondée par John Loder du groupe Crass. Ils s'ancrent ainsi immédiatement dans un double territoire, suisse et britannique. Une première salve de moins de trois minutes sort des studios londoniens Hartag : "Envoyé!" : *"Une guerre dehors/ Une guerre dedans"*, riff de guitares en boucles incendiaires, rythmique panzer quoique syncopée et déstructurée, voix rauque incantatoire, sons parasites : le choix du *single* est aussi judicieux que programmatique. Il faut faire avec les restrictions liées à la machine elle-même, avec les limites du monophonique qui impliquent des structures longuement préparées. Sorti au printemps 1986, illico acclamé par la presse, le groupe impose d'emblée son art du bruit millimétré et de l'hétéroclisme. Franz Treichler : *"On n'est pas dans la citation. On utilise des couleurs sonores parce qu'elles travaillent avec notre subconscient, avec l'histoire, mais on essaie d'aller plus loin. On n'a aucun problème à mettre Mozart à côté de Jimi Hendrix, de Nirvana ou des Stooges. Il y a une volonté de référence mais en en faisant quelque chose d'autre. C'est une sacrée redistribution des cartes. On a pillé les Stooges, on a pillé Hendrix, mais pour les emmener* ailleurs, *les recycler, et remettre toute l'histoire de la musique, y compris classique, toute la matière sonore, dans un creuset et la mélanger à d'autres choses. Et ce qui est intéressant là-dedans, c'est l'élément de surprise : tu ne sais pas ce qui peut t'arriver dessus, en tant qu'auditeur mais aussi en tant que musicien. C'est très millimétré, mais jamais prévisible. On voulait faire table rase de ce qu'on avait appris, pour faire autrement, à partir du son directement."* Moyennant quoi, l'histoire musicale dont les Gods vont

# “Mettre Mozart à côté de Jimi Hendrix, de Nirvana ou des Stooges”

poursuivre l’écriture, faisant fi des cloisons entre musique populaire et musique érudite, sera placée sous le signe d’architectures sonores complexes, dans des productions marquées par le côté tribal, percussif, industriel, hypnotique, rugueux voire martial, mais sans perdre une véritable poésie dans les textes scandés, signés par Treichler. Le premier album, “Young Gods”, sort en 1987 et prend tout le monde de court : pas de comparaison possible. Il est suivi en 1989 par l’époustouflant “L’Eau Rouge”, où Üse Hiestand remplace Bagnoud à la batterie et Al Comet prend la place de Pizzi au sampling. Signé par Pias, cet album complexe ouvre aux Gods les portes des Etats-Unis. Avec ces deux chefs-d’œuvre, ressort aussi cette poétique de la ruine, du fracas, à l’égard de quoi il ne sera guère surprenant que leur succède le projet scénique gravé sur disque “Play Kurt Weill”, en 1991. En 1992, les Helvètes publient “TV Sky”, où les guitares sont plus présentes et semblent marquer un *retour* au rock. Mais c’est pour mieux le subvertir, comme ce sera aussi le cas en 2007 avec l’album “Super Ready/ Fragmenté”. C’est la consécration, leur plus grande vente. C’est à ce moment-là, aussi, que la démarche artistique des Gods va influencer celle de Ministry ou de Nine Inch Nails — avec qui ils tourneront — qui y reconnaissent une source d’inspiration prodigue, à l’instar de The Edge de U2, pour qui “Zooropa”, publié en 1993, sera une révérence aux Gods. Les membres de Noir Désir noueront aussi des liens d’amitié et d’entraide avec le groupe, qu’ils aideront aussi financièrement lorsque des problèmes de contrat avec Pias conduiront à un procès coûteux. D’autres artistes que les Young Gods ont contribué à inspirer les inspirent à leur tour : Plastikman, The Orb, Aphex Twin. A partir de la seconde moitié des années 90, les albums marquent un intérêt accru pour les lignes hypnotiques, atmosphériques (“Only Heaven”, en 1995, ou “Second Nature”, en 2000). Les compositions gagnent une dimension plus introspective, voire méditative. Le groupe a cessé d’utiliser le sampling, se tourne vers l’ambient, une épure qui se retrouve sur “Music For Artificial Clouds”, projet conçu comme ambiance sonore pour l’Exposition nationale suisse en 2001, et publié en 2004. Mais les dissensions au sein de groupe finissent par en avoir presque raison. “Everybody Knows” sort en 2010 et le groupe entre progressivement en sommeil.
Jusqu’à ce qu’un événement le remette en selle.

## Nouvel outil

Franz Treichler : *“Un projet a pris forme en 2015. La genèse, c’est au Cully Jazz Festival, au bord du lac Léman. Nous nous étions retrouvés, avec Cesare, pour jouer, fin 2012, nos deux premiers albums. Il s’agissait d’une commande autour de la sortie d’un livre, ‘Heute Und Danach’, qui décrivait la situation artistique en Suisse dans les années 80. Et le festival nous avait proposé de jouer, pour le vernissage du livre, les deux premiers albums. Et comme on avait trois sets par soir, comme dans le jazz, on avait du temps, sur dix jours, pour développer des idées. On a tout enregistré et après coup, on a tout décortiqué et on s’est dit qu’on tenait enfin quelque chose de nouveau. On a répertorié, travaillé, mis des arrangements sur ces bases, fixé des paroles, des leitmotivs. Voilà la genèse de l’album.”*
Bernard Trontin : *“Ce livre a été un déclencheur. On était le seul groupe dont l’auteur pensait qu’on était encore en activité, ce qui en réalité n’était plus vraiment le cas, mais ça nous a fait réfléchir. On a fait un concert à Paris, et on a eu envie de reprendre. Tout aurait pu s’arrêter, mais c’était vraiment bien de rejouer ensemble. Fin 2014, on a démarré de nouveaux morceaux avec Cesare. Il n’est pas revenu comme ça. Il a carrément créé un nouvel outil pour jouer cet album mais avec lequel on a aussi rejoué les anciens, qui n’avaient du coup plus grand-chose à voir. On entendait autrement ces albums des années 80. Et si on voulait que le groupe ait un nouvel avenir, il fallait faire quelque chose de neuf. Ça peut prendre parfois dix ans pour avoir quelque chose de cohérent et de satisfaisant à proposer. Ça a donné cet album, ‘Data Mirage Tangram’.”* ★

**Album *“Data Mirage Tangram” (Two Gentlemen)***

## “On a les gouvernants qu’on mérite, la musique qu’on mérite”

# TRUST

**Voici 40 ans**, le groupe de **Bernie, Nono, Vivi et Jeannot** secouait l’Hexagone avec l’album **“Répression”**, boosté par un fameux hymne consacré au *“temps perdu qu’on ne rattrape plus”*. Contrairement aux souvenirs, égrenés ici par le chanteur.

RECUEILLI PAR H.M.

**“ANTISOCIAL”… Le succès phénoménal de ce hit inattendu allait paradoxalement occulter le passé et l’avenir du groupe. Pourtant, le quartette bénéficiait auparavant d’une cote importante grâce à l’album précédent et à une tournée triomphale, et il allait enregistrer bien d’autres disques dans la foulée, que ce soit au cours des quatre années le rapprochant de sa séparation, ou des décennies suivantes, pendant lesquelles il a multiplié les réapparitions scéniques et discographiques. Mais il est toujours renvoyé à ce morceau qui lui colle à la peau, comme son chanteur et parolier Bernie Bonvoisin nous l’avoue en remettant les choses en perspective.**

## Une histoire d’étiquette

**R&F : Pour beaucoup, l’histoire de Trust débute avec “Antisocial”.**

**Bernie Bonvoisin :** Le groupe s’est fondé en décembre 1977 et le premier album, “L’Elite” sorti en 1979, a bénéficié d’un bouche-à-oreille favorable suite à une tournée de cinquante-cinq concerts. Notre premier 45 tours n’avait pas marché, aucun media ne s’intéressait à nous, les deux premières semaines ont été moyennes et, d’un coup, on a eu autant de monde dehors que dedans. A la fin de la tournée, sans la moindre promo, on avait vendu 80 000 exemplaires. En fin d’année, on a fait le Pavillon de Paris et les 17 000 billets sont partis en deux heures. A l’arrivée, ce disque a vraiment bien fonctionné, avec plus de 850 000 ventes, mais il est passé sous silence car il y a ce titre dans l’album suivant qui traverse le temps, et je le vérifie tous les jours. Tout ça nous a échappé mais c’est à nous de rappeler notre passé quand il y en a la possibilité.

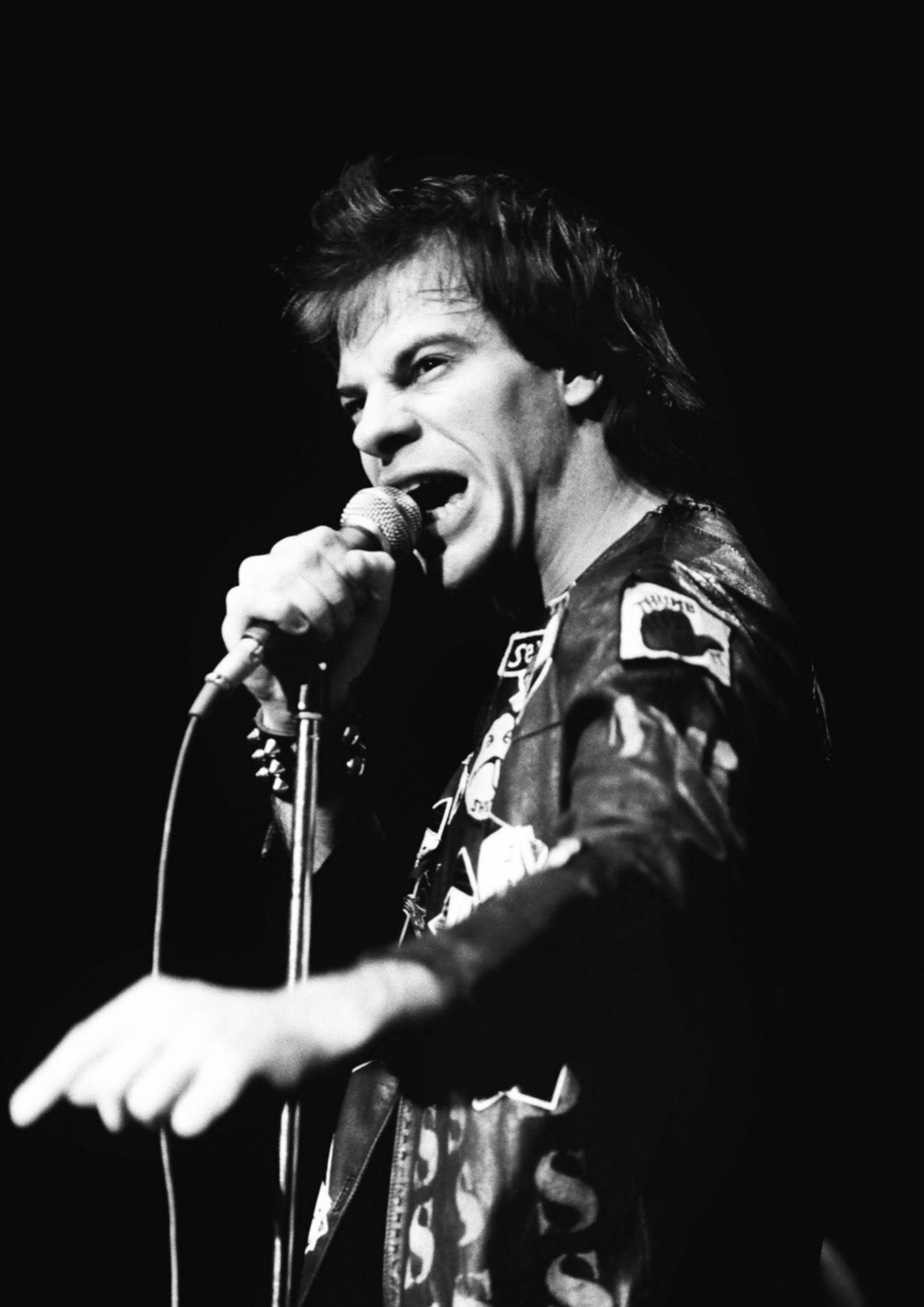
**R&F : Vous avez été associés, dès le début, à la vague hard rock.**

**Bernie Bonvoisin :** On ne s’est jamais considéré comme un groupe de hard rock, mais plutôt comme un groupe de rock. Après, c’est une histoire d’étiquette qu’on nous a collée. Certains considéraient même qu’on était un groupe de hard punk parce que les musiciens avaient les cheveux longs et moi les cheveux courts ! L’aspect hard rock était mis en évidence par la puissance du son mais notre background musical se situait en queue de comète des années 70, on écoutait Led Zeppelin et AC/DC, et on n’a jamais été dans tout ce qui est metal même si on a fait des tournées avec Iron Maiden. La perception peut être souvent très réductrice mais on n’y peut rien, elle fait partie de ce qui nous échappe.

**R&F : Avez-vous apprécié la vague punk ?**

**Bernie Bonvoisin :** A fond. J’étais à Londres le jour de la mort d’Elvis Presley, et le soir, je suis allé voir un concert des Jam dans un club : c’était la première fois que je voyais des gens qui ne savaient pas très bien

Photo Pierre Terrasson



# “Certains considéraient qu’on était un groupe de hard punk”

jouer mais dégageaient une énergie dingue. On a retenu de ce mouvement ceux qui en sont sortis, comme les Clash ou les Sex Pistols, et surtout le concept : les textes, l’attitude, un souffle. La force du punk a été d’ouvrir la porte à des mecs qui jouaient dans leur cave. Comme l’a déclaré Pete Townshend, c’était un coup de pied au cul de ceux qui étaient là, tout le monde pouvait se dire : *“Pourquoi pas nous ?”*, et c’est ce qu’on a fait. Ce mouvement a été un des facteurs du début du groupe : on répétait à Argenteuil dans une salle de danse, on fumait des trucs de mauvaise qualité sans imaginer que 40 ans après on jouerait toujours.

**R&F : Malgré quelques versions anglaises, votre particularité a toujours été de chanter en français. Quelles ont été vos influences pour les textes ?**
**Bernie Bonvoisin :** J’ai été élevé aux Animals, Kinks, Rolling Stones, Beatles. Je n’écoutais que peu de disques français, je bidouillais mes trucs dans mon coin, je n’ai pas eu de modèle français. Je suis toujours parti du principe que je vis dans une société que j’essaie de comprendre. J’ai plein d’interrogations, j’essaie de retranscrire ce qui me traverse, me bouleverse, me bouscule. Je pense que l’art est une forme de contre-pouvoir.

**R&F : Léo Ferré ?**
**Bernie Bonvoisin :** Je l’ai écouté et j’ai même travaillé pour lui. Avant de monter le groupe, j’ai bossé quatre ans à l’Olympia comme roadie pour un tas d’artistes, dont lui. C’est une écriture, il fait partie des plumes assassines. Il y avait une qualité dans la chanson française qui s’est perdue aujourd’hui. Il règne une forme de misérabilisme, de misère d’écriture alors qu’on a une langue d’une richesse incroyable, mais c’est peut-être l’air du temps : on a les gouvernants qu’on mérite, la musique qu’on mérite, on n’a plus des artistes mais des produits qui se ressemblent, tout est à l’avenant, malheureusement.

**R&F : En enregistrant l’album “Répression”, mesuriez-vous l’impact futur de “Antisocial” ?**
**Bernie Bonvoisin :** On a ouvert au Pavillon de Paris en 1979 avec “Antisocial” qu’on n’avait pas encore enregistré, et il n’a pas suscité de réaction particulière. Mais, trois mois avant la sortie d’album, il y avait 350 000 précommandes et, le jour de sa parution, la queue devant la Fnac s’étendait sur toute l’avenue de Wagram. C’était parti, cet album et ce titre ont changé notre mode de vie, j’ai dû arrêter de prendre le RER et les transports en commun... On s’est interrogé sur les raisons de cette focalisation : ce morceau a un très bon riff, un texte qui tient la route, mais on l’a écrit parmi d’autres, sans intention ni attention particulière, car cet album est peut-être celui qui se tient le plus musicalement. On n’y croyait pas spécialement, on a été et on est toujours les premiers surpris par son impact. On prend toujours plaisir à le jouer, il serait d’ailleurs impensable de le laisser de côté, et puis c’est devenu un chant de combat dans les manifs... C’est assez rare d’avoir un titre qui traverse le temps, qui est toujours apprécié et qui a un succès planétaire car il y a des versions incroyables un peu partout. C’est un incontournable, on nous en parle à chaque fois, mais comment pourrait-on en être agacé ? C’est une croix, on nous y renvoie toujours, mais je la souhaite à tous ceux qui font de la musique. A un moment on est en phase avec une époque, avec une façon de penser, c’est à la fois une bénédiction et un constat terrible car, s’il reste d’actualité, c’est parce qu’en quarante ans les réalités sociales n’ont pas vraiment bougé.

## Une vanne sur Jacques Médecin

**R&F : Les autres morceaux ne faisaient pas non plus dans la demi mesure...**
**Bernie Bonvoisin :** C’est un bel album, on joue toujours “Instinct de Mort”, “Au Nom De La Race”, et “Le Mitard” car son riff est assez hypnotique. J’ai été accusé d’être pro-Mesrine à cause de ce morceau. J’avais passé quelque temps avec sa fille, Sabrina, son père était l’ennemi public numéro 1, un phénomène national, il faut se remettre dans le contexte, il représentait un défi à l’autorité, il était perçu comme une sorte de Robin des Bois, et même s’il a été reconsidéré depuis, j’assume. En ce qui concerne “Saumur”, j’avais rencontré Patrick Coutin, qui travaillait pour Rock&Folk et, au cours d’une soirée arrosée, il m’a raconté comment il avait subi un rejet dans cette ville où il avait grandi, lui qui était d’origine franco-algérienne. Il m’a donné la matière de ce texte, résultat, on nous a interdit de jouer à Saumur... Mais il y avait d’autres villes où on était tricards, comme Marseille : Le Méridional avait fait une campagne contre nous suite à un concert qui était parti en vrille à Toulouse quand des mecs du PC avaient profité de l’occasion pour distribuer leurs tracts. Et à Nice, pareil, car j’avais sorti une vanne à la radio sur Jacques Médecin, qui était le maire et un vrai gangster. A Rennes, on a eu des embrouilles avec les gaullistes du SAC, ailleurs avec les autonomes... Cette tournée *Répression* n’était pas de tout repos, d’autant qu’elle était vraiment hystérique, avec soixante dates d’affilée sans le moindre break.

**R&F : N’avez-vous pas été l’un des seuls groupes à avoir du succès en Angleterre ?**
**Bernie Bonvoisin :** Après le décès de Bon Scott, on s’est rendu compte qu’il avait beaucoup parlé de nous à un gros producteur qui faisait tourner Metallica, AC/DC, et par la suite Guns N’Roses. Il est venu nous voir à Paris, il nous a signés et on s’est retrouvés en tête d’affiche du festival de Reading, au Marquee deux soirs de suite, on a tourné en Allemagne, on a eu droit à la première page du Melody Maker *(“Boogie with brain”)* et on a eu des titres classés numéro 1 dans les charts.

## Le bon Bon

**Admiratif d’AC/DC, Trust adapte l’un de ses titres en face B de son premier EP (“Love At First Feel”, devenu “Paris By Night”). Au cours de l’enregistrement en 1978 au studio Pathé de Boulogne, Bernie sympathise avec Bon Scott qui adoube le groupe français en le choisissant pour assurer la première partie d’AC/DC au Stadium, à Paris, et entreprend de traduire les textes de “Répression” en vue d’une future version anglaise. En février 1980, il rend visite aux Français dans le studio londonien où ils enregistrent, suggère les chœurs à la fin de “Antisocial”, fait une jam avec eux sur “Ride On” et décède dans la nuit d’une *“intoxication alcoolique aiguë”*. Trust lui dédie l’album “Répression” et lui consacre un morceau, “Ton Dernier Acte”, sur le 33 tours suivant (“Marche Ou Crève”).**

**R&F : Dans les années 80, le mouvement alternatif avait tendance à vous rejeter malgré des points de convergence : l’avez-vous regretté ?**
**Bernie Bonvoisin :** Je n’ai jamais eu cette approche des choses. Si l’influence est là, j’en suis très heureux. Quand j’apprends que, pour faire son *Black Album*, Metallica a écouté en boucle notre premier disque, je trouve ça flatteur. Pareil quand je rencontre plein de rappeurs pour qui j’ai été une influence, alors que mon style vocal est né par accident, car je n’ai jamais eu de réflexion particulière sur ma voix et ma façon de chanter. Dans l’autre sens, si certains ont un souci avec nous, c’est leur problème pas le nôtre, qu’ils le gèrent. J’assume tous les disques qu’on a enregistrés car c’est ce qu’on valait au moment où on les a faits,

Photo Pierre Terrasson

# “Pour faire son *Black Album*, Metallica a écouté en boucle notre premier disque”

si les gens aiment, tant mieux, sinon tant pis, on n’a pas à changer d’avis en fonction de leurs réactions.

**R&F : Depuis, vous avez connu une succession d’arrêts et de retours…**
**Bernie Bonvoisin :** Le groupe arrête en 1985. Et il se réunit à peu près tous les 10 ans. Depuis août 2016, il s’est réactivé de manière permanente, poussé par l’envie de jouer : on a débuté une tournée en décembre 2016 qui s’est arrêtée en septembre 2019. On a sorti un album en 2017 et le dernier, “Fils De Lutte”, en 2019. Précédemment, on avait toujours fait un travail de studio, là on l’a conçu en vingt-quatre jours, et enregistré complètement live en trois jours pour préserver l’énergie. On a travaillé avec un type génial, Mike Fraser, qui a collaboré quatre ans avec Prince. Depuis longtemps on avait envie d’enregistrer comme ça, on s’est installé dans une salle des fêtes où on a amené le matos et recréé les conditions de la scène. C’est la première fois que le résultat correspond à ce qu’on entendait dans notre tête. Auparavant, on a toujours ressenti une frustration quant au rendu, on a toujours été un peu déçus, sauf pour les deux premiers. Mieux vaut tard que jamais…

**R&F : La rage est toujours là : est-ce une forme de continuité ?**
**Bernie Bonvoisin :** On n’a jamais eu une formation aussi homogène avec une telle complémentarité entre les gens et une énergie de dingue. Fin 2017, on a ajouté trois choristes à notre quartette, ça a été une révélation et on est restés sur cette formule. J’ai 63 piges et j’éprouve un plaisir phénoménal sur scène. La condition *sine qua non* pour rejouer était de prendre des risques, de se remettre en question, de réarranger les anciens titres, d’apporter du sang neuf sans surfer sur ce qu’on a fait autrefois. Ma source d’inspiration pour les textes reste la même : le quotidien. Sur mon dernier album solo (“Organic”, 2010) tout est radicalement différent, l’écriture, le chant, mais avec Trust on privilégie le combat et l’énergie.

**R&F : Surpris de l’accueil reçu au Hellfest en 2017 ?**
**Bernie Bonvoisin :** C’est bien d’ouvrir, de ne pas confiner les musiques. C’est ce que j’apprécie le plus dans la musique américaine : les ponts entre les styles. Parce que forcément on s’inspire de tout ce qu’on écoute, de tout ce qui est autour. Dans le Sud des Etats-Unis, il existe des groupes de rap blanc qui sont très redneck d’allure. En dehors de la musique qu’on fait, il y a toute la musique autour, et ce matin j’ai écouté des jams de Johnny Winter, datant de 1975, des titres de Leon Russell de la fin des sixties, mais aussi du rap du Nicaragua…. J’ai toujours été très ouvert musicalement, je n’ai pas de sectarisme, j’écoute de tout, la Callas, Lady Gaga, Alain Souchon, Booba… Quand on se retrouve dans ce festival, le Hellfest, où tout l’après midi le public s’abreuve de thrash metal, on se dit qu’on va lui faire l’effet d’un groupe de variété. Mais les gens sont comme des fous à la fin de notre prestation et ce concert a constitué une bascule : avant, notre public rassemblait des anciens, maintenant on accueille beaucoup d’ados qui ne nous disent pas : *“Je vous ai vus il y a 30 ans”*.

## A la frontière syrienne

**R&F : Après avoir réalisé trois films, avez-vous stoppé votre carrière cinématographique ?**
**Bernie Bonvoisin :** J’ai un projet en cours qui devrait se concrétiser après des réponses financières… Le cinéma prend beaucoup de temps. Si j’avais suivi ce qu’on m’a dit, j’aurais déjà fait dix films, mais je ne me sens bien que dans des projets qui me correspondent, j’ai besoin d’harmoniser ce que je pense avec ce que je fais. Je suis parti il y a deux ans à la frontière syrienne faire un documentaire pour France 2 (“La Misère Entre Deux Jardins”), j’ai vécu un mois avec des réfugiés dans un camp. Une violence inouïe. Je n’en suis pas sorti intact : il y a ma vie avant et après. J’ai envie de recommencer. Cette expérience m’a servi pour l’écriture en me permettant de mettre l’accent sur d’autres problématiques. Trust doit servir à ça, voilà pourquoi on a fait un concert de soutien à des grévistes ou à SOS Méditerranée qui va chercher des migrants en mer. On a cette fibre-là, elle constitue l’essentiel de notre démarche. ★

**Album *“Fils De Lutte” (Verycords)***

## “Répression”

Sortie le 30 mai 1980

**Dès sa parution, “Antisocial” est un tube qui percute de plein fouet la France giscardienne. Mais l’album “Répression” fonctionne comme un ensemble rageur dont le morceau emblématique n’est que la figure de proue. Une charge offensive, un tam-tam social sur fond de rébellion. La réalisation parvient à préserver l’intelligibilité du chant, proche de la harangue monocorde, tout en adoptant ce gros son auquel contribue, bien sûr, la guitare de Nono, mais aussi les rythmique offensives et quelques interventions de cuivres, notamment sur le très réussi “Fatalité”, au confluent du hard, du punk et du rock’n’roll. Bernie laisse libre cours à son écriture acérée et incisive. Il surfe sur des tempos rentre-dedans (sous influence punk), adopte une scansion qui annonce les rappeurs et attaque tous azimuts : l’ayatollah Khomeiny (“Monsieur Comédie”), la récupération mystique (“Les Sectes”), la police (“Instinct De Mort”), les injustices sociales (“Fatalité”)… Il ne tolère qu’un autre parolier : Mesrine, dont il adapte un texte cinglant (“Le Mitard”). Et quand le quartette s’accorde une pause blues (“Saumur”), il en profite pour massacrer ce symbole des villes de province en une diatribe célinienne (*“Connaissez-vous Saumur ? Le bastion de l’ordure, le fief des bourgeois. Mentalité de rats”*). Cette alchimie atteint son paroxysme avec “Antisocial”, le chant de révolte le plus populaire du rock français où tout est impeccablement dosé, depuis le riff d’intro à la guitare jusqu’au refrain repris en chœur. Pas un temps mort, des mots percutants (*“Tu bosses toute ta vie pour payer ta pierre tombale”*) : jamais le terme d’hymne n’aura été aussi approprié. Le refrain fonctionne avec l’efficacité d’un slogan : *“Antisocial tu perds ton sang-froid”*. Même pas de mélodie transcendante, juste la force d’un riff vocal facile à retenir et à hurler en chœur. H.M.**

DDB

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google Play
deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

“Ma mère nous a prêté 400 livres”

# SOFT CELL

Comme une sorte de Depeche Mode qui n’aurait pas supporté la pression, le **duo pop synthétique de Leeds** a explosé en plein vol en 1984. Un coffret rétrospectif vient rappeler son charme sulfureux.

PAR OLIVIER CACHIN

***“QUAND NOUS AVONS SORTI LE EP ‘MUTANT MOMENTS’ sur notre label, A Big Frock Rekord, financé par ma mère qui nous a prêté 400 livres, on n’avait pas beaucoup d’espérances sur là où ça pouvait nous mener.”*** **C’est Dave Ball qui livre ce constat pour la sortie du splendide coffret “Keychains And Snowstorms — The Soft Cell Story”. 40 ans après la sortie de ce disque tiré à 2 000 exemplaires, il est temps de regarder dans le rétroviseur du duo fondé par le chanteur Peter Mark Sinclair *Marc* Almond et le musicien David James *Dave* Ball et de constater qu’heureusement pour les amateurs de pop électronique et d’émotions fortes, Dave s’était trompé.**

## Nourriture pour chat

Pour le duo, tout commence au département *Fine Art* de l’université Leeds Polytechnic. Un établissement dédié aux performances, comme on disait encore en cette fin pourrissante des seventies. Marc exorcise une jeunesse turbulente et nomade (suite au divorce de ses parents) lors de shows avant-gardistes fortement influencés par ceux de Throbbing Gristle, dont il est fan. L’un d’entre eux implique une scène d’onanisme devant un miroir et l’onction corporelle de nourriture pour chat. Quand Marc rencontre Dave, c’est le déclic. Il écrit son premier morceau, “Fun City”, qui deviendra quelques années plus tard la face B de “Say Hello, Wave Goodbye”. Dave, lui, a grandi à Blackpool et a été au même lycée que la moitié d’un autre illustre duo synthétique, Chris Lowe des Pet Shop Boys (mais pas dans la même classe). Sa première émotion musicale synthétique : “Autobahn” de Kraftwerk. C’est Dave qui trouve le nom du duo. La première apparition live de Soft Cell a lieu en décembre 1979 et le EP sort peu après, lui assurant un *following*, certes underground, mais réel. C’est ce premier essai discographique qui va convaincre Stevo Pearce, 17 ans, de devenir leur manager. Venu à Leeds en autostop depuis Londres dans la voiture du groupe Modern English, Stevo restera avec Soft Cell pendant 17 ans, une relation décrite par Marc, dans son autobiographie “Tainted Life”, comme *“grotesquement symbiotique et destructrice par sa dépendance”*.
Stevo place Soft Cell sur la compilation de son label Some Bizzare avec “The Girl With The Patent Leather Face”, au côté d’une des premières compositions de *Depeche Mode*, “Photographic”, produite par Daniel Miller, le boss de Mute Records. Le premier single de Soft Cell, “Memorabilia”, sera lui aussi enregistré par Daniel Miller. Précurseur du son acid house, le titre fonctionne dans les clubs, notamment à New York, mais échoue à infiltrer les charts. Phonogram, le distributeur de Some Bizzare, donne une dernière chance au duo. Un single, et *goodbye* en cas de second plantage. Une situation qui rappelle celle du duo Alain Bashung/ Boris Bergman : le rocker et le parolier avaient été mis au pied du même mur par Philips et s’en étaient sortis avec le single “Gaby Oh ! Gaby”, succès historique. Pour Soft Cell, la rédemption s’appelle “Tainted Love”, incroyable reprise

Photo Fin Costello/ Getty Images

# Marc Almond rencontre Cindy Ecstasy, qui lui fait découvrir la drogue du même nom

d'un morceau de Northern Soul écrit par Ed Cobb pour Gloria Jones, qui l'interpréta une première fois en 1964 et en fit une seconde version réalisée par son amoureux Marc Bolan en 1976. Le producteur de ce succès inespéré, Mike Thorne, se souvient de l'enregistrement : *"J'avais ramené à Londres un tas de synthés exotiques que j'avais achetés à New York et Roger Ames, le directeur artistique de Phonogram, m'a appelé pour me proposer de travailler sur le single de Soft Cell. Sa proposition artistique, c'était surtout que ça ne coûte pas cher. On a bouclé le mix à 3 heures du matin et, au final, on a battu le record de la plus longue présence dans les charts américains* (43 semaines) *et on a été numéro 1 dans 17 pays !"* La chanson est d'abord enregistrée en medley avec une autre reprise, "Where Did Our Love Go" des Supremes. Erreur de débutant : ne pas inclure une composition originale en face B privera le groupe d'une fortune en royalties. Dave Ball : *"Le succès de 'Tainted Love' nous a pris par surprise. Si on avait su, on n'aurait jamais mis une autre reprise en face B ! Mais personne n'aurait pu prédire le monstre que ça allait devenir."* Suite à ce triomphe, Mike Thorne s'occupe de l'intégralité du premier album. Marc et Dave l'ont choisi pour son travail sur les trois premiers albums de Wire, leur groupe fétiche. C'est lui qui donnera son lustre au grandiose "Say Hello, Wave Goodbye" et au reste de ce *debut album* devenu un classique des eighties, "Non-Stop Erotic Cabaret".

## Suicide commercial parfait

Le single suivant est une des plus magnifiques compositions du groupe. "Bedsitter" raconte la tristesse du petit matin après une nuit de clubbing sur une ligne de basse jouée par Dave sur son synthé Korg. Sorti en octobre 1981, trois mois après la création de la chaîne MTV, le single sera le premier clip de Tim Pope, que le duo va convoquer à nouveau pour la vidéo de "Sex Dwarf", le titre le plus extrême de l'album. La chanson est gonzo, du porno audio alignant les images les plus hallucinantes qui soient : *"Nain sexuel, dans une Rolls en or, en train de baiser avec le crétin de chauffeur (...) Du sucre et des épices, on fait basculer des disco poupées dans une vie de vice (...) J'aimerais te voir au bout d'une longue laisse noire, je te promènerai dans la rue, marche mon petit chien-chien, marche mon petit nain sexuel"*. La vidéo de Pope est toujours bannie au Royaume-Uni et, encore aujourd'hui, il faut se faufiler dans les recoins d'internet pour la dénicher. A l'époque, la police britannique avait fait une descente dans les locaux de Some Bizzare suite à un article du tabloïd News Of The World dénonçant la scandaleuse vidéo. On y voit Marc qui joue du violon avec une tronçonneuse, un nain en tenue bondage, un transsexuel, des prostituées authentiques, de la viande crue, Dave Ball en mode serial killer et des asticots jetés sur les figurants par un Tim Pope déchaîné qui encourage tout ce petit monde à aller au-delà de ses limites. Dave, très british, a commenté le tournage au journaliste Simon Price : *"Je ne conseille à personne de donner une tronçonneuse à un gars qui vient de prendre de la cocaïne"*.

Le disque suivant, "Non Stop Ecstatic Dancing", est une collection de remixes avec en guise de nouveauté la reprise de "What", écrit en 1965 par HB Barnum pour Melinda Marx, la fille de Groucho Marx. Pendant l'enregistrement à New York, Marc Almond rencontre Cindy Ecstasy, qui lui fait découvrir la drogue du même nom dans son appartement surplombant le Brooklyn Bridge. Cindy rappera sur le single "Torch" qui loupera la pole position des charts, bloqué par "Goody Two Shoes" d'Adam Ant. Si le public est au rendez-vous, les critiques sont massivement hostiles. Paul Morley descend le groupe dans le NME, et la prise massive de drogue n'arrange rien à la réputation du duo : quand Cindy chante "Torch" avec Marc dans l'émission Top Of The Pops, la presse retient que Soft Cell a invité son dealer. Le faux accent britannique de Cindy est pourtant délicieux, et "Torch" reste le single favori de Marc et Dave.

*"Le succès a très vite eu un goût amer*, racontait Almond en 1989. *Soft Cell a explosé rapidement et je me suis senti manipulé par la maison de disques. Je me vois comme un survivant du showbiz, j'ai appris à garder ma tête hors de l'eau dans l'océan du système."* Quand il tient ces sombres propos, la chanteuse Nico, avec qui il a enregistré en 1988 le duo "Your Kisses Burn" pour son album "The Stars We Are", est morte depuis quelques mois. *"On l'a enregistré en mars et elle nous a quittés en juin*, se souvient-il. *Etrange, d'autant plus que la chanson évoque une histoire d'amour entre l'Ange de la Mort et sa victime."* Avant cela, en 1983, sort un troisième album dont le titre résume bien la première fin de Soft Cell : "The Art Of Falling Apart". On y trouve le meilleur avec le sublime "Where The Heart Is" mais aussi le pire, un medley de Jimi Hendrix dont Trouser Press dira *"C'est comme si un gamin de 5 ans essayait de lire du Shakespeare"*. Pire : alors que Phonogram rêve d'un second "Tainted Love", le single choisi par le groupe est "Numbers", qui parle d'un serial killer alignant les cadavres *("Body one, body two, body three, body four")* avec, pour épicer le sujet, une référence aux amphétamines *("Tu es tellement mince ces jours-ci, tu es sous speed ?")*. Le suicide commercial parfait. Pour rattraper le coup et booster l'album, la major fabrique un *double pack* avec un maxi gratuit de "Tainted Love". Quand Marc l'apprend, il pète les plombs et descend avec Stevo chez Phonogram, vraisemblablement défoncé à l'extrême, vidant les extincteurs dans les bureaux et fracassant les disques d'or au marteau.

## 20 000 fans en pleurs

Le duo se sépare en février 1984 et sort son dernier album un mois plus tard, le décevant "This Last Night In Sodom". Marc a déjà lancé l'après Soft Cell avec son groupe Marc And The Mambas, auquel participent Cindy Ecstasy et Matt Johnson de The The. Dave Ball invitera son idole Genesis P-Orridge sur l'album solo "In Strict Tempo" et lancera en 1990 The Grid avec Richard Norris, qui fit partie de Psychic TV (un hit en 1994, "Swamp Thing"). En 2001, Soft Cell se reforme pour une série de concerts et sort un ultime album studio l'année suivante, "Cruelty Without Beauty", sur lequel se trouve "The Night", une reprise du hit des Four Seasons qui faillit être leur premier single avant qu'ils n'optent pour "Tainted Love". En 2018, un concert londonien à l'O2 clôt définitivement l'aventure devant 20 000 fans en pleurs. Mais quand Marc Almond revient en solo au Trianon à Paris en mars 2019, il n'oublie pas d'inclure dans son répertoire "Torch", "Bedsitter" et "Tainted Love". *Never can say goodbye*. ★

**Coffret *"Keychains And Snowstorms — The Soft Cell Story" (Mercury/ Universal)***

## Doux adieux

**Soft Cell a ressuscité pour une ultime performance à l'O2 de Londres, le dimanche 30 septembre 2018. L'unique vocaliste invitée était Mari Wilson, qui fit revivre les sixties durant les années 1980. *"One night, one final time, say hello wave goodbye"*, tel était le slogan de ce show qui vit le duo fêter ses 40 ans avec une trentaine de chansons, dont les classiques "Bedsitter", "Torch", "Memorabilia" et "Sex Dwarf", pour conclure avec une magistrale version de "Say Hello, Wave Goodbye". *"One last song, let's sing it all together !"*, chanta Marc, mettant ainsi un point final à quatre *soft* décennies.**

Photo van Houten/ Dalle

## Chef-d'œuvre baroque qui fusionne James Brown et Jefferson Airplane

# SLY STONE

**Il y a 50 ans cartonnait "I Want To Take You Higher".** Promesse tenue pour Sly Stone et sa Family, sauf que le succès l'a propulsé *ailleurs*, dans le caniveau : surdose de génie, de flamboyance et de tragédie.

PAR BENOIT SABATIER

**UN EFFET SECONDAIRE DE LA COCAÏNE ? Sly Stone veut la peau de son bassiste. Pour l'enregistrement du triomphal "There's a Riot Goin' On", il a sous-employé Larry Graham, jouant à l'occasion lui-même de la basse. Marginaliser son employé ne suffit plus. Il soupçonne le queutard de se taper sa sœur, Rosie Stone. Ainsi que Sharon, femme de son frère Freddie. Aucun lien, mais Sly voit le rapport : Graham brigue sa place et veut le zigouiller, lui le leader. Il expédie deux hommes de main pour corriger le bassiste, fin 1972, sur le parking du Cavalier Hotel de Los Angeles. Larry n'a qu'une solution : quitter le groupe. Sly ne l'entend pas ainsi. Pour qui se prend-il, le subalterne, ce n'est pas à lui d'en décider ! Stone dépêche son manager pour persuader Graham de rester. Le bassiste ne veut pas mourir : il détale en quatrième vitesse. Depuis l'enregistrement de "There's A Riot Goin' On", Sly Stone entretient des rapports pourris à la fois avec la réalité, et avec sa Family. Seule Cynthia Robinson, trompettiste présente depuis le début, continue de l'appeler. Pour réclamer ses impayés. Elle téléphone là où Sly se confine, une somptueuse suite à New York, sur Central Park West, avec sa copine Ria Boldway : "*Ses parents m'avaient supplié de prendre soin de lui, sans me dire de quoi il souffrait*, raconte Ria dans la biographie "I Want To Take You Higher" de Jeff Kaliss. *Je lui cuisinais du maïs à la crème, et lui, il composait, des longs morceaux calmes, très complexes.*" Rien de cela n'atterrira sur disque. Ria ne voit aucun problème. "*Il m'a acheté un vison. Bubba Banks, son garde du corps, ou plutôt valet de chambre, m'accompagnait dans mes expéditions shopping. Il y avait tout un personnel à notre service, tout était très chic, luxueux.*" Sly a remplacé Larry Graham par un nouveau bassiste, Rustee Allen. Convoqué à Central Park, Rustee débarque dans la suite : "*Miles Davis était sur le clavier, à jouer des accords cinglés. Sly déboule en aboyant :* 'Qui se permet ?!' *Il voit Davis, hurle de plus belle :* 'Miles, tu me vires ton putain de cul d'ici !' *Davis décampe, je dis à Sly :* 'Heu, tu sais qui tu viens de flanquer à la porte ?' *Il me répond :* 'Et qu'est-ce que j'en ai à foutre ?' " Ria se demande finalement s'il n'y a pas quelque chose qui cloche. "*Bubba semblait s'occuper d'un malade. Il le mettait et le sortait de la baignoire, le préparait, l'aidait à tenir debout.*" Elle ouvre les yeux. "*Cocaïne, PCP, il prenait tellement de drogues !*" Ria craque. "*Je lui ai dit :* 'Tu te prends pour qui, pour Jésus Christ ?' *Il m'a fixée, longtemps, et puis il a explosé de rire, il ne pouvait plus s'arrêter. Bubba m'a fait signe, j'ai pigé : oui, Sly se prenait vraiment pour Jésus.*"**

## Dans la paume de sa main

San Francisco, 1967, cinq ans avant de s'identifier au Christ : Sylvester Stewart crée Sly & The Family Stone, l'année où des émeutes raciales secouent plus de cent villes américaines. Une formation révolutionnaire : sa *famille* est multiraciale et mixte, avec son frère Freddie à la guitare, sa sœur Rose au clavier, Cynthia la trompettiste, Larry Graham, et deux Blancs, Greg Errico à la batterie, Jerry Martini au saxophone — plus trois choristes, dont sa sœur Vet. Leur premier album, "A Whole New Thing", retranscrit ce melting-pot : soul, rock, R&B et pop agrégés, la notion de genre est explosée. Sly n'en revient pas : il a composé et produit un chef-d'œuvre baroque qui fusionne James Brown et Jefferson Airplane, et tout le monde s'en cogne ? Ce n'est que partie remise : l'année suivante, "Dance To The Music", le hit et l'album, entrent dans les charts, *"Don't hate the Black, don't hate the White / If you get bitten, just hate the bite"* devient un slogan. L'album suivant, "Stand!", triomphe, avec le numéro 1 "Everyday People" et sa *punchline "Different strokes for different folks"* — une ode à la tolérance, comme "*Don't call me nigger, whitey/ Don't call me whitey, nigger*". Sly & The Family Stone se produit à Woodstock, prestation mythique. Cynthia : "*Sly, tel un prédicateur, tenait un demi-million de personnes dans la paume de sa main.*" Les répercussions du concert, du disque et du film propulsent Sly et sa famille très *high*, le génie en profitant pour matraquer coup sur coup trois énormes hits :

Photo Getty Images

## Chef-d'œuvre de funk drogué

# Complètement Stone

Sly Stone en **dix albums**, avec ou sans sa Family. BENOIT SABATIER

### 01 "Stand!" *(1969)*

**Freddie Stone : *"Nous étions encore frais, affamés et affûtés : notre meilleur album."*. Larry Graham : *"Les mélodies sont plus fortes, les chansons plus puissantes."* La preuve avec "Somebody's Watching You", "Stand !", "Everyday People", "I Want To Take You Higher", etc. Sly, qui à l'occasion utilise synthé et vocodeur, crée avec une famille au top de sa forme un "Sgt. Pepper" soul, une potion magique où psyché, funk et pop propulsent l'auditeur par-delà les nuages.**

### 02 "There's A Riot Goin' On" *(1971)*

**Expérimental et tubesque, excitant et flippant, un chef-d'œuvre de funk drogué. La chanson "There's A Riot Goin' On" dure 0 seconde. *"Pour signifier qu'il ne devrait pas y avoir d'émeute"*, explique Stone, complètement *stone*.**

### 03 "Fresh" *(1973)*

**Plus lumineux, sensuel, électronique, Sly exploitant toutes les nouvelles technologies à sa disposition. Miles Davis, fasciné par les syncopes de "In Time", passait ce morceau en boucle à ses musiciens.**

### 04 "Life" *(1968)*

**Sur la chanson "Life", Sly imite Laffing Sal, célèbre clown mécanique du parc d'attractions de San Francisco, et le ton est donné : un album empli de bonnes vibrations, festif, et surtout, débordant de compositions phénoménales.**

### 05 "A Whole New Thing" *(1967)*

**Considéré comme un coup d'essai mal dégrossi. Faux : Sly et sa famille, en amalgamant soul baroque et rock psychédélique, posent les bases d'un son nouveau, Stone s'imposant déjà, le faramineux "Underdog" en témoigne, comme compositeur de premier plan.**

### 06 "High On You" *(1975)*

**Même si Jerry, Cynthia, Freddie et Vet participent à cet album, c'est officiellement son premier solo, pour lequel le multi-instrumentiste, avec les torrides "So Good to Me", "Crossword Puzzle", "I Get High On You", démontre qu'il en a gardé sous la pédale.**

### 07 "Small Talk" *(1974)*

**Où le lunatique tente de donner le change en vantant les joies de l'amour domestique. Al Green est plus jouissif, Stevie Wonder plus inventif ? Sly groove toujours.**

### 08 "Dance To The Music" *(1968)*

**En deçà du premier album, mais la chanson-titre, un hit fantastique, propulse le groupe sur le devant de la scène. Sous le nom The French Fries, la bande enregistre une version française, "Danse A La Musique".**

### 09 "Ain't But The One Way" *(1982)*

**Stone n'a plus la cote, ce disque réserve pourtant de bons moments, comme "LOVINU". Même la reprise de "You Really Got Me" n'est pas si mal. Le problème, c'est qu'au même moment, Prince sort "1999"...**

### 10 "Walking In Jesus Name & More From Sly Stone" *(2014)*

**Piano, guitare, basse, batterie, Sylvester Stewart, enfant, se révèle un multi-instrumentiste surdoué. Dès 1952, il enregistre du doo-wop gospelisant avec The Stewart Four, The Stewart Brothers, The Viscaynes. Dans les sixties, producteur pour Autumn Records, il compose du R&B en solo, en duo (avec Billy Preston, Gloria Scott), pour d'autres (Bobby Sanders, George & Teddy, un hit pour Bobby Freeman, etc.). Pas encore Jésus, il fait déjà des petits miracles.**

Photo Getty Images

# L'argent coule à flots, Sly s'offre une suite dans le quartier chic de New York, plus des bureaux cossus à Hollywood

"Hot Fun In The Summertime", "Thank You (Falettinme Be Mice Elf Agin)" et "I Want To Take You Higher". Toute la bande arbore maintenant des tenues complètement délirantes, des coiffures improbables. L'argent coule à flots pour l'auteur-compositeur, Sly s'offre une suite dans le quartier chic de New York, plus des bureaux cossus à Hollywood. Il s'alloue les services d'un bataillon de serviteurs, dont Bubba Banks. *"Je le connaissais à l'époque de San Francisco, quand on zonait dans la rue. Là, dans sa propriété de Los Angeles, il pouvait exiger tout ce qu'il voulait. Il était devenu le roi de la coke."* Jimi Hendrix et Janis Joplin meurent, Altamont zigouille Woodstock, les violences raciales embrasent Jackson, Augusta, Asbury Park, Chicano Moratorium, le flower power des sixties vire mortifère. Quand Sly doit aller assurer des concerts, il n'assure plus : soit il annule, soit il se pointe défoncé, montant sur scène avec deux heures de retard, insultant le public. Un docteur l'épaule durant les tournées, mallette emplie de produits à disposition. Ça ne suffit pas : 26 concerts sur 80 sont annulés en 1970. Stone a une excuse : *"Il peut arriver que quand il faut monter sur scène à 19 h 30, vous ne le sentiez pas, votre âme est ailleurs."* Le génie doit fournir un nouvel album. Automne 1970 , il convoque son groupe à Los Angeles dans le majestueux manoir des Mamas And The Papas, loué 12 000 dollars par mois . John Phillips regrette illico : sa demeure est investie par des types patibulaires, flanqués de chiens et armés de mitraillettes. Les méthodes de travail ont changé. Terminées les séances collectives avec la Family, chacun joue séparément, Sly tripatouillant ensuite les bandes des nuits entières. Il réquisitionne des filles dans tous les clubs de la ville, les fait chanter, enregistre, s'enfile des poutres. Le lendemain après-midi, au réveil, il efface les bandes (et la soirée précédente). Il expérimente le son d'un nouveau joujou, une boîte à rythmes, teste toutes sortes de syncopes, tempos, battements, alors que se pointent des visiteurs, Betty et Miles Davis, Billy Preston, Terry Melcher, Ike Turner, Herbie Hancock, Bobby Womack... *"Tout le monde avait un flingue là-dedans*, racontera Womack à Barney Hoskyns. *J'étais complètement défoncé, six jours d'affilée sans dormir, je ne savais plus où étaient ma femme et mon fils, je regardais Sly en me demandant d'où il pouvait bien venir. Il était habillé tout en cuir rouge, distribuant des ordres, du genre :* 'Tiffany, chérie, je veux que t'amènes Bobby dans la chambre, tu t'occupes de lui.' *Alors, je baise une nana, mais j'arrêtais pas de penser que j'allais me faire buter et que les fédéraux mettraient ça sur le dos de Sly. Il avait beau te parler, il n'était pas là."*

John Phillips vient réclamer son loyer, il est chassé par les vigiles. Il recrute une brigade de jardiniers mexicains munis de machettes pour enfin se faire payer. La troupe déménage, Sly s'installant dans un camping-car garé sur le parking du studio — le mobile-home des orgies. La Family craque. Jerry Martini : *"Je suis monté dans ma jeep avec mon chien et ma femme et suis retourné à San Francisco. Sans prévenir Sly, qui n'a même pas dû s'apercevoir que j'avais déserté."* Greg Errico, suppléé par la boîte à rythmes, s'est aussi taillé. *"Sly m'ordonnait tous les jours de revenir. Mais ce n'était plus possible, tout était devenu horrible."* Clive Davis, boss de la maison de disques, flippe, il n'aime pas les vibrations de "Family Affair" : *"Ça sonne trop défoncé, on peut pas sortir ça."* Sly débarque en survêtement de satin rouge au Beverly Hills Hotel, où loge Davis, pour le convaincre. "Family Affair" devient numéro 1, comme l'album "There's A Riot Goin' On", qui sort le 20 novembre 1971.

## Narines et cervelle explosées

L'époque a tourné vinaigre, le disque reflète ce tête-à-queue. Les *Pentagon Papers* le révèlent : la guerre du Vietnam repose sur un mensonge d'Etat. Deux factions des Black Panthers s'étripent, la Black Liberation Army tue plusieurs flics. Malgré les pressions,

Photo Getty Images

Sly Stone continue de prôner le multiculturalisme. Mais l'hédonisme n'est plus son message privilégié. "There's A Riot Goin' On" prolonge le "War" d'Edwin Starr, le "The Revolution Will Not Be Televised" de Gil Scott-Heron, le "Wars Of Armageddon" de Funkadelic (*"What do we want ? Freedom ! When do we want it ? Now !"*). Marvin Gaye narre dans "What's Going On" le retour d'un vétéran ne voyant plus aux Etats-Unis que douleur et haine. *Qu'est-ce qui se passe ?* Sly Stone balance sa réponse : une émeute explose, la cocotte-minute pète en direct — un chef-d'œuvre visionnaire *au succès phénoménal*, alors que son auteur s'est cramé en chemin.

La police ayant découvert dans son camping-car une trappe remplie de coke, Sly s'est sauvé à Central Park West, il consacre sa paranoïa à Larry Graham, aspire des grosses lignes avec Miles Davis, s'identifie à Jésus. Il retourne finalement à San Francisco pour enregistrer "Fresh". Onze ingénieurs seront crédités, dont Tom Flye : *"Sly est arrivé avec les morceaux, mais il voulait tout refaire. D'une façon inhabituelle : instrument par instrument, piste par piste, sachant que souvent, c'est lui qui jouait de tous les instruments, directement dans la salle de contrôle, à mes côtés."* Sly refuse de laisser les bandes au studio, à chaque fin de session, il les embarque, les rapportant le lendemain. Flye : *"A un moment, il joue de la guitare, la moitié du morceau est nickel, et là, il dit :* 'Ça sonnerait mieux avec ma nouvelle guitare. — Ce n'est pas possible, pour l'unité il faut utiliser la même. — Non, je veux continuer avec ma nouvelle guitare.' *Je cède. Il dit :* 'Allons-y'. *Allons-y quoi, où ? Sa nouvelle guitare était à Los Angeles. Il a fallu y aller sur le champ."* "Fresh", sa fantastique pochette signée Richard Avedon, et sa phrase d'ouverture inquiétante *("There's a Mickey in the tasting of disaster")*, sort le 30 juin 1973. "If You Want Me To Stay" est un hit phénoménal. Il semblait distancé par Curtis Mayfield ou Stevie Wonder, et voilà que Sly, narines et cervelle explosées, livre un autre disque démentiel. Le suivant, "Small Talk", sur la pochette duquel Stone pose avec sa copine Kathy Silva et leur enfant, accuse une baisse d'inventivité et de ventes. Comment ne pas disparaître des radars ? Sly réclame à Clive Davis 25 000 dollars. Pas pour un nouvel album, mais pour son mariage, qui a lieu le 5 juin 1974 au Madison Square Garden, avec réception au dernier étage du Waldorf-Astoria. Une noce démesurée — le roi des mondanités, Warhol, est là, parmi d'autres *beautiful people*. On ne parle que de ses disques, par contre Newsweek et The New Yorker livrent des reportages ébahis sur les festivités. Kathy Silva réclame le divorce six mois plus tard. *"Il me battait, me retenait captive, voulait me forcer à un ménage à trois. Et son chien attaquait notre fils."* Sly a un autre enfant en 1976, cette fois avec Cynthia Robinson. Il sort quatre albums entre 1975 et 1982, des disques ignorés ou décriés, même s'ils contiennent des morceaux insensés. C'est humiliant : Larry Graham obtient beaucoup plus de succès. Et un petit mec qui pompe tout à Sly le ringardise totalement : Prince.

## Pipe au bec

Alors, Sly fume du crack avec George Clinton — les deux sont pris pipe au bec dans leur bagnole en août 1981. Il a un troisième enfant, doit payer une troisième pension, et puisqu'il s'acquitte rarement de cette obligation, reçoit condamnation sur condamnation. Quand il se fait choper pour détention de coke ou d'arme, il tente une nouvelle astuce : se faire passer pour Freddie, son frère. Il change d'identité plusieurs fois, et quand il ne peut échapper aux tribunaux, en pleine descente, il s'endort sur le banc des accusés. Complètement à sec, le génie vend ses droits d'édition à Mijac Music, détenu par Michael Jackson. Il engage ensuite un margoulin pour gérer ses affaires, Jerry Goldstein, puisque dans les années 90, un événement le remet à flot : il est samplé par tous les rappeurs de la planète. En 2010, de nouveau à la rue, alors que ce type d'une beauté dingue accuse le délabrement de l'âge et de la dope, il livre à Coachella, sous casquette et perruque, une triste performance, dénonçant, entre deux couacs, les malversations de Goldstein, demandant au micro combien de temps il lui faut rester sur scène pour être payé. Il n'a pas à rester sur scène. Ses disques avec la Family remboursent tous les désastres possibles. ★

**Un chef-d'œuvre visionnaire alors que son auteur s'est cramé en chemin**

Black Panthers, épisode

## Encore plus loin dans le spleen

# THE CURE
# 40 ANS ET 17 SECONDES

De l'aveu même de Robert Smith, c'est avec **"Seventeen Seconds"** que les Cure sont vraiment nés. **L'album qui est sorti il y a quatre décennies a été le premier d'une trilogie qui n'en finit plus de fasciner.** Après laquelle, le groupe britannique s'est réinventé à nouveau.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

18+

# WHAT IS AVAXHOME?

# AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

# AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

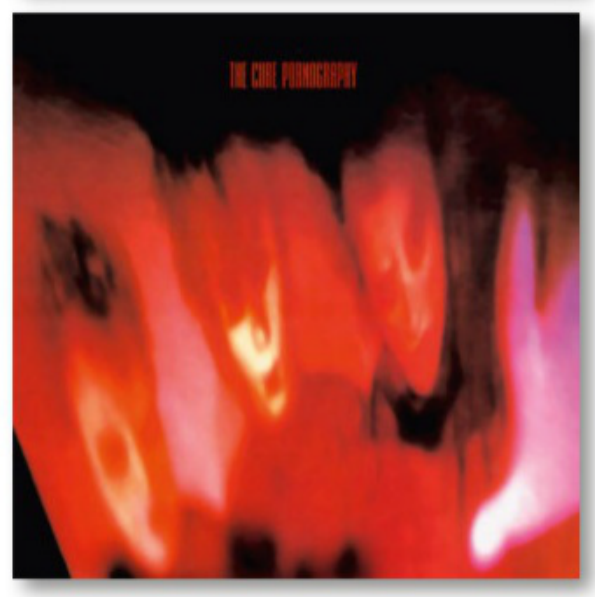
We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

**LORSQUE LES GROUPES DE ROCK CONNAISSENT UNE LONGUE CARRIÈRE,** ils muent, changent de son, de personnel, de look, de musique, ne sont plus les mêmes. Il y a ainsi différents Rolling Stones, plusieurs Who, plusieurs Kinks… Et plusieurs Cure. Ils sont, avec U2, le dernier groupe à avoir émergé en plein post-punk à être encore en activité. U2 a évidemment vendu dix fois plus de disques que le groupe de Robert Smith, mais plus personne n'écoute ces Irlandais aujourd'hui, alors que certains albums des Cure sont encore vénérés, soit par les fans de la première heure, soit par ceux qui les ont connus avec l'explosion de "The Head On The Door" ou de "Disintegration"… C'est une époque que les moins de cinquante ans au moins n'ont pas connue : celle où l'on patientait un an — ce qui est raisonnable — pour découvrir le nouvel album d'un groupe très mystérieux, qui s'améliorait en permanence et qui possédait un don très rare : les Cure, en grands stylistes, ont totalement inventé leur musique à partir de leur deuxième disque. Si Joy Division, surtout "Unknown Pleasures", pouvait évoquer ici et là les Stooges ou le krautrock, le groupe de Robert Smith, dès "Seventeen Seconds", ne rappelait rien de connu. Rien du tout. C'est un exploit qui n'est pas donné à tout le monde…

Photo Pierre René-Worms

# L'un des rares disques de rock qui dévoile ses splendeurs même à un niveau sonore insignifiant

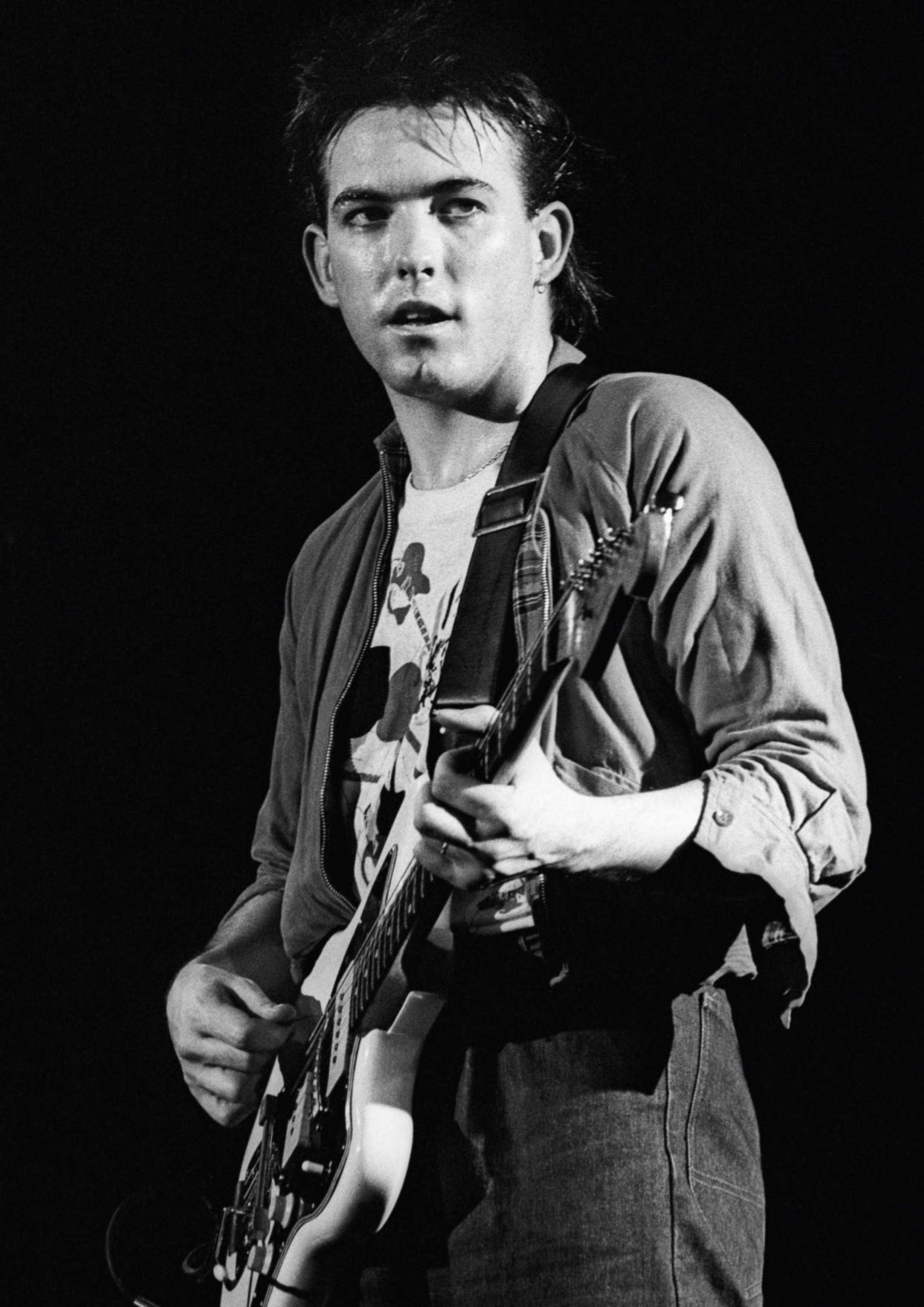
Il y a donc eu plusieurs Cure : ceux du premier album, ceux des trois suivants, et ceux de la suite, quels que soient le line-up. En 1979, certains ont acheté "Three Imaginary Boys". Un gentil petit disque sonnant comme du Buzzcocks sage, avec une pochette arty (un lampadaire, un frigo et un aspirateur, pochette imposée par le label, que Smith a toujours trouvée ridicule), quelques réussites pop ("Boys Don't Cry"), et déjà quelques machins sinistres ("10:15 Saturday Night", "The Subway Song"). Mais une reprise absconse du "Foxy Lady" de Jimi Hendrix et quelques titres très faibles ("Meathook", "So What?", "It's Not You") empêchaient de ranger l'album dans la catégorie des grandes réussites de 1979, année riche en chefs-d'œuvre ("A Different Kind Of Tension" de Buzzcocks, "Unknown Pleasures" de Joy Division, "Metal Box" de PiL, "The Raven" des Stranglers, "Secondhand Daylight" de Magazine, "London Calling" des Clash, "Setting Sons" des Jam, le premier Specials, etc.). Les Cure ne jouaient tout simplement pas dans la même catégorie, même si "Three Imaginary Boys", grâce à une certaine singularité, comptait plusieurs fans. Le groupe n'était pas génial, mais sans aucun doute à surveiller de près. Et puis, un an plus tard, le 22 avril 1980, sortait "**Seventeen Seconds".** Ce n'est rien de dire que la sidération fut brutale. Dès l'instrumental ouvrant la face A, "A Reflexion", avec son piano comme du Satie désespéré, ses quelques accords de guitare et ses étranges bruits de gémissements, tout le monde comprit qu'il ne s'agissait pas du même groupe. Et d'ailleurs, c'était le cas. Michael Dempsey, bassiste du premier album, avait quitté le navire pour compléter les Associates. Simon Gallup et son pote Matthieu Hartley avaient rejoint le groupe, respectivement à la basse et au clavier. Le son entre "Three Imaginary Boys" et "Seventeen Seconds" est tellement différent que c'en est hallucinant. De mémoire, on n'a jamais vu pareil changement entre un premier album et son successeur. C'est un peu comme si après "In The Ciy", les Jam s'étaient mis à Tangerine Dream. La batterie, métronomique, est compressée à mort, les claviers sont excessivement discrets — on est loin des grosses nappes de "Disintegration"—, le son de guitare est cristallin, sans la moindre distorsion (l'ampli de Smith, un Roland Jazz Chorus, avait été choisi pour ça), et le chanteur montre pour la première fois ses qualités d'instrumentiste : solos en accords ("A Forest"), arpèges délicats, légères dissonances ("At Night"), influences flamenco (sur "Secrets", il cite même une ligne du "Andy Warhol" de Bowie). Enfin, les compositions y sont grandioses. On connaît la déclaration célèbre de Smith, affirmant avoir voulu faire de "Seventeen Seconds" un mélange entre "Five Leaves Left" de Nick Drake et "Low" de David Bowie. Cela ne saute pas aux oreilles, mais on comprend l'idée : "Seventeen Seconds" est un album ouaté, cotonneux, flou comme sa pochette, que les adolescents de l'époque écoutaient religieusement allongés sur leur lit en fixant le plafond, à bas volume. Car, comme l'avait justement écrit un journaliste (Bayon, de mémoire), c'est l'un des rares disques de rock qui dévoile ses splendeurs même à un niveau sonore insignifiant. C'est un album pour les solitaires, qu'on n'a certainement pas envie d'écouter en groupe ou en fond sonore. C'est un album pour ne rien faire, sinon écouter et rêvasser. Smith avait composé quelques-uns des morceaux alors que les Cure étaient en tournée avec les Banshees — il assurait non seulement la première partie, mais reprenait sa guitare pour accompagner le groupe de Siouxsie durant son set. Qu'il ait eu une idée aussi précise de ce qu'il souhaitait est assez exceptionnel. Qu'il y soit aussi bien parvenu (avec l'aide du grand Mike Hedges à la production, le seul à comprendre ce que le leader avait en tête alors que Chris Parry, du label Fiction, avait des suées en écoutant la musique) l'est tout autant. Cet album atmosphérique et minimaliste — l'écoute attentive de chaque titre fascine par le dénuement extrême mis en place — a été enregistré et mixé en onze jours. C'est dire si le groupe savait où il souhaitait aller. Chris Parry a finalement pu se détendre : l'album s'est placé à la vingtième place des charts et "A Forest" est devenu le premier tube du groupe, qui a enfin pu passer à Top Of The Pops pour le jouer devant la moitié de l'Angleterre. A vrai dire, avec "Seventeen Seconds", le groupe venait de naître, "Three Imaginary Boys" était oublié et le culte commençait à se répandre. MTV n'existait pas, les rares photos du groupe, Best et Rock&Folk ayant largement raté le coche, faisaient rêver : c'était avant les looks grotesques de "The Head On The Door" (mention spéciale à Simon Gallup, qui à l'époque a largement crevé le plafond du ridicule absolu). Robert Smith ne ressemblait pas encore à une vieille sorcière qui se serait maquillée en pleine crise de Parkinson : sa fente au menton, ses sourcils asymétriques, ses yeux étonnants lui donnaient un air de chat du Cheshire efflanqué (des années plus tard, avec les Banshees, il participera à un show télé très dérangeant inspiré de "Alice Au Pays Des Merveilles"). Il ressemblait, avec des décennies d'avance, à un jeune Ben Affleck, avec l'air intelligent. L'absence d'image du groupe développait l'appétit, les fantasmes, et générait l'envie.




## Cathédrale de dépression

Elle fut comblée presque jour pour jour, pile un an après, le 14 avril 1981. Et le résultat fut au-delà de tous les espoirs des fans : cette fois-ci, les Cure allaient encore plus loin dans le spleen. Ils semblaient littéralement

Photo Rob Verhorst/ Getty Images



# L'équivalent musical d'un tableau de Jérôme Bosch : l'enfer sur un disque

descendre dans la tombe. Toujours produit par Mike Hedges, **"Faith"** a été plus compliqué à assembler. Enregistré dans différents studios pendant plusieurs mois, l'album était moins précis dans l'esprit de Smith que ne l'avait été son prédécesseur avant même sa conception. Le chanteur explique volontiers que sans Hedges, qui avait une fois de plus tout compris, il n'y serait jamais parvenu. Il explique aussi volontiers qu'un recours récent à ce qu'il nomme pudiquement les *"selfish drugs"* (pour être clair, l'héroïne) ont contribué à des chansons plus introspectives et des tempos plus lents (à l'exception de deux titres, qui sont d'ailleurs les moins bons du disque). Avec l'ouverture, "The Holy Hour", l'ambiance reste assez proche de celle de "Seventeen Seconds", mais en plus désolée encore, la voix de Smith, qui semble avoir connu une grosse dépression à l'époque, est plus désespérée qu'auparavant, d'autant qu'elle est doublée. "Primary" ressemble à du Joy Division pas très inspiré (sur scène, Smith le dédiait à Ian Curtis, qui s'est donné la mort un mois après la sortie de "Faith"). Le disque prend son véritable envol après le sinistre et répétitif "Other Voices". Dès "All Cats Are Grey", c'est une fantaisie spleenétique. Smith y cite le fabuleux cycle néogothique de Mervyn Peake (1911-1968), auquel il fera à nouveau allusion dans "The Drowning Man", ("Gormenghast", republié en France en un volume il y a deux ans chez Omnibus avec une préface de Michael Moorcock ; un délire grandiose, aussi recommandable que l'œuvre de Lovecraft) et, enfin, la majesté de l'album se met en place. Déploiements de toms comme du Stephen Morris au ralenti, synthés très discrets, jamais pompiers, et mélancolie restreinte, majestueuse, jusqu'aux dernières notes de piano du morceau. Les festivités se poursuivent avec "The Funeral Party", qui sonne comme du "Disintegration" en mieux. Cette fois, le synthé ARP Solina — celui de "Love Will Tear Us Appart", connu pour sa très étrange imitation de cordes — est utilisé en nappes, et la voix du chanteur flotte dans l'écho, en apesanteur. Le morceau aurait été inspiré par le récent décès des grands-parents de Smith. Après vient le très médiocre "Doubt" (comme une contrepartie évidente au titre de l'album) qui brise péniblement l'unité du disque, et suivent les deux impeccables "The Drowning Man" et "Faith", enfonçant le clou impeccablement (l'édition Deluxe de 2005 ajoute le long et très perturbant morceau "Carnage Visors", bande-son du film projeté aux concerts de la tournée suivant la parution de l'album, les Cure ayant décidé de se passer de première partie). Ecouter ça en 1981, c'était quelque chose. Cette cathédrale de dépression s'est placée directement à la quatorzième place des charts. Chris Parry, effondré lorsqu'il entendit l'album fini, en arriva à se dire qu'il devait laisser son drôle de client finalement faire ce qu'il voulait, puisque plus cela lui semblait horrible, plus cela se vendait. Il n'était pas au bout de ses peines...

## Billet pour l'enfer

Toujours réglés comme des horloges suisses, les Cure sortirent moins d'un an après, le 3 mai 1982, l'équivalent musical d'un tableau de Jérôme Bosch : l'enfer sur un disque. Cette fois-ci, l'acide, la coke et l'alcool avaient pris le pas et Smith avait décidé de sortir *"le disque le plus extrême jamais enregistré"*. Ses amis Siouxsie et Severin, qui leur rendaient visite durant l'enregistrement ont décrit un chaos extrême, Smith dormant sous une tente entourée de canettes de bières entre deux mauvais trips. **"Pornography"** : après la mélancolie de "Seventeen Seconds" et la neurasthénie de "Faith", voici le bruit et la fureur, l'assaut et la colère. La pochette rouge et floue, sur laquelle, pour la première fois, les trois membres du groupe apparaissent, semble sortir tout droit d'un cauchemar. La première phrase de l'album résume le propos : *"It doesn't matter if we all die"*. Ensuite, jusqu'au dernier morceau fou furieux ("Pornography", l'un des trucs les plus terrifiants jamais enregistrés avec certains titres de Nico), c'est le pandémonium. Un maelström psychopathe et vacillant, Smith ayant souvent enregistré ses parties vocales en plein trip ou ivre mort au petit matin après une nuit d'excès. La tonalité planante de "Faith" cède la place à un enfer de guitares et de batteries martiales, le chanteur ne chuchote plus, ne gémit plus, il est en pleine rage. Malgré tout cela, et c'est la grande force de "Pornography", les Cure continuent à trouver de vraies mélodies, qu'on peut étrangement fredonner. L'album est truffé de chansons extraordinaires, "One Hundred Years", l'explosion initiale, "The Figurehead", climax extraordinaire de l'album, "A Strange Day", "Siamese Twins" ou le très psychédélique (nous y reviendrons) "A Short Term Effect". C'est un disque sans appel, sans retour, qui a profondément marqué beaucoup de gens pour le meilleur et pour le pire, y compris des ploucs américains comme Marylin Manson ou Trent Reznor qui découvraient, alors, un billet pour l'enfer un peu plus original que le metal. En écoutant cela, Parry est au bord du suicide mais, même avec un single qui fonce droit dans le mur (comment séduire les radios avec "The Hanging Garden" ?), l'album se trouve un large public. Que faire après un virage aussi jusqu'au-boutiste ? Exploser. Une tournée sauvage a suivi, Smith se barbouillant les yeux de rouge à lèvres qui, mêlé à sa sueur, donnait l'impression qu'il saignait des orbites, le groupe s'est battu sur scène, Gallup est parti. Smith a enregistré avec Tolhurst quelques singles *"volontairement débiles"* ("Let's Go To Bed", "The Walk", "The Lovecats", qui à son grand désarroi, grâce à l'arrivée de la vidéo, se sont très bien vendus, largement mieux que "Charlotte Sometimes", trop mélodramatique et involontairement parodique, pour lequel il avait prévu un grand avenir), conçu un album avec son pote Severin, "The Glove", charmante curiosité déglinguée assez psychédélique alors que tous les deux prenaient beaucoup d'acide, puis un disque schizophrène quasiment solo, détraqué et tout aussi psyché ("The Top", 1984) sur lequel il joue de tous les enregistrements sauf la batterie. C'est à moitié raté ("The Caterpillar", où il devient la caricature qu'il restera pendant de longues années, l'affreux "The Empty World", le niais "Bird Mad Girl", l'insignifiant "Dressing Up", le tout arrosé de presets de synthés proprement ignobles), à moitié superbe ("Shake Dog Shake", "Give Me It", "Bananafishbones", "Wailing Wall", "The Top") comme une transition éclatée entre "Pornography" et "The Head On The Door". C'est là aussi qu'il se met pour la première fois à chanter d'une voix affectée, façon *"Je suis Robert, le gars un peu foufou et excentrique"*, ce qui devient rapidement pénible (voir "Piggy In The Mirror").

## Ça ou l'asile

Entretemps, Smith a tourné à nouveau avec les Banshees : il est magique sur le live "Nocturne" lorsqu'il reprend les parties de guitares inouïes et quasi injouables de Steve McGeoch des deux albums grandioses "Juju" et "A Kiss In The Dreamhouse", et pas mal non plus sur "Hyaena", en particulier sur "Dazzle" et les cinglés "Bring Me The Head Of The Preacher Man" et "Blow The House Down". Puis il a monté un nouveau groupe très élargi bénéficiant du retour de Gallup, toujours nommé The Cure, et s'est mis, avec succès, à faire de la très bonne pop avant de conquérir le monde entier et de jouer dans des stades avec un *gros son*, ce qui a surpris ceux qui ont vu les Cure faméliques en trio à l'Olympia pour la tournée "Pornography". Ce petit groupe secret, minimaliste et sans image, ne leur appartenait désormais plus. Et la musique ne serait jamais la même. C'est une autre histoire, mais on pardonne Robert Smith : c'était ça ou l'asile psychiatrique... ★

Photo Claude Gassian

Méditation transcendantale, grooves caribéens et chemises hawaïennes

# THE BEACH BOYS

## Le plus grand cirque du monde

PAR LÉONARD HADDAD

Oublier “Surfin’ USA”, “I Get Around” et “California Girls”, les chansons en bikinis et décapotables bercées par l’écume des vagues et des soleils couchants. Oublier les pastiches de Chuck Berry et de Phil Spector, les ballades innocentes des années Kennedy (“Surfer Girl”) comme celles, désenchantées, qui ont suivi son assassinat (“The Warmth Of The Sun”). Oublier même, pour les besoins de ce dossier, les splendeurs mélancoliques de “Pet Sounds” et le mythe accidenté de “Smile”. En 1970, alors que Brian Wilson, entré en sommeil, prend dix kilos par an, les Beach Boys entament la décennie avec des idées de revanche et des chansons géniales plein la tête. Un nouveau label, une nouvelle direction, des nouveaux leaders, un nouvel espoir, ils publieront une poignée de disques fabuleux que l’histoire officielle du rock a jugé bon de ne pas retenir à leur juste place. Cinquante ans plus tard, vous voulez savoir ce qu’on lui dit, à l’histoire officielle ?

Photo Getty Images

Chez les frères Wilson, comme chez Tintin, après l'Affaire Tournesol, il y a coke en stock

# L'AFFAIRE TOURNESOL

**Début 1970**, les Beach Boys sont au plus bas. Ringardisés, mêlés aux Manson murders, leur catalogue supprimé, sans label ni Brian Wilson en état de marche, ils vont pourtant rebondir avec **"Sunflower", chef-d'œuvre oublié** dont les éclairs ont illuminé toute leur carrière seventies, et au-delà, toute la pop music qui a suivi.

**HARMONIE… SELON QUE L'ON UTILISE LE TERME dans son sens musical (*ensemble des principes régissant l'emploi des accords de musique et leurs combinaisons*) ou dans son sens général (*entente*, *quiétude*, *concorde*), les Beach Boys en sont l'incarnation suprême ou l'antithèse absolue. Ces gens-là chantaient ensemble comme personne, créant les plus beaux mille-feuilles vocaux imaginables. Mais étant frères, cousins et amis d'enfance, ils devaient aussi *vivre* ensemble. Et ça, ils ne savaient pas faire… Sur la pochette de "Sunflower" (*Tournesol*), leur seizième disque, le premier à porter la mention "*produit par les Beach Boys*" (plutôt que "*par Brian Wilson*"), ils posent tous ensemble, six hommes et cinq très jeunes enfants, leurs fils, filles, neveux et nièces. C'est une image pastorale et douce, avec de l'herbe verte et des cheveux longs. Mais c'est aussi une image où l'absence d'*entente* est palpable, déchirante. Tous ensemble, mais séparément : voilà sans doute la définition la plus juste de ce groupe fracassé et de ce disque recomposé, l'un des plus beaux et des plus méconnus qui soient.**

La légende sixties des Beach Boys, tout le monde l'a lue et relue : les garçons de plage proprets, le surf, les USA, le fun (fun, fun), les collections de hits et de bagnoles, les *California girls* de 15-16 ans qu'on a à peine qualifiées de groupies qu'on les a déjà épousées, le timbre nasillard de Mike Love sur les couplets, le falsetto juvénile de Brian Wilson sur les refrains. Et puis le sommet mélancolique "Pet Sounds" en 1966, suivi par le triomphe "Good Vibrations" et le grand patatras du projet "Smile", avec un point final sur le *i*, quand le *mastermind* Brian se rendit compte, le cerveau baigné dans l'acide, qu'il ne saurait jamais remettre en ordre les centaines de fragments musicaux enregistrés pendant des mois dans tous les studios de Los Angeles. Son puzzle mental et musical ayant explosé en dix-mille morceaux, sans espoir de pouvoir, jamais, le réassembler en un tout cohérent, l'aîné des Wilson n'avait d'autre issue que de se cloîtrer dans la dépression et un régime *cocaïne plus hamburgers* aux petits oignons. Il serait désormais une baleine échouée, avec la bouche tordue vers la gauche (pour s'entendre quand il parle — il est sourd de l'oreille droite) mais le regard fixe de ceux qui sont las sans être là. Et bien entendu, les Beach Boys n'auraient aucune chance de s'en relever.

Séduisante, cette légende est gravée dans le marbre des magazines rock et des bio(pic)s depuis un gros demi-siècle. Il faut pourtant très sérieusement la nuancer. A l'été 1967, "Smile" est au rencard, certes, mais la musique de Brian Wilson n'a pas encore perdu le sourire. En septembre, sort "Smiley Smile", réduction lo-fi du grand œuvre abandonné, les symphonies adolescentes remplacées par des miniatures jointées comme "Little Pad" ou "She's Going Bald", où les Boys chantent avec des voix vitreuses en gloussant comme des imbéciles, un disque génial d'où germera l'inspiration de XTC, Animal Collective et toute la petite bande Elephant 6. Neuf semaines plus tard (!), c'est au tour du prodigieux "Wild Honey" d'atterrir dans les bacs, un album de chansonnettes proto-soul stupéfiantes de spontanéité ("Country Air", "Aren't You Glad", "Darlin' ", "Let The Wind Blow") que les vrais fans considèrent comme l'un des sommets intouchables du groupe. Encore six mois, et c'est l'adorable "Friends", l'album de la méditation transcendantale (Mike Love étant l'un des premiers — et derniers, jusqu'à aujourd'hui — adeptes du Maharishi Mahesh Yogi), contenant des perles moelleuses comme "Wake The World", "Meant For You" ou le somptueux morceau-titre. Enfin, début 1969, est publié l'excellent "20/20", porté par la grandiose valse "Time To Get Alone", deux inédits de "Smile" ("Our Prayer" et "Cabinessence") et par le simili tube "Do It Again", signé Brian Wilson/ Mike Love, comme au bon vieux temps de "I Get Around", premier d'une (très longue) série de tentatives de ramener la vague Beach Boys par la marée de la nostalgie. Toute cette musique (une cinquantaine de chansons extraordinaires, personne ne fera jamais mieux en quinze mois dans toute l'histoire du rock) est aux trois quarts composée, à moitié chantée et aux quatre cinquièmes produite par l'aîné des Wilson. N'empêche, la postérité choisira de les passer à l'as, obsédée par une seule et unique chose : "Smile" et son naufrage devenu le prisme unique par lequel envisager l'œuvre du groupe. Alors imaginez "Sunflower"...
"Do It Again" effleure le top 20, mais "Break Away", single parfait, coécrit par Brian avec son père Murry, se noie dans l'indifférence et une overdose de margaritas (la pizza *et* le cocktail). Les Beach Boys, en conflit avec Capitol, réussissent à dénoncer leur contrat. Mauvais joueur, le label retire leur catalogue des magasins de disques, ce qui aura deux conséquences majeures : à terme, jeter dans l'oubli nombre de leurs grandes réussites et, dans l'immédiat, menacer de les mettre

Photo archives Rock&Folk - DR

# Dennis Wilson vient d'apprendre que son copain Charles M n'était pas un songwriter prometteur mais un tueur en série maboul

sur la paille. *"A un cheveu de la faillite"*, comme le dira Brian, cette déclaration encourageant papa Murry à commettre l'irréparable : la vente du *publishing* des chansons de son fils pour 700 000 dollars, sans rien demander — ni reverser — à personne d'autre qu'à lui-même. Cinquante ans plus tard, le manque à gagner pour les Wilson se chiffrerait en centaines de millions de dollars, *Ba-Ba-Ba, Ba-Ba-Bi-Bel* n'étant qu'un des innombrables exemples de recyclages (pubs, films, séries, jingles, génériques, jeux vidéo) des Beach Boys dans la culture pop mondiale. *"Mais ce n'est pas la perte financière qui a détruit Brian,* diront des proches. *C'est de constater que son père ne croyait plus en lui."*

## Jalousie haineuse

Heureusement, le président de Warner, Mo Austin, a toujours la foi. Considérant les Beach Boys comme *"un monument américain"*, il les signe sur Reprise. L'avance est conséquente, les conditions du contrat, pas sans conséquence : deux disques à livrer en dix-huit mois, et une participation *"active"* de Brian Wilson à leur conception. Là, le bât blesse légèrement. Car autant la légende d'un Brian lessivé était exagérée en 1967, autant, fin 1969, la réalité l'a largement rattrapée. Le Mozart pop vient de cofinancer l'ouverture d'un magasin bio à West Hollywood, le Radiant Radish (le *radis radieux*, c'est bien ça), où des témoins le surprennent parfois à errer en peignoir au milieu de la nuit. Un studio d'enregistrement a été construit au sous-sol de sa maison, mais il reste le plus souvent à l'étage, dans la *master bedroom*, descendant à l'occasion en pyjamas et pantoufles, le temps de claquer trois accords et une demi mélodie sur son piano et de remonter illico se coucher, un hotdog dans chaque main, laissant ses camarades se démerder avec ça. Ses camarades ? Au début des séances qui accoucheront de "Sunflower", un petit point sur les forces en présence s'impose.

Contrairement à son frère aîné, quand Dennis Wilson est au lit, ce n'est presque jamais pour faire dodo. Mais en novembre 1969, il a d'autres soucis : il vient d'apprendre que son copain Charles M, qu'il hébergeait il y a encore quelques mois dans sa maison de Sunset Boulevard avec toute sa *family*, n'était pas en réalité un songwriter prometteur mais un tueur en série maboul. Interrogé comme témoin pendant l'enquête sur le meurtre de Sharon Tate, Dennis ne s'en remettra jamais tout à fait, privilégiant une vie sans domicile fixe (pour ne plus risquer d'inviter des cinglés chez lui) ni bagnole (on ne garde pas son permis longtemps

Si Brian est crédité comme coauteur de la moitié des chansons, c'est parfois par complaisance, histoire de rester dans les clous du contrat

quand on boit et conduit comme Dennis Wilson). Pour l'instant, à 25 ans, il encaisse encore sans trop de problème ses propres excès. Il est le playboy du groupe, son beau gosse certifié, bientôt covedette (avec James Taylor) du film "Macadam A Deux Voies", s'attirant la jalousie haineuse de cousin Mike, qui lui saute régulièrement dessus en plein concert pour lui refaire le portrait. Facétieux (?), Dennis en rajoute en couchant avec l'ex-femme de Mike et finira même, douze ans plus tard, par épouser sa fille illégitime de 16 ans et par lui faire un enfant, juste avant de mourir par double noyade, dans la vodka et le Pacifique. Pour l'heure, alors que les sixties se dissipent doucement, Dennis est encore davantage un *sex symbol* qu'un clodo angeleno. De moins en moins batteur, il débute tout juste son ascension de compositeur (la ravissante "Little Bird", sur "Friends"), qui le mènera à l'Everest solo de "Pacific Ocean Blue", en 1977.

## Bide tragique

Mike Love, lui, est en plein trip hippie. Calvitie naissante mais cheveux fous sur les tempes et barbe de prophète lui donnent des faux airs d'Allen Ginsberg, surtout quand il s'habille en robe indienne et agite son tambourin sur scène, tel un histrion ébouriffé. A cette époque, les Beach Boys passent le plus clair de leur temps en tournée, notamment en Europe. Pendant que les autres chantent les morceaux les plus récents, Mike ronge son frein en attendant le *medley* final des vieux hits surfs, où il retrouve sa place de *frontman*. Sinon, entre deux chansons, il trompe l'ennui en provoquant le public, dans le style belliqueux du pilier de bar relou qui propose d'aller s'expliquer dehors à tous les membres de l'assistance (une attitude détestable qui a contribué à en faire l'un des *bad guys* les plus vilipendés du rock, *lire par ailleurs*).

Etant entendu que Al Jardine et Bruce Johnston sont d'abord là parce qu'on ne peut pas chanter à cinq quand on n'est que trois, reste le plus jeune des frères Wilson, Carl, le replet à la voix d'or, auquel échoie la délicate mission de remplacer Brian dans le rôle de directeur musical quand son frère aîné reste faire la grasse matinée, c'est-à-dire, désormais, 24 heures sur 24. En deux ans, Carl s'est imposé comme le leader incontesté en tournée, le chanteur numéro 1 de la bande et un producteur prometteur, mais il n'a encore jamais signé la moindre composition personnelle. Autant dire que lorsque débutent les séances de "Sunflower", l'affaire n'est pas gagnée.

Pendant quelques semaines, les Boys empilent les chansons. Les fragments improvisés par Brian entre deux siestes sont arrangés et finalisés par Carl. Dennis écrit une poignée de titres explosifs, presque soul, et une demi-douzaine de ballades déchirantes. Bruce (la charmante "Deirdre"), Al (l'exquise "At My Window") et Mike (la mirifique "All I Wanna Do") haussent leur niveau pour suivre le rythme, toujours supervisés par Carl, désormais maître du studio (le cubisme sonique de "All I Wanna Do", la déflagration post-Motown de "It's About Time"). Chacun y va de sa descente chromatique ciselée ("Tears In The Morning" de Bruce, "Our Sweet Love" de Carl et Brian, "Forever" de Dennis). Un premier tracklist de 14 titres est présenté à Warner sous le titre "Sun Flower" (en deux mots, *fleur de soleil*) mais rejeté sans appel. Les cartes rebattues, cinq chansons en moins, trois en plus, ce qui nous fait douze, le disque, retitré "Add Some Music (An Album Offering By The Beach Boys)", est refusé derechef. Nouveau mélange, cinq autres chansons sont ajoutées, sept retirées, deux repêchées du premier brouillon, le compte est bon : cette fois, les tiroirs sont remplis de chansons inutilisées mais le disque est là, sans espace entre *Sun* et *Flower*, lancé par une tuerie irrésistible de Dennis ("Slip On Through", sans doute la meilleure chanson *rock* de sa carrière) et conclu à l'insistance de Warner par "Cool, Cool Water", un délice rescapé de "Smile", toujours un excellent argument marketing, à une époque où le hobby favori des amateurs consistait à essayer de reconstruire l'album perdu en kit à la maison. Si Brian est crédité comme coauteur de la moitié des chansons, c'est parfois par complaisance, histoire de rester dans les clous du contrat. Mais il signe bel et bien l'un des monuments du disque, "This Whole World" qui, outre ses changements de tonalité multiples et sa mélodie qui n'en finit plus, est une sérieuse candidate au titre de plus belle performance vocale de la vie de Carl Wilson. L'autre chanson dominée par Brian ("Add Some Music To Your Day") établit la technique très Beach Boys du *lead vocal* en relais, chaque membre du groupe (sauf Dennis) se succédant une trentaine de secondes au micro, tandis que les autres harmonisent — divinement — derrière. Sorti en single avec de grandes ambitions, ce titre sera un bide tragique, préfigurant celui de l'album.

## Bruits de ruisseau

Le 31 août 1970, "Sunflower" sort et fait le pire score d'un album des Beach Boys jusque-là (151ème au Billboard). Un deuxième disque, issu des mêmes séances, est soumis au label et catégoriquement rejeté. C'est l'époque où les albums alternatifs ou abandonnés des Beach Boys deviennent un sujet de fantasme obsessionnel pour les fans restés fidèles, l'époque où l'on ne sait plus où finit un disque et où commence le suivant. Alors que la redécouverte critique des Beach Boys *seventies* aurait dû venir de "Sunflower", c'est d'abord son successeur, "Surf's Up" (1971), qui aura les faveurs de la réhabilitation, grâce à sa conscience écolo et à l'impeccable pedigree "Smile" de son époustouflante chanson-titre. On peut y voir l'une des très grandes injustices du rock, l'un de ses pires malentendus, à mi-chemin entre le "Village Green" des Kinks et le "Ram" de Paul McCartney. Avec ses cascades vocales, ses ondées de cordes, ses bruits de ruisseau, ses chants d'oiseau à la fenêtre et ses interludes parlés en espagnol, "Sunflower" est le distillat touché par la grâce de la période la plus difractée et chaotique de la carrière des Beach Boys. Que ce disque composé à douze mains et réagencé (au moins) trois fois se révèle au final aussi cohérent laisse... sans voix. La suite ? Chez les frères Wilson, comme chez Tintin, après l'affaire Tournesol, il y a coke en stock. Mais en 1970, le soleil brillait, les oiseaux et les Beach Boys chantaient, inventant au passage l'une des musiques les plus harmoniques et, oui, *harmonieuses* du Grand Livre pop. ★

THE BEACH BOYS
SAN FRANCISCO
THE BEACH BOYS
SPIRIT OF AMERICA
ONE WAY
SHUT DOWN VOLUME 2
the beach boys
Smiley Smile
The Beach Boys
BEST OF
THE BEACH BOYS
SURFIN' U.S.A. SURFER GIRL
IN MY ROOM LITTLE DEUCE COUPE
FUN, FUN, FUN LITTLE HONDA
WENDY WARMTH OF THE SUN
KISS ME, BABY YOU'RE SO GOOD TO ME
LOUIE, LOUIE CATCH A WAVE
THE BEACH BOYS ENDLESS SUMMER
HOLLAND
The Beach Boys
surfin' safari
THE BEACH BOYS

## Automne 1970, les Beach Boys sont paumés

# BROTHERS WILSON ET MISTER LOVE

Brian sur le flanc, la carrière post-"Sunflower" des Beach Boys sera **une longue lutte entre les factions rivales au sein du groupe** : la fratrie Wilson d'un côté, le clan Mike Love de l'autre. A l'arrivée ? Beaucoup de regrets.

**DANS UN FILM SUR LES BEACH BOYS, Mike Love serait le méchant. Mais, comme chacun sait, les meilleurs méchants de cinéma sont ceux qui ont de bonnes raisons. La sienne ? Les Beach Boys étaient *son* groupe, le projet qu'il avait initié à l'adolescence avec son cousin Brian. Pas un groupe de frères comme certains essaient encore aujourd'hui de le faire croire, mais un groupe — voire un pacte — formé par deux cousins germains, un génie musical d'un côté, un visionnaire marketing de l'autre. Un groupe, l'histoire du rock l'a montré, n'est pas qu'une question de musique, mais d'image, de narration, d'incarnation. Alors, un méchant, lui ? Plutôt un homme blessé, orgueilleux, sensible, qui se voulait simplement l'inventeur, le dépositaire et le garant de la vision originelle d'une institution dédiée à l'exaltation du bonheur d'être américain.**

## Aura de gourou marlou

Automne 1970. Alors que le flop magistral de "Sunflower" fait encore des ronds à la surface de l'étang au fond duquel il a coulé comme une pierre, les Beach Boys sont paumés. Ils ont fait de leur mieux mais leur mieux n'a pas suffi. Mike Love parvient à imposer son frère Steve comme *business manager*, mais ce n'est pas encore suffisant pour modifier l'orientation générale du groupe, qui lui échappe depuis maintenant plus de cinq ans. Ces derniers mois, Brian et ses frères ont commencé à fréquenter un certain Jack Rieley, DJ sur une radio locale, ex-journaliste et ancien correspondant de la chaîne NBC à Porto Rico, vainqueur d'un Peabody Award et d'un prix Pulitzer. Bon, il sera bientôt établi (après enquête d'un détective privé engagé par la moitié Love du groupe) que ce type n'a jamais gagné le moindre prix ni foutu les pieds à Porto Rico, et qu'il pourrait même avoir été mandaté par un groupuscule d'extrême-droite pour infiltrer le monde du rock. Mais il a une tchatche folle, du charisme à revendre et cette petite aura de gourou marlou dont les frères Wilson ont toujours été friands, sans doute parce que ça leur rappelle Murry, le papa qui les cognait à la ceinture quand ils étaient petits et les menait à la baguette quand ils étaient en train de devenir des superstars. Rieley rencontre Brian au Radiant Radish, l'invite dans son émission de radio et refait le monde avec lui, lui expliquant que les Beach Boys n'ont pas la reconnaissance qu'ils méritent. Son discours : pour redevenir *relevant*, il faut développer une conscience sociale, arrêter les shows de 40 minutes pour passer aux vrais concerts de rock, officialiser le leadership musical de Carl et terminer une bonne fois pour toute la chanson "Surf's Up", la grande arlésienne inachevée de "Smile", érigée au rang de légende urbaine par tous les suiveurs.

Sur la foi de ces convictions (dûment couchées dans un mémo), Rieley est engagé. Dès la fin 1970, son plan est mis en œuvre et se déroule sans accroc. Enfin, sans accroc, façon de parler. En pleine parano matrimoniale, Dennis Wilson passe sa rage à coups de poings sur une baie vitrée plutôt que sur sa copine de l'époque. Verdict : plusieurs nerfs sectionnés et dix-huit mois sans pouvoir toucher une batterie. Un après-midi, Brian annonce son intention de se jeter dans l'océan avec sa Rolls-Royce depuis la jetée de Santa Monica. Un autre, il creuse sa propre tombe dans son jardin, passe la pelle à sa femme Marilyn et lui ordonne de l'enterrer vivant. Devant le refus de la pauvre épouse, Brian éclate de rire. Dans les moments difficiles, sa femme demande à sa sœur Diane de veiller sur lui. *"Au moins je savais qu'elle ne me le piquerait pas."* Ce qui n'empêche pas le beau-frère et la belle-sœur de — très probablement — coucher ensemble, de s'écrire des chansons passionnées (la troublante "My Diane", sortie en 1978) et même de partir en amoureux à New York le week-end de l'enterrement de papa Murry en juin 1973, Brian n'ayant pas la force d'affronter son deuil. Du reste, Dennis n'est pas non plus à l'enterrement, occupé à fracasser des bagnoles de location pour se défouler et à se fracasser lui-même..

Malgré le bazar ambient et ses mensonges répétés, Jack Rieley parvient à convaincre le groupe de le promouvoir manager, entraînant le départ de Bruce Johnston, écœuré. Les effets visibles de sa mandature ne se font pas attendre. Sur disque, la chanson "Surf's Up" est enfin achevée, sous la forme d'une mosaïque virtuose, assemblant l'accompagnement instrumental de "Smile", un nouveau lead vocal irréel de Carl, un fragment de démo solo de Brian datant d'une émission télé de 1966 et une chorale coda 100% 1971 à tomber par terre (la section *"Child is the father of the man"*). Bref, un pur chef-d'œuvre, qui conclut en majesté l'album auquel elle donne son titre. L'accueil de la presse est extatique, les ventes sensiblement meilleures que celles de "Sunflower". Sur scène, grâce à l'ajout d'une session rythmique sud-africaine (Blondie Chaplin et Ricky Fataar), le groupe prend une nouvelle dimension, se mettant à sonner comme une version space rock de The Band (le double "In Concert" de 1973 en atteste). Les Beach Boys avaient refusé Monterey en 1967 et s'en étaient mordus les doigts. Fin 1970, ils y prennent leur revanche, inaugurant la nouvelle approche voulue par Rieley. Fini les stades de hockey et les concerts best-of dans les cinémas. Ils jouent maintenant avec Grateful Dead, donnent des concerts antiguerre, sont tête d'affiche au Fillmore East, se produisent devant 150 000 personnes à Central Park en août 1971, subjuguent Carnegie Hall en novembre 1972. Un concert particulièrement réussi à Amsterdam leur donne une riche idée : et si on enregistrait en Hollande, puisqu'on nous aime tant là-bas ? Banco : en

Photo Getty Images

# Rien n'est suffisamment n'importe quoi pour les Beach Boys de 1972-1973

comptant les membres du groupe, les assistants personnels et l'entourage administratif (plus les familles), c'est près d'une quarantaine de personnes qui sera délocalisée à Baambrugge, dans la banlieue d'Utrecht, pendant neuf mois. Il est décidé de faire construire un studio sur place. Mais il est jugé plus rationnel (essayons de ne pas rigoler) de le construire d'abord à Los Angeles, puis de le démonter et de le remonter tel quel aux Pays-Bas. N'importe quoi ? Rien n'est suffisamment n'importe quoi pour les Beach Boys de 1972-1973.

Le voyage batave se termine bien évidemment en débâcle — et pas que financière. Rieley décide de rester vivre à Amsterdam, d'où il pilotera la carrière du groupe. Quelques semaines plus tard, suspecté de relations *"inappropriées"* avec son assistant, il est viré.

Avec le recul, les trois disques de l'époque Rieley ("Surf's Up", "Carl And The Passions – So Tough" et "Holland") ont un parfum tout particulier, un charme étrange, des instants de brillance fulgurants et même un morceau chanté par lui (la merveille écolo "A Day In The Life Of A Tree"). Ils représentent le dernier sommet créatif du groupe, voire le dernier moment où ils ont été un vrai groupe. Mais Rieley était l'homme des trois Wilson, leur ami et confident. Une fois débarrassés de lui, ce sont les frères Love qui reprennent fermement les commandes. Mike devant les micros, Steve dans son bureau de gestionnaire et Stanley le petit dernier (mais grand par la taille, basketteur de carrière) dans un rôle musclé d'assistant-chaperon à domicile de cousin Brian.

## Un âge d'or et d'innocence

La situation extérieure va les aider à verrouiller leur coup d'état. Alors que les finances sont au plus bas (Baambrugge oblige), Capitol annonce en 1974 son intention de publier un best of des hits surf et hot rod d'avant "Pet Sounds". Mike suggère le titre "Endless Summer" et le disque fait un triomphe démentiel, numéro 1 au Billboard, classé près de trois ans dans les charts. Une suite, intitulée "Spirit Of America", fait presque aussi bien, donnant raison à l'axe défendu par Mister Love depuis le début : les Beach Boys ne sont pas qu'une musique, ils sont un symbole, un *esprit*, inextricablement liés à une époque, un âge d'or et d'innocence qui ne doit pas mourir. Les rares tubes encore à venir ("Rock And Roll Music", "Come Go With Me", "California Dreamin' ") seront d'ailleurs tous des reprises (assez mauvaises), à l'exception notable de "Kokomo" (coécrite par Love et quelques copains calif' pour le film "Cocktail", en 1988). Dans ce contexte désormais résolument *vintage*, la doublette Chaplin/ Fataar ne fait pas long feu. Mike coupe sa barbe et ses cheveux hippies, remplacés par une casquette yuppie. Bruce Johnston finit même par revenir et par prendre la place de producteur. On enregistre dans des centres de méditation agréés, marotte partagée par les non-Wilson du groupe. Les frères, eux, sont systématiquement mis en minorité, y compris quand leurs cousins Amour organisent la campagne *Brian is Back* en 1976, portée par un disque catastrophique ("15 Big Ones", dont deux tiers de reprises embarrassantes) et un *TV special* conçu et filmé par l'équipe du Saturday Night Live, où un Brian obèse est obligé par des flics (joués par les deux futurs Blues Brothers Dan Aykroyd et John Belushi) à faire du surf pour la première fois de sa vie.

Il faut dire que le destin de Brian Wilson a pris un virage radical, quand son épouse s'est enfin résolue à l'emmener chez un psychiatre. Diagnostiqué schizophrène à tendance paranoïaque (maniacodépressif, en gros, en très gros, même, vu qu'il pèse 150 kilos), il est mis sous traitement par Eugene Landy, un psy aux méthodes radicales spécialisé dans le traitement des stars junkies, par ailleurs songwriter frustré (comme Murry Wilson et Jack Rieley), qui impose des règles de vie terrifiantes à ses patients. Brian est assigné à résidence, surveillé 24 heures sur 24 par un athlète moustachu qui deviendra l'amant de sa femme. Un vrai disque écrit et produit par Brian (le génialement naïf "Love You", en 1977) sortira de cette période, avant que Landy ne soit viré une première fois (il reviendra faire des siennes dans les années 80). Mais la folie de Brian — que l'on retrouve errant pieds nus à San Diego entre deux séjours en HP — ou les dérapages érotico-cocaïnés de Dennis ont définitivement bouleversé les équilibres internes, d'autant que même le réservé Carl dérape dans la drogue. A la fin des années 70, les Beach Boys ne sont plus le groupe de Brian Wilson et de ses frères, mais bien celui de Mike Love et de ses cousins.

Méditation transcendantale, grooves caribéens et chemises hawaïennes, remixes disco, concerts du 4 juillet à la Maison Blanche, ils acceptent désormais de bonne grâce leur statut *oldies*, tournent inlassablement dans les circuits nostalgie, ne sortent quasiment plus de disque (trois albums studio en trente ans, dont les deux pires de leur carrière). Brian se remarie, devient un artiste solo, réussit même à se libérer de l'influence de Landy. En 1983, devenu un *Beach Bum* (clodo de plage), Dennis se noie en cherchant un pseudo trésor dans le port de Santa Monica, là où il avait coutume d'amarrer son bateau appelé *Harmony*, avant d'être contraint de le vendre pour éponger ses dettes (et sa soif). En 1998, lorsque Carl meurt à son tour d'un cancer, il n'y a même pas encore les réseaux sociaux pour le gratifier de RIP bien mérités, et l'info se noie à son tour dans le néant. Mike gagne devant les tribunaux le droit de tourner sous l'appellation *The Beach Boys* après avoir déjà obtenu plusieurs millions de dollars en réparation des impayés pour ses contributions aux paroles de nombre de leurs vieux hits, jamais créditées jusque-là. Brian paie, et reconnaît publiquement que son père Murry n'avait pas été très fair-play sur le sujet. "California Girls" et un paquet d'autres classiques deviennent ainsi, rétrospectivement, des chansons signées Brian Wilson/ Mike Love. La réparation n'est pas que sonnante et trébuchante, elle est aussi symbolique et émotionnelle, la reconnaissance de la blessure d'un Mike Love bafoué, lui, le vilain petit chanteur à la voix de canard. Parce qu'au fond, toutes ces brouilles internes, toutes ces luttes intestines, tous ces déchirements familiaux n'auraient sans doute jamais existé si Brian ne lui avait pas été infidèle, préférant écrire "Pet Sounds" ou "Smile" avec d'autres collaborateurs, ou choisissant de confier le leadership du groupe à son frère Carl, plutôt qu'à lui, Mike Love, le mal aimé, le mal nommé.

## Refrains étoilés

Personnage et témoin clé de cette débâcle, Jack Rieley a raconté qu'en 1971, une fois "Surf's Up" en boîte, Mike Love et ses acolytes l'invitèrent dans un restaurant végétarien de Sunset Boulevard, pour dégoiser sur la folie autodestructrice des frères Wilson, leur impact néfaste sur la carrière du groupe et son erreur tragique de faire bloc avec eux. A l'issue du repas, fin saoul, Love l'aurait coincé sur le parking du restaurant. *"Quand tu auras disparu depuis longtemps du paysage, moi, je serai encore en train d'écrire des chansons avec mon cousin, tiens-le toi pour dit !"* Puis il aurait conclu, un doigt vengeur pointé entre ses deux yeux : *"Les Beach Boys, c'est MOI."* Près d'un demi-siècle plus tard, beaucoup de fans ultras ricanent à cette affirmation mégalo digne, en effet, d'un méchant de cinéma. Mais chaque année depuis trois décennies, plusieurs centaines de milliers de gens paient leur ticket pour voir les Beach Boys de Mike Love sur scène aux Etats-Unis. Et à la fin du show, ils rentrent chez eux ivres de joie, des refrains étoilés plein les oreilles. ★

# Dernières vagues

**En un demi-siècle depuis "Sunflower"**, les Beach Boys ont sorti onze albums studio en spirale descendante. Mais se sont débrouillés pour finir avec les honneurs.

## "Surf's Up" *(1971)*

La face A pourrait s'intituler "Sunflower II", sans la faute de goût "Student Demonstration Time" (qui parle de manifs mais conseille de rester chez soi). La face B est une suite prog, lancée par "Feel Flows", un éblouissement de Carl Wilson situé quelque part entre "Houses Of The Holy" et "Astral Weeks", puis conclue par l'enchaînement "A Day In The Life Of A Tree"/ " 'Til I Die"/ "Surf's Up", mieux que la face B d' "Abbey Road".

## "Carl And The Passions — So Tough" *(1972)*

Entre swamp et space rock, on dirait parfois un mélange entre The Band et quelques artistes du 21ème siècle (Midlake, Israel Nash, Beachwood Sparks). Elton John est fan déclaré, logique, vu que son "Tumbleweed Connection" est aussi une référence évidente. Deux ballades de Dennis à son plus bombastique annoncent "Pacific Ocean Blue".

## "Holland" *(1973)*

La séparation entre l'axe Love (la suite "California Saga") et l'axe Wilson (presque tout le reste, dont le génial "The Trader" de Carl) n'a jamais été aussi marquée. Rajouté in extremis pour répondre au besoin de single, le pétaradant "Sail On Sailor" (chanté par Blondie Chaplin) a failli avoir du succès, ce qui en aurait fait le premier (et le seul) hit post-sixties portant la signature de Brian Wilson.

## "15 Big Ones" *(1976)*

Trois ans et demi passent. Tout le monde a grossi, tout le monde a la barbe et tout le monde s'échine, chanson après chanson, à donner raison à la révolution punk qui vient. Sauvons la version plaintive de "For Once In My Life" des Righteous Brothers, par Dennis. "Brian is back" disait la campagne promo ? La campagne promo mentait.

> Tout le monde a grossi, tout le monde a la barbe et tout le monde s'échine à donner raison à la révolution punk

## "Love You" *(1977)*

Ce disque ravissant devait être signé Brian en solo (et au synthé), avant que les autres ne viennent y chanter comme des Dieux. Merveilles ? "Airplane", sur un homme et une femme dans l'avion parlant de leurs conjoints qui les attendent à l'aéroport et "The Night Was So Young", dédié par Brian à une maîtresse toujours dispo pour venir le rejoindre en pleine nuit.

## "MIU Album" *(1978)*

La prise du pouvoir du duo Love/ Jardine se confirme. Dennis fait de la figuration, Carl et Brian passent une tête (le beau pastiche fifties "Sweet Sunday", écrit par le second et chanté par le premier). Une chanson limite pédophile ("Hey Little Tomboy") ferait froid dans le dos, n'était sa naïveté toute brianwilsonesque.

## "LA (Light Album)" *(1979)*

Les boys ont signé chez CBS et sortent leur disque le plus laid back, comme un cocktail siroté sur un matelas pneumatique au milieu de la piscine. Excellente "Love Surrounds Me" de Dennis et splendide doublette de Carl avec "Good Timin' " et "Full Sail". L'inévitable patatras ? Un remake disco de "Here Comes The Night" (une chanson de "Wild Honey"). Douze minutes de souffrance.

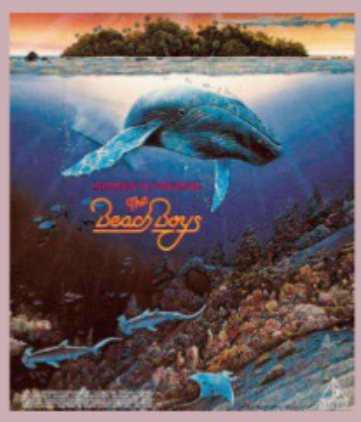
## "Keepin' The Summer Alive" *(1980)*

Le "20/20" de la fin des seventies, une collection de chansons longtemps restées inachevées ou inédites, plus quelques rescapées des albums solo ("Livin' With A Heartache" de Carl). Un grand single à la Supertramp signé Brian/ Mike et intitulé "Goin' On" cache mal la triste réalité : à ce stade, la carrière discographique des Beach Boys est fondamentalement terminée.

## "The Beach Boys" *(1985)*

Dennis s'est noyé en 1983 mais les synthés eighties sont une tentation trop grande pour ne pas tenter un retour gênant. Le single "Getcha Back" marche presque un petit peu et Carl Wilson réussit une grosse ballade au Fairlight ("Where I Belong", avec des chœurs fous sur le refrain). Pour le reste, une horreur.

## "Summer In Paradise" *(1992)*



Jamais réédité, le seul album des Beach Boys entièrement dominé par Mike Love serait le tout premier album grand public entièrement (mal) enregistré et (atrocement) mixé sur Pro Tools, un statut historique qui ne suffit pas à éclipser son effroyable nullité. Même pas un petit lead vocal sucré à se mettre sous la dent ? Non, juste une collection de resucées minables de "Kokomo".

## "That's Why God Made The Radio" *(2012)*

Vingt ans après, les avocats passent plus de temps à ficeler les contrats que les membres du groupe à travailler ensemble sur de nouvelles compos. Pour l'essentiel, un album solo de Brian Wilson (avec son coproducteur habituel, Joe Thomas), emballé par les voix (auto-tunées) des copains et les colliers de fleurs hawaïens de Mike Love pour décorer. L'intro a capella, le single-titre et la suite finale permettent à tout ce beau monde de se quitter la tête haute. LH

Moustache à la Fu Manchu, boots Denson, velours rouge et pantalons noirs

# MARC ZERMATI

Le festival punk de Mont-de-Marsan, l'Open Market, "Metallic KO", la bande du Drugstore... Le volcanique patron du label Skydog, mort le 13 juin, était de toutes les légendes souterraines. Hommage.

PAR PATRICK EUDELINE

**JE ME SOUVIENS DE LA PREMIÈRE FOIS, DE LA PREMIÈRE RENCONTRE. Je Chante Le Rock Electrique d'Yves Adrien était sorti, "Rose Poussière" également. Je lisais le NME avec Nick Kent, Creem avec Lester Bangs. Et j'allais enfin à cet Open Market dont j'avais tant entendu parler. Depuis sa première adresse, en fait, rue du Roule. Yves Adrien y officiait, il y avait ce Marc Zermati qui signait sous le nom de Doktor Mozak dans le Parapluie. Etais-je encore un peu timide, trop impressionné pour ne pas m'y être rendu auparavant ?**

Les Halles. La rue Saint-Denis avec encore ses péripatéticiennes en cuissardes vernies et minikilt écossais. Comme des dizaines de Miou-Miou et Catherine Jordan pressées, alors, dans le hall des innombrables hôtels de passe. Et puis la rue des Lombards. Et cette boutique anonyme, à côté d'un café à zinc et flipper.
Rien. Aucun décor, ni vitrine. A l'intérieur, c'était pire. Une douzaine de disques qui se battent en duel dans les bacs. L'austérité. L'Open Market, c'est peu de le dire, ne faisait rien pour attirer le chaland. Sans parler des Hells de Crimée qui trainaient près de l'endroit, des rockys du samedi, guère fans, en général, de gamins au look Bowie. Je rentre. Un mec à cheveux courts, l'air désagréable, me regarde, s'attarde sur mes boots python, ma coupe à l'artichaut *Keith R/ Rod S*. Ce pourtant amant — un temps — de Mick Jagger (il s'appelle Bruno Caruso comme je l'apprendrai bientôt) n'apprécie guère. De son propre aveu, il n'aime pas *"les tantes"*.

Il avait sorti son premier disque sous le label Skydog. "Grease" des Flamin' Groovies, avec leur "Slow Death". Cela me faisait un truc à acheter, au moins.
Je me dirige vers la caisse, au fond du magasin. A la frange et tignasse, aux fringues noires sur une silhouette squelettique, je le reconnais immédiatement. Adrien ! Pour me faire accepter, je joue l'érudit. C'est "A Wizard, A True Star" de Todd Rundgren qui passe sur la sono locale. En glorieuse mono façon auto-tamponneuse. Je fais mon malin. Je n'ai que dix-huit ans et Yves Adrien m'impressionne plus que je ne saurais dire : *"Je cherche les premiers Rundgren, 'Runt' notamment... avec "We Gotta Get You A Woman" et son côté Neil Diamond... — Marc a peut-être ça en haut. Demande-lui."* Et Adrien se désintéresse. *"Je vais écrire sur le rock'n'roll dans Best. Je vous prends 'Grease'. Je vais faire un truc dessus. Lebrun est d'accord. — Tu aurais dû me dire... je t'aurais fait entrer à Rock&Folk."* Etais-je accepté ? Déjà ? *"Tu y travailles. Mieux vaut être le premier du village que le second à Rome."* Adrien ne me répond pas. Je reste encore un peu, regarde les rares disques pour me donner une contenance, choisis une compile rockabilly avec Alis Lesley. Plus branché, en cette douce année 1973, non, je ne vois pas. Imparable. Adrien ne daigne même pas m'encaisser. C'est un chevelu en veste velours qui se charge de cette basse besogne. Un souriant, un vrai gentil. Jacques Dauty ! En fait, l'associé de Marc. *"Alors, tu écris pour Best ? Reviens nous voir."*

Pour revenir, je suis revenu ! Et j'ai rencontré Marc dès mon deuxième passage. Moustache à la Fu Manchu, boots Denson (marque concurrente d'Anello & Davide, chérie par Bob Dylan), velours rouge et pantalons noirs. Il dégage et intrigue.
Il habite au-dessus. Et m'y invite dès ce jour-là. En haut, Nico, silencieuse, boit un thé. Et on y écoute religieusement "Planet Waves", sorti le jour même. Sur la table basse, une assiette remplie de coke.

Photo Francis Taieb

Photo Dalle

# Marc Zermati avait un caractère, disons, entier. Il était facile de se fâcher avec lui

Marc m'en propose. Je suis jeune, connais mal encore le produit, j'ai peur de mal le supporter devant un tel aréopage et de me ridiculiser. J'imagine une nausée... Adrien, qui n'en a pas pris non plus pourtant, ricane alors et lâche : *"Eudeline, bébé grenadine."* Tiens, il connait déjà mon nom ? Néanmoins, abominablement vexé, évidemment, je change d'avis et sniffe un rail long comme le bras en m'efforçant de paraître le plus impassible possible. Nico sort de son silence et, au sujet de "Planet Waves", lance : *"On dirait une bande dessinée."* Comme c'est Nico, je décide que cette phrase est puissante et profonde. Même si, aujourd'hui encore, je me perds en conjectures : qu'a-t-elle voulu dire ?

La cave où répétaient les Young Rats et autres incarnations du groupe de Henri Paul (alors obsédé par Wilko) et où, moi-même, je rodais laborieusement les premières moutures d'Asphalt Jungle, le café à côté, Georgina et Marie, les très jeunes fiancées de Marc qui lui valurent procès (comme sa détention, un temps, d'une édition pirate de "Tintin Au Pays Des Soviets"), et toutes ces sommités prépunk qui venaient en visite... J'allais découvrir tout cela, devenir un habitué, un fidèle. Marc semble m'avoir accepté. Parfois, il moque Adrien : *"Il rêve d'entrer dans la scène, chez les snobs, d'aller chez Castel. Il se prend pour Proust."* Nick Kent, bien sûr, et souvent, dont j'admirais le look et la démarche skieuse plus encore que les écrits. Lenny Kaye, si étonné de voir *"tous ces Gene Vincent et tous ces Keith Richards"* à Paris. Lester Bangs, qui voulait absolument un Coca-Cola et pour qui je partais chercher de la cocaïne (*"Coke, please* !", ça prête à confusion,). Malcolm McLaren encore ami avec Marc et fourmillant de projets que le Z ne semblait guère prendre au sérieux. L'Open était un centre névralgique.

Ces voyages et ces aventures avec Marc ! Ce concert inoubliable de Slade, Dr Feelgood encore inconnus en banlieue, les Flamin' Groovies sur le parking d'un supermarché, les mêmes à Londres : pour le concert au Dingwalls et préparer la sortie de "Shake Some Action" ! Parfois, Pacadis nous rejoignait, Adrien semblait en disgrâce. Le punk se préparait dans l'ombre. Même s'il s'appelait encore pub rock.

## Un cran d'arrêt sous la gorge

***"ON VA VOUS FAIRE LA PEAU, MAIS D'ABORD VOUS ALLEZ RAQUER."***

**L'action se déroule au siècle d'avant, au Moyen Age, dans les loges d'un genre de Gibus à Hambourg, Marc et moi accueillons deux représentants de CBS Allemagne, en collant à chacun un cran d'arrêt sous la gorge...**

**A cette époque, dans nos esprits aussi affûtés, ces mecs-là représentaient l'ennemi même si nous nous entendions avec certains directeurs artistiques... Marc jouait à Al Capone, nous aimions le chic *gangster*... La maison de disques nous avait menti et ne nous avait absolument pas soutenu financièrement...**

**En plein période de paix, ces deux travailleurs étaient venus accompagnés des Lords Of The New Church, nous applaudir à la fin d'une tournée particulièrement éprouvante, mais très rigolote. Notre accueil était une farce, colossale finesse, rigolade maximum et, du coup, les deux représentants nous emmènent boire le verre de la réconciliation dans un de ces établissements nocturnes, fort distingué où, avec la complicité de Stiv Bators et de Kenny (l'ancien bassiste de Sham 69), un grand philosophe, nous leur avons fait claquer en liquide le budget promotion prévu pour la tournée. Nous avons fait les 400 coups, Marc était mon grand frère...**

**Tony Antoine Truant**

*“Genesis ? Moi ? Ici ? Jamais !”*

# MARC ZERMATI FOREVER

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

**IL N’AVAIT PAS BEAUCOUP DE TEMPS À PERDRE avec les connards, tous ceux qu’il surnommait les bourricots. Marc Zermati était venu pour le rock. Le vrai. Celui d’Iggy et de Lemmy, celui des guerriers de la route et des aventuriers des décibels. Marc Z avait des idées uniques. Qu’aurions-nous fait sans lui ? Il faudrait retrouver et republier son Mes Disques à Moi : Zermati est le rocker français par excellence. Pied-Noir, il a rencontré le surréalisme avant l’initiation Hendrix de 1967. Bob Dylan est son autre idole. Dès 1972, il ouvre l’Open Market. Le Colette des rockers underground. Disques garage en import, comics de Crumb, disques pirates des Rolling Stones sous le comptoir, et plus si affinités. Marc Z publie notoirement des livrets pirates où l’on trouve les textes de Hendrix, Stones, Doors ce qui lui vaut un passage dans Pop 2... Alain Pacadis, Patrick Eudeline, moi-même... Nous encerclons l’Open Market, dont le vendeur s’appelle Yves Adrien. L’Open devient la Mecque rock underground. Les Frenchies ou Little Bob répètent à la cave. J’y rencontre Chrissie Hynde et Nick Kent. Une nuit, comme raconté dans mon livre “Rock”, Iggy Pop entre chez Marc par la fenêtre !**

## Manu militari

Marc qui héberge Nico. Défend avec opiniâtreté les Flamin’ Groovies et Blue Öyster Cult. De passage avec les Variations, en 1974, Lester Bangs hallucine et décrète : *“J’ai rencontré des Punques à Paris.”* Zermati publie des disques précieux : “Grease” des Groovies, et surtout “Sky High”, une jam monumentale entre Jimi Hendrix et Jim Morrison. Suit un pirate de Lou Reed à Amsterdam. Zermati trouve le titre : *“Rock And Roll Animal”*. Lou saura s’en souvenir... Joli coup. Marc l’activiste est fier. Il fait avancer l’affaire. Mais surtout, Zermati va publier un album live d’Iggy And The Stooges, “Metallic KO” document destroy qui devient la bande son des années punk. Un samedi de 1976, j’arrive rue des Lombards. Marc (qui m’aime bien) me harponne et me brandit le premier 45 tours des Sex Pistols, “Anarchy In The UK”, pressage EMI, pochette noire. Un client s’approche et lui demande s’il aurait des disques de Genesis par hasard. C’est manu militari et à coups de pieds au cul que Marc sort le type de sa boutique. *“Genesis ? Moi ? Ici ? Jamais ! Dégage, connard, hors de ma vue !!!”* On a vu plus commerçant. Mais revenons à ce bonhomme qui nous a tant appris et tant donné... Ancien de la bande du Drugstore, Zermati était donc un dandy raffiné, total. Le Des Esseintes punk. Il aimait le rock, mais idolâtrait mocassins blancs, foulards de soie, boots Beatles et bagues têtes de mort. Je l’avais emmené voir Kim Fowley lors de sa première venue à Paris. Fowley s’était fâché tout rouge. Oui, Marc avait *oublié* de prévenir le chanteur d’un repressage de son album Skydog... Ça, c’était le côté sombre de Marc. Mais rappelons que, le premier, Marc avait branché Paris sur ses réseaux de Londres (Larry Debay) et Amsterdam. Marc ferme l’Open Market en 1977. Il abandonne la rue à Harry Cover et entreprend d’organiser des concerts. A commencer par les Groovies à l’Olympia ! Puis Dr Feelgood, Ducks Deluxe, Eddie And The Hot Rods, Ramones/ Talking Heads, Cramps. Il publie des 45 tours de Motörhead (“White Line Fever”) et des Damned (“New Rose”).

Le 21 août 1976, il organise avec Pierre Thiollay et Larry Debay le premier festival punk de Mont-de-Marsan. Les artistes anglais débarquent en bus, ils arrivent tous ensemble de Londres. Le récit du voyage avec Damned, Hot Rods, Sean Tyla et Gorillas dans le même bus pendant vingt heures est devenu un épisode de la légende du punk anglais. D’autant qu’à Londres, un clandestin est monté à bord du bus : Ian Curtis, futur chanteur de Joy Division... Le public ne vient pas, mais l’Histoire s’écrit, jubilatoire. Un mois plus tard, Malcolm McLaren organise son propre festival punk au Club 100...

A Paris, le 28 mars 1977, c’est la Nuit Punk du Palais Des Glaces qui est la très grande réussite du Zermati promoteur : Stinky Toys, Police, Jam, Damned, Generation X... qui fera jamais mieux ? Mais le groupe qu’adule Marc, c’est Clash. Il le fait jouer au Bataclan et l’invite ensuite à dîner à la Coupole. Je suis là. Invité par Marc. Dès que j’arrive, Mick Jones, qui me trouve le cheveu bien long, cherche la bagarre. Marc intervient. Calme le bouillant Clash. Lui explique que j’ai écrit une mégabonne chronique du premier album... Mick Jones va devenir un pote et Marc le représentant de Big Audio Dynamite.

Il les amène à la Cigale pour un concert anniversaire des Enfants Du Rock. Le chèque du groupe n’est pas prêt. Marc joue le bras de fer et exige le cachet avant que le groupe joue une note. Seul en scène, en direct, je suis au bord du gouffre quand la grande Catherine Ringer me sauve la vie ! Sautant sur scène, elle chante “La Jalousie” a capella pendant que Marc compte les billets, sous nos yeux, dans la coulisse. Crise de rire ! Tournant avec son acolyte Johnny Thunders, Zermati avait découvert le Japon avant tout le monde et en était devenu le spécialiste. Relisez dans Rock&Folk numéro 441 (2004) le récit de nos aventures avec Zermati et les Stooges au pays du Soleil-Levant... Marc connaissait Tokyo comme sa poche. Tour manager renommé, il avait servi de mentor aux Dogs, puis à des artistes divers et variés, Daft Punk ou Sonic Youth, tant d’autres... Prosélyte, sans trêve ni relâche, il passait le mot et essayait de faire tourner en France The Michelle Gun Elephant, Guitar Wolf, 54 Nude Honeys. Tous ces rockers japonais idolâtraient Marc et le couvraient de présents lors de ses passages à Tokyo.

Il me racontait sa découverte de la cité des glaces d’Abashiri, où il s’était baladé avec Johnny Thunders, avant de prendre un avion pour Bangkok et claquer tout le fric de la tournée en femmes et en opiacés... Ses histoires de dope rempliraient un livre. Connaissant le hachich depuis toujours (il était né à Alger) il avait tout essayé, LSD-25, speed, opiacés. Revenu de tout, il fumait uniquement du hachich depuis les années 90, et avait même arrêté ça aussi depuis deux ans. Sa santé déclinant, il se battait et prétendait retrouver des forces à la campagne, en Normandie. En 2001, il avait découvert qu’il avait une fille de 25 ans, née d’une folle nuit d’après concert seventies. Cette révélation tardive a été racontée par Virginie Despentes dans “Teen Spirit”.

## Ce cœur lâcheur

Ici, je voudrais présenter quelque chose comme des excuses posthumes à Marc Z : pendant des années, mon pote s’est plaint d’un mal au cœur terrible. Il racontait ça. Il savait que ça n’allait pas. Or, les médecins ne trouvaient rien. Marc se plaignait. Comme beaucoup, j’avais fini par le croire hypocondriaque. Il n’en était rien. Il a fini par en mourir, de ce cœur lâcheur, à l’aube, le matin du 13 juin. Selon mon téléphone, j’ai parlé à Marc pour la dernière fois le 6 juin, à 11 h 11. Il avait une voix d’outre-tombe. On a parlé du prochain Dylan, qu’il attendait, et convenu que ça serait sympa de se voir bientôt, autour de nos anniversaires communs du 19 et 21 juin. Et puis l’appel du 13, et l’affreuse nouvelle. Merci Marc. Pour tout. La bise au parrain. ★

# LOVE & ROCK

**PAR VINCENT HANON**

QU'ON LE VEUILLE OU NON, ZERMATI ÉTAIT LÀ DEPUIS LE DÉBUT. Il a servi de catalyseur ici. Certains ont parlé avec justesse du glorieux KO métallique des débuts : l'Open Market, le festival de Mont-de-Marsan, le label Skydog. Iggy And The Stooges, le dernier live cataclysmique, mythique. "Grease" des Flamin' Groovies, "Thunder Express" de MC5... Ses débuts à Paris dans une galerie d'art où il avait croisé les chemins surréalistes de Max Ernst, Joan Miró ou Vince Taylor, époque durant laquelle il avait aussi fait partie de la bande du Drugstore. Ses amitiés avec Johnny Thunders, Jerry Nolan, Nico, Fabienne Shine de Shakin' Street. Les succès du punk et les grandes heures du Gibus, les frères Taïeb, la poudre et la zonzon... Tous ces groupes qu'il avait fait tourner ou couvés : The Only Ones, Prisoners, 54 Nude Honeys... Plus connu outre-Manche et au Japon qu'en un pays où il estimait qu'on se rallie trop facilement aux médiocres, il qualifiait souvent ses compatriotes de "Francaouis" (ces Français de France, selon le dictionnaire pied-noir). Zermati n'était ni consensuel, ni musicien pour deux ronds, mais il avait du pif, vécu en 1966 du côté d'Ibiza, expérimenté avec le LSD, avant de revenir à Paris en Mai 68 (!) : il allait y devenir l'iconique activiste qui contribuerait, et souvent contre son gré, à écrire une page essentielle de l'histoire interdite de la France. Je l'ai connu sur le tard, au début des années 90, quand je l'ai interviewé pour les ondes. On ne s'est jamais vraiment quittés depuis, même quand je suis parti vivre à l'autre bout du monde. Lui, qui était revenu de tous les voyages, m'avait encouragé à quitter la France. Au fil des ans, Marc était devenu un vrai copain, un ami, avec lequel j'ai passé des jours entiers à discuter, à organiser des virées avec Bebe Buell, John Sinclair, Roy Loney, Atom Rhumba... Cet amateur éclairé de bebop écoutait DylanRadio jour et nuit. Il ne parlait pas seulement sexe, drogues et rock'n'roll, mais surtout d'Alger et d'Albert Camus (qu'il adorait), partageant avec jubilation sa vision moderniste, dadaïste et outrageusement anti-art du milieu. Zermat' passait un coup de fil par semaine qui durait des heures : une parmi tant d'autres de ces conversations où il était généralement en boule. Vrai qu'il pouvait être chiant, ramenant régulièrement beaucoup de choses à lui, au point que beaucoup de ses amis l'avaient lâché. Son honnêteté était une affaire de poids et de mesure — ça faisait aussi partie du personnage, de son charme de dandy passionné. C'était comme ça, il fallait l'accepter. Quoi qu'on en dise, Marc n'avait qu'une idée en tête : faire avancer le rock'n'roll, qu'il n'avait cessé de voir comme une redoutable arme contre-culturelle lors de son passage sur cette terre. Il avait souvent tout pigé avant tout le monde, et su rester infréquentable pour les bobos. Un visionnaire que la polémique excitait, qui adorait les fleurs et les femmes. Il est regrettable qu'on n'ait jamais pu finir, lui et moi, le livre de souvenirs qu'il voulait qu'on écrive à quatre mains. Sa capacité cardiaque, des aléas de santé et le foutu confinement en ont décidé autrement. Quatre jours avant de claquer une dernière fois la lourde, cette fois pour de bon, il s'est fendu d'un des appels téléphoniques dont il avait le secret : il voulait s'installer en Normandie, avec son amie, Paris c'était plus la peine. Et puis le téléphone a cessé de sonner. Adieu Marc. ★

## Plus encore que de rock'n'roll, j'aimais parler avec Marc de son enfance, de l'Algérie, du Drugstore, de cette bande légendaire dont il fut un des éminents acteurs

**Les Subterraneans de Nick Kent ne seraient pas à l'affiche,** Asphalt Jungle non plus, et Malcolm McLaren, selon Marc, pouvait bien *"garder son groupe de daube"* : Mont-de-Marsan, premier festival punk s'annonçait. Heureusement, il y avait les Damned, dont le "Help" trônait à la boutique. Marc Zermati avait un caractère, disons, entier. Il était facile de se fâcher avec lui. Tous ses amis ont connu cela. Marc, présent avant tout le monde, avant Jake Riviera ou McLaren, qui avait aidé ceux-ci lors de leurs débuts (ne dit-on pas — il se raconte tant de choses — que c'est grâce à un deal de coke heureux et fomenté par Marc que Stiff a pu exister ?) aurait pu, aurait dû, devenir un géant du business rock mondial, en ces années 80 naissantes. Le mogul punk, qui coupe, bat et distribue le jeu de cartes. Lui, qui avait ouvert toutes les portes. Mais il n'était pas tous les jours facile. Jean-Bernard Hebey, vieil ami du Drugstore, renâclait à programmer les disques produits par Marc sur sa radio. Celui-ci alla un jour rendre visite à RTL, où officiait Hebey. Força le passage, entra en trombe et renversa son bureau sur la tête du dit Jean-Bernard. Bon, cela fait rire, certes. Mais cela peut faire peur. Aussi. Les Sex Pistols ne seraient pas non plus à l'affiche du second Mont-de-Marsan. Oui, on pouvait se fâcher avec lui pour des bêtises. Cela a dû m'arriver dix fois. Nous nous sommes toujours réconciliés. Plus encore que de rock'n'roll, j'aimais parler avec Marc de son enfance de jeune Pied-Noir, de l'Algérie, du FLN, comme de son arrivée en France, du Drugstore, de cette bande légendaire dont il fut un des éminents acteurs, en costume blanc évidemment. Il pouvait parler jazz ou littérature.

**En 1977, c'est avéré. Il n'y a plus d'Open Market** mais Marc est le parrain de ce punk qui explose, il traite avec Iggy — dont il a sorti le légendaire et bordélique "Metallic KO" —, propose des disques inédits de Kim Fowley, des Groovies évidemment, des semi-bootlegs de Lou Reed et manage Clash avec Bernie Rhodes. Tout le punk français lui doit révérence. Et je sors, entre autres morceaux sur des compilations — un 45 tours chez lui, sur Skydog. Enregistré au studio de Star's Music, la boutique d'instruments de musique à Pigalle. Avec les claquements de mains de Marc ! Lui qui connaissait si bien la musique était incapable d'en jouer et c'était une blessure secrète. Tous ses amis le savaient. Tycoon du punk, certes. Mais son nom reste dans l'underground et le début des eighties n'est pas une période souriante. De plus, Marc a des problèmes d'héro. Il se fait prendre et tombe. *Free Marc Zermati* !

**Au milieu des eighties, il relance Skydog.** Sous le nom d'Underdog. Avec Dominic Lamblin, un pro qui avait travaillé avec les Rolling Stones et Ronnie Bird. Un solide. Nous avons même un disque en projet, et enregistrons une maquette. Hélas, les choses s'avèrent compliquées avec Lamblin. Celui-ci me promet le studio Rockpile et Dave Edmunds

Photo Archives Rock&Folk - DR

(un rêve, évidemment), mais Marc m'assure que nous n'avons pas besoin de Lamblin... Par fidélité, je l'écoute. Un peu plus tard, ma fiancée me quittait pour... Nick Kent, et Marc Zermati lui-même abritait leur amour naissant. Je me suis senti trahi, évidemment. Mais tout se pardonne. Et s'oublie.

Après le Rock Press Club, dont il était un invité récurrent, vint un temps où nous nous vîmes régulièrement. Quand Marc était à Paris, et non point à Uzès, en Espagne, au Japon, en Suisse, histoire d'échapper à ce pays qu'il ne supportait plus. On lui a beaucoup reproché, alors, d'avoir *tourné réac*. Il ne cachait aucun mot, refusait toute langue de bois et conseil de prudence. Il exagérait souvent en une époque qui ne pardonne aucune outrance, aucune déviance. Nous avions été, une fois encore fâchés. Quelqu'un lui avait dit que dans un de mes romans, je parlais mal d'un Zermati. C'était absolument faux, évidemment, mais Marc s'était emballé, sans lire l'objet du délit. Réconciliés, expliqués, nous nous fréquentons. Nous parlons de tout et de rien, nous cherchant des projets communs, comme cette revalorisation du rôle de la France dans l'explosion punk dont Marc (la compilation Soul Jazz) était l'instigateur. Grâce à lui, des disques étaient sortis. Il était infatigable, malgré les apparences, et toujours sur la brèche.

## Les 20 ans du punk

**C'ETAIT EN 1996. Philippe Manœuvre m'avait proposé d'écrire un livre sur les Sex Pistols pour la collection Rock&Folk-Albin Michel. J'avais interviewé le groupe au grand complet, ainsi que Malcolm McLaren, mais je voulais le témoignage de Zermati. Marc a refusé de me rencontrer, c'était les 20 ans du punk et il estimait s'être fait entuber par des journalistes anglais, donc il ne voulait plus en entendre parler, à moins d'être payé. Manœuvre et mon ami Tony Truant, qu'il adorait depuis qu'il avait managé les Dogs, ont finalement réussi à le convaincre de me recevoir. Deux heures avant d'aller chez lui, j'avais rendez-vous chez le photographe Dennis Morris. Je voulais qu'il me fasse découvrir quelques uns des disques de dub qu'il écoutait avec Johnny Rotten lorsqu'ils vivaient en colocation. Dennis me dit : *"Pour mieux comprendre, il faut fumer ça"*, et me sort un joint d'herbe superforte. Peu après, je prends mon Vespa GTR et me rends chez Marc. Il m'ouvre, méfiant, puis je fais littéralement un malaise à cause de la skunk de Dennis. Je suis vert de honte d'autant qu'il avait fallu des mois de négociations pour que je puisse finalement rencontrer la légende atrabilaire. Il n'en revient pas, m'allonge sur son canapé, me passe un gant d'eau froide sur le front, soupire, et me dit : *"Les rock critiques d'aujourd'hui, vous êtes vraiment des petits pédés..."* Finalement, j'ai retrouvé mes esprits, nous avons fait l'interview puis sommes devenus amis, en particulier lorsque je traitais ses disques dans la rubrique Rééditions. Comme le disait Marlene Dietrich dans "La Soif Du Mal" : *"He was some kind of a man"*.**

**Nicolas Ungemuth**

Il voulut écrire avec moi. Et si nous parlions fringues ? C'était après tout en privé une de nos discussions préférées. Boots, pantalons à rayures, cols de chemise ! Je défrichais le terrain auprès des éditeurs. Hélas, aucun ne se montra vraiment intéressé. Je fis semblant de me désintéresser du projet. Et si je racontais son histoire ? Oui, bien sûr, j'acceptai ! Mais je voyais cela façon *enfant du siècle*, de l'Algérie au Drugstore, l'histoire des Pieds-Noirs, les fifties, le jazz cool et Elvis, FLN, révolution et light show Mandala. Oui, il avait tout traversé. Hélas, les éditeurs n'étaient pas vraiment impressionnés, là encore. Ne préférais-je pas me lancer dans une bio d'Etienne Daho, d'Aubert ou Indochine ? Je me retirai donc. Mais Marc, je le sais, avait toujours cela dans un coin de sa tête. Laisser une trace, témoigner d'une vision. Récemment encore, il y avait un ou deux projets qui couraient. Un jour peut-être... Sinon, comment dire ? L'histoire du rock en France, de cette famille que j'ai davantage fréquentée que ma vraie famille, ressemble au roman d'Agatha Christie : "Dix Petits Nègres", et on se demande quel sera le prochain sur la liste. Moi, je sais que je n'entendrai plus la voix de Marc au téléphone, que je n'aurais plus l'occasion de me fâcher avec lui et de me réconcilier une fois encore. C'est cela *le monde d'après*, dont on nous parle tant ? ★

# SPARKS

UN NOUVEL ALBUM
RAFFINÉ ET FLAMBOYANT !

A STEADY DRIP, DRIP, DRIP

NOUVEL ALBUM / 3 JUILLET 2020
CD / LP / DIGITAL

EN CONCERT LE 20 OCTOBRE
AU CASINO DE PARIS

BMG
www.bmg.com

# RUFUS WAINWRIGHT

## UNFOLLOW THE RULES

NOUVEL ALBUM
10 JUILLET 2020
CD / LP / DIGITAL

*Il peut parfois évoquer David Bowie ou Elton John, mais surtout les Beach Boys de Brian Wilson dont il essaie d'égaler les harmonies vocales en assurant personnellement les chœurs. Il y parvient grâce à une tessiture et une densité exceptionnelles. R&F* ****

EN CONCERT
LE 6 NOVEMBRE AU GRAND REX
ET LE 7 NOVEMBRE À LA SCÈNE NATIONALE
DE MONTBÉLIARD

BMG
www.bmg.com

# PRETENDERS

HATE FOR SALE

NOUVEL ALBUM
17 JUILLET 2020
CD / LP/ DIGITAL

*PRODUIT PAR STEPHEN STREET ( BLUR, THE SMITHS)*
*CO-ÉCRIT PAR CHRISSIE HYNDE*
*ET LE GUITARISTE JAMES WELBOURNE*

BMG
www.bmg.com

## Le boursicoteur et ses deux courtiers

# Muzz

## “MUZZ”

*MATADOR*

**On se souvient de Paul Banks : c’est le type qui, en 2002 et 2004, enregistra avec Interpol deux albums marquants.** Mais depuis ? Le groupe a continué, torchant des choses pas plus passionnantes que le U2 de la même période. Banks vivait avec une célèbre top model, s’est embarqué dans divers projets parallèles, avec RZA ou en solo (dont un album particulièrement réussi sous le nom Julian Plenti), la rumeur courant qu’il pratiquait désormais la musique comme s’il jouait à la pétanque : il s’était reconverti businessman. Ah bon ? *Fact cheking* : en effet, Paul Banks, le même qui chanta “Not Even Jail”, vient d’être classé par le magazine People With Money à la première place des chanteurs les mieux payés au monde, avec un revenu estimé à 75 millions de dollars entre mars 2019 et mars 2020 — sa valeur nette s’élevant à 215 millions. Mais comment, pourquoi, avec quels disques ?!

La réponse est ailleurs, du côté des investissements, actions, acquisitions : Banks doit sa fortune aux cosmétiques, à plusieurs chaînes de restaurants, des vêtements et parfums, il possède même une équipe de foot et sa propre marque de vodka. Chapeau l’artiste. L’homme d’affaires a-t-il encore du temps à perdre dans le binaire ? Oui : le revoilà sous le nom Muzz, flanqué de deux copains d’enfance. Et le plus déroutant, c’est que Muzz est un placement particulièrement inspiré — cette fois, sur le plan artistique. Interpol s’est beaucoup servi chez des groupes comme Psychedelic Furs, Comsat Angels, The Sound. Il reste dans les compositions de Muzz un arrière-goût post-punk, mais le curseur s’est déplacé vers le cabaret intimiste, le folk gothique, les ballades funèbres, le rock écorché, nocturne. Le boursicoteur et ses deux courtiers (pardon, ses deux copains, un barbu, un moustachu, deux bonnets : Josh Kaufman, collaborateur de The National et The War On Drugs, plus Matt Barrick, batteur de Jonathan Fire Eater et The Walkmen), jouent désormais avec Muzz sur le même parquet, le même *pit*, que tous les Howe Gelb, David Berman, Stuart Staples, Bill Callahan, Kurt Wagner, Matt Berninger... L’indicateur s’affole, le niveau du songwriting explose tous les plafonds à la fermeture des marchés, grâce aux pics “Knuckleduster” (grande cavalcade fiévreuse), “Everything Like It Used to Be” (mélodie splendide, mélancolie bouleversante), “Red Western Sky” (avec son piano échappé du “No More Shall We Part” de Nick Cave), des compositions à la fois modestes et palpitantes. Guitare acoustique et slide, Farfisa surplombant, jeu de batterie jazz, voix désenchantée, cuivres spleenétiques, les orchestrations téléportent dans un bastringue du bout de la nuit. Il y a de la joie, mais calmée par une nostalgie omniprésente — du temps qui passe, d’une époque où l’alcool n’engourdissait pas, où les peines de cœur cautérisaient sans laisser de trace. Liquidité des titres : aucun morceau faible. Marché des changes, augmentation de capital : renouvellement gagnant de l’actionnaire principal avec sa nouvelle équipe. Qui pourrait imaginer Tom Verlaine reconverti magnat du pétrole ? Kurt Vile PDG d’une chaîne de casinos ? Richard Hawley se tirant la bourre avec LVMH ? La mythologie rock vomit les capitalistes, se gausse des chanteurs ayant le sens des affaires. Ce qui rend la réussite de Muzz encore plus déconcertante. Contrats à terme : pas de spéculation, les compositions de “Muzz”, instrumentation et chant, c’est du solide, à l’ancienne, sans poussière. Indicateur de valeur : Banks est redevenu central.

✪✪✪✪

**BENOÎT SABATIER**

**PISTE AUX ÉTOILES** ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

# Disques pop rock

## Stuart Moxham & Louis Philippe

**"The Devil Laughs"**

*TINY GLOBAL PRODUCTIONS*

**Stuart Moxham fait partie de ces artistes dont les fans sont plus connus que lui.** Les Young Marble Giants, formés avec son frère et Alison Statton, ont eu l'honneur de faire partie des groupes cités comme influence par Kurt Cobain. En France, c'est Nicola Sirkis qui reprit les YMG, ainsi qu'Etienne Daho qui obtint un tube avec son adaptation de "Love At First Sight" ("Paris Le Flore"). Enfin, Alain Bashung, qui avait découvert les YMG par l'entremise de Boris Bergman, adorait partager son enthousiasme pour les chansons fragiles de Moxham. Lors d'années passées dans la semi-obscurité des studios, Moxham a enregistré des disques magnifiques mais restés underground. Notamment avec Danny

Manners et Louis Philippe, cheville ouvrière d'El Records puis de Tricatel avec l'album "9th & 13th" sur des textes de Jonathan Coe. "The Devil Laughs" est tout simplement un classique instantané comme le fut le "Colossal Youth", en 1980. Au fil de l'écoute, on savoure une sorte de pastoralisme dans "Tidy Away" puis le constat existentiel à double sens de "It Goes Like This". L'auditeur sera marqué par la chanson-titre, de la pop quasi baroque, ainsi que "Head In A Song" et sa mélodie imparable. L'ensemble, à la fois subtil et direct, est issu d'une sélection par Stuart Moxham de chansons enregistrées sur des cassettes, enfermées dans des enveloppes sur lesquelles étaient écrites leurs paroles, *"mises en scène"* par le Français, excellent arrangeur. Bref, le plus génial des imports anglais depuis les Chelsea boots. ✪✪✪✪

**JEAN-EMMANUEL DELUXE**

## Wire

**"10:20"**

*PINKFLAG/ DIFFER-ANT*

**C'est un secret de polichinelle :** Wire n'est pas un groupe comme les autres — et surtout pas comme ceux de sa génération, encore trop souvent en activité pour le seul plaisir de cachetonner. Depuis la sortie de "Pink Flag" en 1977 — disque *justement* classé comme inclassable et matrice des scènes hardcore américaine et post-punk britannique —, la vie n'a pas été un long fleuve tranquille : séparation, réconciliation, départs, retours, changements de label — jusqu'à créer le sien — et projets parallèles à foison, en particulier pour la tête pensante Colin Newman. Dans un tel labyrinthe, "10:20" fait figure de norme. Deuxième album de l'année 2020 (après "Mind Hive" en janvier), il était à l'origine destiné au fameux Disquaire Day, entre-temps annulé pour les raisons que l'on sait, et le voilà qui sort par les voies traditionnelles. Les fans jusqu'au-boutistes (il y en a) y trouveront de superbes relectures de morceaux pour la plupart déjà connus — Newman ayant depuis longtemps confessé sa passion pour l'idée de se *"reprendre soi-même"* —, à l'instar du final menaçant "Over Theirs", présent sur "The Ideal Copy" (1987) et "IBTABA" (1989) ici livré dans une version de neuf minutes et conclu par un drone

qui vrille la tête. En huit titres, le quatuor dévoile tout son savoir-faire, qu'il joue la carte de la puissance de feu (l'abrasif "Underwater Experiences") ou celle d'une pop rêveuse où les mélodies s'entichent de mélancolie. Dans ce registre, "The Art Of Persistence", dont le titre résume à merveille un parcours rocambolesque, est d'une beauté absolue et justifie à lui seul l'acquisition d'un dix-huitième album qui, non content de conjuguer le passé au futur, peut servir de parfaite introduction à l'univers incroyable de Wire. ✪✪✪✪

**CHRISTOPHE BASTERRA**

## Bananagun

**"The True Story Of Bananagun"**

*FULL TIME HOBBY*

**C'est une des grandes tendances de ces dernières années :** le rock psychédélique s'internationalise et il est désormais fréquent de voir des groupes exhumer un patrimoine musical qui n'est forcément pas le leur. Quand des Hollandais (Altin Gün) ressuscitent la pop turque ou des Franco-Marocains (Al-Qasar) explorent le psychédélisme iranien, les Australiens de Bananagun ont pour obsession les années 60 et 70 brésiliennes. Fin 2019, un premier single nommé "Do Yeah" présentait un groupe grandement inspiré de la scène sixties locale, avec une fuzz virevoltante et des chœurs dignes d'Os Mutantes pour trois minutes de pop kaléidoscopique. Pour son premier album, le jeune groupe a étrangement laissé ce formidable morceau de côté mais persiste avec

son obsession *tropicália*. Sa quête de sonorités exotiques part aussi chercher du côté de l'Afrique de l'Ouest. "The True Story Of Bananagun" est un disque de pop mondialiste qui fait se télescoper rythmes afrobeat (superbe "People Talk Too Much" avec ses guitares sautillantes et ses cuivres), funk psychédélique façon Os Brazões ("Mushroom Bomb", "Freak Machine") et mélodies pop ("Out Of Reach" qui évoque la douceur nonchalante de Caetano Veloso, "She Now", cousine de "A Minha Menina" d'Os Mutantes). Tout ceci ne serait qu'un exercice de style vain si l'album n'était truffé de merveilles pop immédiates. "Modern Day Problems", "Out Of Reach", "She Now" (qui fait un clin d'œil malin aux Kinks), "Bang Go The Bongos" sont des chansons ensoleillées idéales pour accompagner les jours d'été et sortir de la morosité. ✪✪✪✪

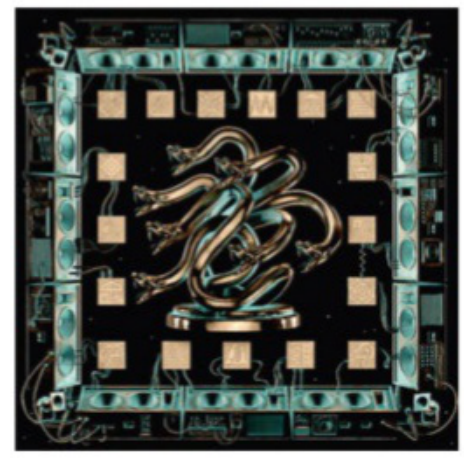
**ERIC DELSART**

## King Gizzard & The Lizard Wizard

**"Chunky Shrapnel"**

*FLIGHTLESS/ PIAS*

**L'image maintenant. Pendant que tout le monde jouait à la maison,** King Gizzard & The Lizard Wizard a ramassé quelques éclats d'obus enregistrés à l'extérieur et faisait l'histoire. Après trois disques live publiés en 2020, dont tous les bénéfices seront versés à l'aide humanitaire aux feux de brousses australiens, "Chunky Shrapnel" est un film qui offre le point de vue du groupe psychédélique. Invitant d'entrée à rejoindre la boucle de l'infini, il s'agit aussi d'un double album fluide et enregistré dans différentes villes européennes en 2019, qui plonge dans un bain jazz fusion aussi déconcertant que velouté. Quelques interludes évoquent la quarantaine et l'anamnèse sur fond de nappes synthétiques, avec un solo de batterie totalement démoniaque, dans le parking, au milieu. L'album vire progressivement thrash metal lorsque Stu Mackenzie martèle qu'*"il n'y a pas de planète B"* sur des riffs féroces qui évoquent ceux de Metallica et d'Exodus, avant de remonter sur la planche en sortant sa flûte pour revisiter le récent passé, ou une éternité pour le collectif australien qui a sorti quinze albums studio en dix ans. Libres de leurs techniques comme de leurs têtes, les sept fantastiques



sonnent en pleine possession de leurs moyens, et atteignent l'équilibre avec des extraits de "Polygondwanaland", vers la fin, qui soulèvent des nuages de poussière cosmique. Tout ça se termine avec "A Brief History Of Planet Earth", un bœuf de vingt minutes qui ralentit le temps pour établir la liaison avec les prochaines aventures du trop sous-estimé King Gizzard & The Lizard Wizard. ✪✪✪✪

**VINCENT HANON**

# Phoebe Bridgers

**“Punisher”**

*DEAD OCEANS/ PIAS*

**Phoebe Bridgers est très vite devenue la coqueluche du folk indé** avec son premier album “Stranger In The Alps”, sorti en 2017. Ses collaborations de bon goût avec les filles Julien Baker et Lucy Dacus, puis Conor Oberst, n’ont fait que renforcer sa crédibilité. Désormais, même une pop star comme Taylor Swift chante ses louanges. Après ses incursions rock avec Oberst sous le nom Better Oblivion Community Center, on s’attendait à davantage de titres rugueux sur ce nouvel album. On l’imaginait être l’improbable lien entre Laura Veirs et Courtney Barnett. Malheureusement, les choses restent toujours trop calmes et nocturnes avec “Kyoto” pour seul titre électrifié et “Chinese Satellite” qui s’excite un

peu sur la fin. Les arrangements et la production apportent, certes, une touche très moderne et originale, mais à un genre éculé. Sur “Moon Song” et ses arpèges à la Mark Kozelek, le travail sur les équalisations transforme la batterie et la guitare en un son étouffé quasi électronique. Bridgers fait preuve d’un vrai talent d’auteur sur un titre comme “Garden Song” : *“Je ne sais pas comment c’est arrivé mais j’ai grandi/ ça doit être quelque chose dans l’eau”.* Ces chansons manquent cependant de surprises harmoniques et mélodiques, avec “Savior Complex” comme titre le plus fort du disque. Sa voix très charismatique de gamine dépressive évoque les choses profondes de l’existence. Mais on tourne toujours autour du même sentiment, comme un bourdon de grisaille adolescente qui plonge doucement vers l’ennui.

✪✪1/2

**BRIAG MARUANI**

# Moby

**“All Visible Objects”**

*MUTE/ BECAUSE*

**Moby n’est pas facile à suivre.** En bientôt trois décennies, il a publié dix-sept albums studio (dont celui-là), mais après avoir régulièrement tourné, il a un peu disparu des radars en live. La dernière fois qu’on a ferraillé verbalement avec lui, c’était lors de la parution française du premier tome de son autobiographie (le deuxième, publié en mai dernier, n’est pas annoncé en France) et ce jour-là, lui faire parler musique était impossible. En revanche, il était intarissable sur le bio, l’écologie militante et les causes perdues. On a fait l’impasse sur certains disques qu’il a sortis depuis 2013 (cinq quand même, dont deux ambient qui duraient des plombes...), mais “All Visible Objects” est une bonne surprise. Depuis quelques années, Moby réside à Los Angeles et c’est de là qu’il contemple la misère du monde, en bidouillant ses machines et en soutenant diverses ONG. D’ailleurs, comme l’indique l’argumentaire reçu avec le disque, les profits de “All Visible Objects” leur sont destinés. Sorte de synthèse d’une œuvre majoritairement enregistrée chez lui, l’album révèle le meilleur de Moby : sa techno hirsute injectée de vocaux samplés (Apollo Jane dans “Morningside”, Linton Kwesi Johnson dans “Refuge”), ses grooveries minimalistes (“One Last Time”, “Tecie”), son électro vintage

(“Power Is Taken”), ses élégies au piano nu (“Too Much Change” avec Apollo, l’instrumental “Separation”) et une pièce montée pour faire bonne mesure : le morceau-titre. En prime, une reprise allégorique de “My Only Love” de Roxy Music, le tout est livré sous pochette cartonnée avec le ciel dessus car à l’inverse de ce que prétendait Harry Segall, il ne peut plus attendre.

✪✪✪

**JÉRÔME SOLIGNY**

# Sammy Brue

**“Crash Test Kid”**

*NEW WEST*

**L’histoire a tout du conte de fée.** Elle se tresse au pied des montagnes Wasatch, à Ogden, dans l’Utah. Originaire de la champêtre cité, Sammy Brue est un prodige qui s’est nourri à la source de Leadbelly, Woody Guthrie et Kurt Cobain. Première chanson à seulement dix ans, et du cran à revendre : quatre hivers plus tard, le rouquin aux larges bésicles ose affronter les foules du festival de Sundance, sous les flocons glacés, muni de sa seule guitare acoustique. Ce fait d’armes lui a permis de se faire repérer par l’excellent label New West, qui n’a de cesse de pister les promesses de demain (Ron Gallo, Caroline Rose, The Nude Party). A la clé : “I Am Nice” en 2017, superbe carte de visite ouvragée aux mythiques studios

Muscle Shoals. On y découvrait une voix caractéristique, unique, que l’on pourrait apparenter à celle de Jack White, et un talent de songwriter d’une précocité stupéfiante. Ce deuxième opus en est la confirmation. Il s’ouvre sur des bases phénoménales : on se délecte d’abord des ravissants arpèges de “Gravity”, guillerette comme “Blackbird”, avant d’enchaîner sur la bravache et dylanienne “Die Before You Live”. En troisième position, un hymne garage rock : la survoltée “Teenage Mayhem”, miroir des angoisses juvéniles. “True Believer” est une magnifique déclaration d’amour, sur fond de réseaux sociaux toxiques. Et puis il y a la chanson-titre, manifeste dépouillé sur la jeunesse actuelle, doté d’un sublime crescendo, accompagné d’un piano et d’un violon. Un certain vague à l’âme inonde aussi “Skatepark Doomsday Blues” et “Paint It Blue”, qui complètent cet instantané de l’adolescence fanée, entre révolte, rêves et désespoir, que Sammy Brue aura su saisir et exprimer comme nul autre. ✪✪✪✪

**JONATHAN WITT**

# Modern Nature

**“Annual”**

*BELLA UNION/ PIAS*

**C’est à la mode : on pratique le tai-chi-chuan, médite en lotus, renoue avec le cri primal, embrasse les arbres...** Puis, en regardant le thermomètre, le ciel ou la calotte glaciaire, l’angoisse arrive. Pour le repos de l’âme, car c’est la grande consolation qu’offre la nature, on l’observe et comprend que la vie n’a que faire de nous, qu’après l’instant où la civilisation pourra être contenue dans une poignée de poussière, les pousses auront l’espace de devenir des temples. Voici ce que, très simplement, Modern Nature, un groupe qui tient davantage du *spiritual jazz* qu’autre chose, impose : un grand calme et une grande résignation. Découvert accidentellement dans une récente compilation Mojo, “Supernature”, morceau à la Pharoah Sanders, cachait une très bonne nouvelle : ici, Jack Cooper d’Ultimate Painting, un homme qui a échoué à faire un bon album depuis 2014, s’est associé à Will Young, nouveau guitariste de Beak, pour écrire ces mantras. Avec le saxophoniste Jeff Tobias et le batteur Aaron Neveu (Woods), ils apportent la paix dans une musique quasiment utilitaire, qu’on met sur la platine pour les mêmes raisons que l’on éteint parfois la lumière : ne plus penser à rien, sentir le vide, le froid, la présence dans le vide, cette immensité qui habite le néant. Une fois passées ces considérations

mystiques, il est amusant de noter que cette musique est entièrement construite sur des accords irrésolus, des sixièmes rassurants, des harmonies creuses captées si près des lampes des amplis, qu’on pourrait n’écouter qu’elles toute la nuit. Cette longue nuit qui vient.

✪✪✪1/2

**THOMAS E. FLORIN**

# Disques pop rock

## X

**“Alphabetland”**

*FAT POSSUM*

**X n’a jamais été un groupe punk.** John Doe était fan de Dylan, Exene Cervenka de poésie et Billy Zoom avait joué avec Gene Vincent ! Leurs quatre premiers albums avaient été produits par Ray Manzarek et sonnaient comme du Jefferson Airplane sous speed. D’ailleurs, qui vient jouer de la guitare atmosphérique sur “All The Time In The World”, très beau poème déclamé par Exene en conclusion de ce disque ? Robby Krieger en personne. Réuni dans sa formation originale en 1998 pour quelques concerts, X publie aujourd’hui ce nouvel album studio — son premier depuis “Hey Zeus!” en 1993 — produit par Rob Schnapf (Beck, Elliott Smith et autres). Et contrairement à beaucoup d’entreprises du genre, c’est une réussite totale. Ce disque est tout

simplement miraculeux. Il démarre sur les chapeaux de roues et ne ralentit jamais. Les neuf nouveaux titres et les deux anciens — “Cyrano DeBerger’s Back”, enregistré en 1981 par John Doe avec The Flesh Eaters, et “Delta 88 Nightmare”, datant des sessions de “Los Angeles” — s’enchaînent comme dans un rêve. Le talent d’écriture de John et Exene est intact. Et Billy Zoom est un immense guitariste. Ce type, qui joue aussi du saxophone et du piano, fait toute la différence. On tient ici un rare exemple de réunion livrant un album largement au niveau de sa production antérieure — les Psychedelic Furs en sont un autre (à suivre très bientôt). Frank Black a dit un jour : *“X fait partie de ce club spécial d’artistes de rock’n’roll qui sonnaient un million de fois mieux que tous les groupes avant eux, et qui des années plus tard sonnent toujours un million de fois mieux que la plupart des groupes après eux. Ils passent le test du temps haut la main.”* Pas mieux. ✪✪✪

**STAN CUESTA**

## Rolling Blackouts Coastal Fever

**“Sideways To New Italy”**

*SUB POP*

**Par ici les rêveurs. A la lettre *R*, juste avant les Rolling Stones,** Rolling Blackouts Coastal Fever, qu’on avait découvert il y a deux ans avec “Hope Downs”, revient avec des jams aussi nonchalantes que poétiques. Ce deuxième album, aux harmonies légèrement plus ambitieuses, a été écrit après une tournée mondiale avec cette idée de rentrer à la maison en tête. Un sentiment nébuleux de désorientation dans l’hémisphère Sud, de mise à l’écart du reste du monde, palpable dans les rues de Melbourne où flânent beaucoup d’Italiens. “Sideways To New Italy” propose une vue incongrue en évoquant une vraie ville vénitienne avec des statues gréco-romaines, bâtie, tel un totem utopique, par des immigrants dans le bush. Rolling Blackouts Coastal Fever y imagine des scènes pastorales avec un glorieux amusement décontracté. La particularité de ces buveurs de café reste d’abord d’avoir en leur sein trois chanteurs et guitares, dont une rythmique acoustique et des riffs irrésistibles. Une évidente alchimie sur laquelle rebondissent des mélodies sucrées comme des bulles de chewing-gum qui explosent dans la caboche, d’excellentes chansons pop

venues pour rester comme “Falling Thunder” ou “She’s There”. Plutôt que de rouler les pierres, le groupe australien préfère amasser la mousse en héritier direct de Go-Betweens ou Teenage Fanclub, avec une musique qui fait du bien et qui permet d’échapper à la pesanteur ambiante des temps étroits. Un monde qui continue pourtant de tourner, où les jeunes lézardent au soleil et où les vieux demandent plus. La radio devrait davantage jouer les chansons de Rolling Blackouts Coastal Fever. ✪✪✪

**VINCENT HANON**

## Hanni El Khatib

**“Flight”**

*INNOVATIVE LEISURE/ BECAUSE*

**Depuis la sortie de la collection d’EP “Savage Times” en 2017,** Hanni El Khatib a connu quelques turbulences personnelles. Pour s’en sortir, il a arrêté l’alcool et les concerts, puis contacté le producteur Leon Michels pour l’aider à mettre en ordre sa nouvelle pensée musicale : puisque la scène et la pression du public ne sont plus d’actualité, le chanteur a choisi de ne plus mettre la guitare en avant, soit l’élément central dans la musique du Californien depuis ses débuts. Alors qu’Hanni El Khatib débute l’enregistrement de ce quatrième album, il se sort d’un accident de la route qui lui fait comprendre que son capital chance est mal en point. De cette péripétie,

il tire la conclusion que la vie est trop courte pour remettre à plus tard ce qu’il a vraiment envie de faire. Dans son laboratoire sonore, l’homme se lâche sur les claviers, aboutissant à une fusion nouvelle, faite de soul, funk, électro et musique western. Le résultat est un assemblage génial qui, dans ses moments les plus brutaux, évoque Ministry et Prodigy, mais aussi “The Idiot” d’Iggy Pop (“Carry”). Truffé de surprises, comme l’exubérante “Colors” ou l’éprouvante “Stressy”, l’album propose une succession d’univers distincts mais parfaitement assortis. La fin du disque est exceptionnelle : le chanteur se lâche sur une basse omniprésente qui rappelle les grandes heures de Public Image Limited. Bref, un excellent et surprenant album par un musicien qui a su transformer la déprime en renouvellement créatif. ✪✪✪✪

**GEANT VERT**

## Geezer

**“Groovy”**

*HEAVY PSYCH SOUNDS*

**D’un gang nommé en hommage au bassiste de Black Sabbath,** on ne saurait attendre un disque folk bucolique. Geezer, donc, est un power trio de roués gaillards, la quarantaine bien tassée, qui sévit depuis 2013 et le saisissant “Electrically Recorded Handmade Heavy Blues”. Un manifeste qui reprenait les choses là où ZZ Top les avait laissées avec “Tres Hombres”, usinant un blues suramplifié, tonitruant. Quatre efforts ont suivi, constellés de titres crépitants comme le rugueux “One Leg Up” ou cette reprise stéroïdée de “Hair Of The Dog” (Nazareth). Suite à des passages chez les estimés Ripple Music et Kozmik Artifactz, Geezer est aujourd’hui membre de l’écurie Heavy Psych Sounds, au catalogue désormais bien équilibré entre jeunes pousses (Acid Mammoth, Orgöne, The Sonic Dawn) et gloires nineties (Nebula, Mondo Generator, Brant Bjork). Ce “Groovy” est dans la continuité de son prédécesseur, qui voyait les natifs de Long Island évoluer vers un son plus trippant, improvisé, tout en conservant cette rythmique qui cogne dur. Il démarre avec la très rêche “Dig”, riff baraqué et cowbell martelée, qui met en valeur la voix granuleuse de Pat Harrington, gourou barbu et podcasteur à succès. Elle est suivie d’ “Atlas Electra”, ancrée sur

un motif de slide tranchant, avant que l’affaire ne prenne son envol avec “Dead Soul Scroll” puis “Awake”, dotée d’un éblouissant solo, nimbé de wah-wah. Après la saignante “Drowning On Empty” vient l’atmosphérique “Slide Mountain”. Une rampe de lancement idéale pour les neuf minutes de “Black Owl”, épopée planante qui conclut parfaitement ce disque solide qui devrait couronner Geezer comme une valeur refuge dans un créneau où la concurrence est on ne peut plus rude. ✪✪✪

**JONATHAN WITT**

# Brigid Dawson And The Mothers Network

**“Ballet Of Apes”**

*CASTLE FACE/ DIFFER-ANT*

**Figure mystérieuse de la scène rock de San Francisco des années 2010,** l’Anglaise Brigid Dawson s’est fait connaître pour son rôle au sein des Oh Sees, avec qui elle a joué durant une décennie avant que John Dwyer ne décide de changer la formule du groupe. Après avoir refait un retour au premier plan récemment avec le magnifique album “Memory Of A Cut Off Head” (sorti sous le nom d’OCS en duo avec Dwyer), Dawson publie un premier album solo à la couleur jazz. Sans surprise, elle y invite de vieux amis qui restent au cœur de la scène de la Bay Area : Shayde Sartin, bassiste érudit et ex-tête pensante des Fresh & Onlys,

Mike Shoun, batteur et compagnon de route durant leur période commune au sein des Oh Sees, Mike Donovan, ex-leader de Sic Alps. Une partie de l’album a été enregistrée avec cet équipage, une autre avec Mikey Young d’Eddy Current Suppression Ring en Australie, un autre segment à Brooklyn avec les instrumentistes free de Sunwatchers. Bref, Dawson sait s’entourer et, avec ce réseau qu’elle surnomme Mothers Network elle démontre, sur son premier album solo, qu’elle est bien plus qu’une simple vocaliste. Chez les Oh Sees, elle apportait un contrepoint lumineux à l’agression punk de John Dwyer avec ses harmonies douces et son clavier. Ici, elle imagine un univers mystique qui évoque par moments l’œuvre de Nico (l’ouverture “Is The Season For New Incarnations”) et s’aventure dans des territoires atmosphériques voisins de ceux de Robert Wyatt (“Carletta’s In Hats Again”, “Ballet Of Apes”). Brigid Dawson pose sa voix éthérée sur des chansons qui rappellent les douces berceuses psychédéliques de la période “Thee Hounds Of Foggy Notion” des Oh Sees, pour un disque mélancolique et passionnant. ✪✪✪✪

**ERIC DELSART**

# The Stroppies

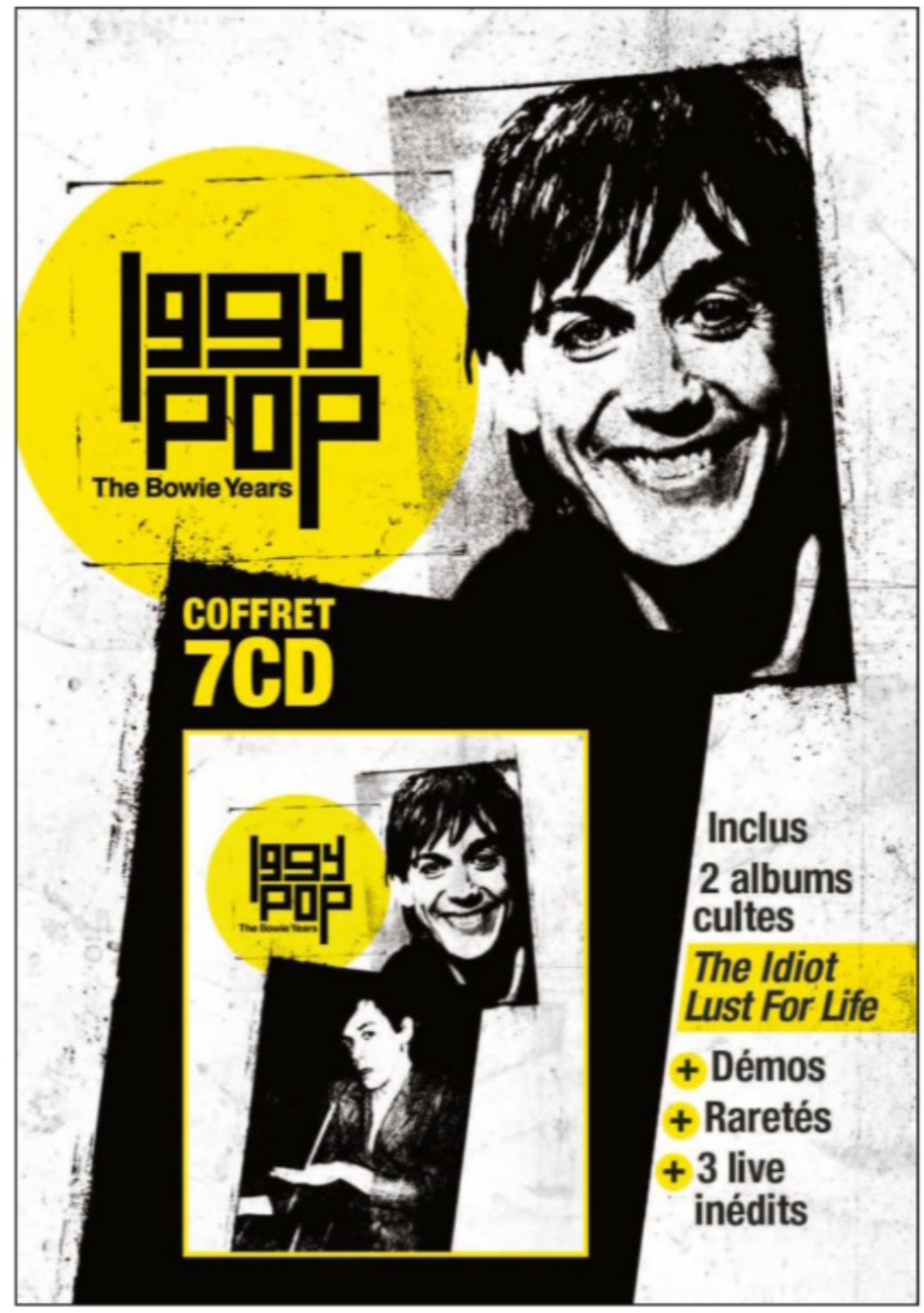
**“Look Alive”**

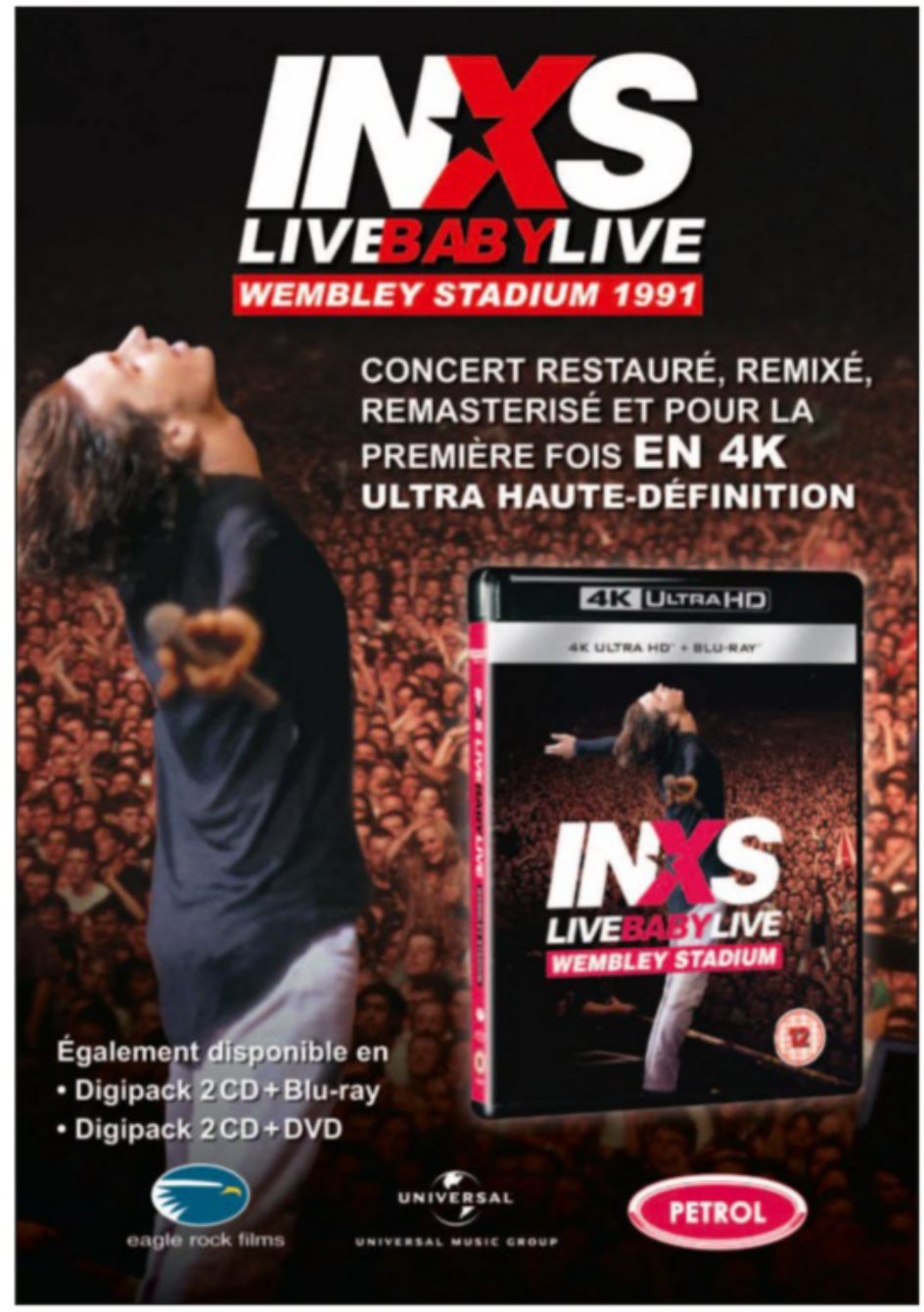
*TOUGH LOVE/ DIFFER-ANT*

**Le premier album de ce groupe australien, intitulé “Whoosh!”,** avait touché au cœur les amateurs de la scène rock néo-zélandaise des années 80 promulguée par le label Flying Nun (The Clean, The Chills, The Bats et compagnie). Les Stroppies étaient parvenus à retrouver la recette de cette pop lo-fi faussement naïve portée par des guitares carillonnantes et un chant susurré. Un véritable prodige. Pour son deuxième album, le groupe poursuit dans la même veine tout en s’appuyant sur sa plus grande force : des mélodies limpides qui restent en tête dès la première écoute. Comptines naïves façon Moldy Peaches (“Holes In Everything”), chansons douces aux voix entremêlées (“Look Alive”, “Roller Cloud”), power pop dépouillée (“Sad Sorry Soul”) sont au programme. Le groupe mené par Angus Lord et Claudia Serfaty possède toujours la fraîcheur juvénile de ses débuts mais démontre que l’expérience d’une longue année de tournée a fait des Stroppies des musiciens encore plus sûrs de leur fait. Ce fragile équilibre sur lequel tiennent les huit morceaux de ce trop court album est véritablement miraculeux. On imagine que, tôt ou tard, les Stroppies se trouveront à un croisement, obligés de choisir

entre rester à jamais dans l’amateurisme ou continuer d’explorer leur sensibilité dans d’autres univers sonores. Pour l’instant, ils excellent dans cette pop à l’alchimie volatile. ✪✪✪

**ERIC DELSART**



# Disques classic rock/ soul...

## Neil Young

**“Homegrown”**

*REPRISE*

**Neil Young a tellement enregistré au cours de sa carrière** qu’il publie régulièrement des albums inédits — tout en en sortant de nouveaux. D’où une production pléthorique. Voici donc un album *perdu* de plus. “Homegrown” a été enregistré entre juin 1974 et janvier 1975, à la demande de son label qui voulait un nouveau “Harvest”, vu le succès que ce disque pastoral avait obtenu trois ans plus tôt. Une fois l’album terminé, Neil a considéré que le résultat n’était pas à la hauteur de “Tonight’s The Night” — enregistré, lui, depuis 1973 — qu’il a donc sorti à la place, en juin 1975... “Homegrown” a ainsi acquis un statut mythique. Le voici enfin, 45 ans plus tard, immaculé ! Il contient douze chansons, dont trois avaient déjà été publiées : “Love

Is A Rose” sur “Decade” en 1977, “Little Wing” sur “Hawks & Doves” en 1980 — superbes, épurées, en quasi solo — et “Star Of Bethlehem” sur “American Stars ’N Bars” en 1977. Sur celle-ci, on retrouve l’équipe de “Harvest” : Tim Drummond à la basse, Karl Himmel à la batterie, Ben Keith au dobro, Emmylou Harris au chant et Elliot Mazer à la production. Deux autres avaient été réenregistrées avec Crazy Horse : “Homegrown” (sur “American Stars ’N Bars”) et “White Line” (sur “Ragged Glory”). Enfin, on découvre sept titres. “Florida”, un intermède parlé où Neil raconte un rêve, enchaîné avec “Kansas”, un très beau morceau acoustique. “Mexico”, seul au piano, splendide. Et ceux où il est accompagné par le groupe précité, de pures merveilles : “Separate Ways”, “Try”, “We Don’t Smoke It No More” (réjouissante pochade heavy blues) et “Vacancy” (très rock). C’est à la fois un voyage dans le temps et un album intemporel. Fabuleux. ✪✪✪✪

**STAN CUESTA**

## Bob Dylan

**“Rough And Rowdy Ways”**

*COLUMBIA/ SONY MUSIC*

**Ça fait 20 ans que Dylan a une formule pour ses albums :** un mélange des genres et styles musicaux qu’il entendait à la radio dans les années 40 et 50. Si “Love And Theft”, premier de la série, a certainement été le plus inspiré, “Rough And Rowdy Ways” atteint parfois les mêmes hauteurs, avec quelques variations et surprises qui en font un disque souvent enthousiasmant. Dylan n’aligne plus de blues et swings rétro à la chaîne, il y a quelques ballades folk aux arrangements aériens et au phrasé maîtrisé, une ode adressée à l’île de Key West qui part en vrille sur neuf minutes médusantes... et même un titre d’inspiration doo-wop à la mélodie chipée à Offenbach. Bref, moins de rock’n’roll, plus de barcarolle. Il y a surtout ces textes en grande verve, un cran au-dessus de ceux de “Tempest” en 2012. Dylan multiplie les juxtapositions baroques, de Dante à Radio Luxembourg. Sur “I Contain Multitudes”, sorti dès avril dernier, il rapprochait Anne Frank, Indiana Jones et les Rolling Stones dans le même couplet. “My Own Version Of You” le montre même jouer les Frankenstein, touillant le Pacino de “Scarface”, le Brando du “Parrain” avec d’autres foies et cerveaux pour bâtir sa créature idéale. C’est un art poétique où il livre son propre processus pour écrire une

chanson, voire sa vision d’un univers confus qu’on ne peut plus aborder plus que par références, comme cette litanie d’œuvres pop énumérées dans “Murder Most Foul”, celles qui ont fait oublier à l’Amérique la mort de JFK. Le tableau global que dresse Dylan, un monde où tout devient aussitôt culture pop ou *meme*, décrit surtout la réalité actuelle avec une acuité sidérante : notre époque est elle-même devenue une chanson de Dylan. ✪✪✪✪✪

**FRANÇOIS KAHN**

## Ray LaMontagne

**“Monovision”**

*RCA/ SONY MUSIC*

**Cela faisait belle lurette** que l’on n’avait pas eu envie de se dandiner à l’écoute d’un album de Ray LaMontagne. Ce petit miracle s’appelle “Strong Enough”, merveille de soul blanche et funky pas si loin de certains sommets du Band interprétés par Levon Helm. Chanteur à la voix de miel débarqué en 2004, LaMontagne avait commencé par faire carton plein avec un folk pastoral de toute beauté, avant de donner quelques sueurs froides à ses fans (et à sa maison de disques) en confiant les rênes de ses productions à Dan Auerbach et Jim James (“Supernova” et “Ouroboros”, respectivement), sacrifiant les chansons sur l’autel des ambitions sonores. L’homme a rectifié le tir avec “Part Of The Light” (2018), sur lequel

il s’autoproduisait et jouait tous les instruments, et poursuit plus avant sur ce “Monovision”, enfanté seul dans sa ferme du Massachusetts. Batterie, basse, guitare lead, l’homme se suffit à lui-même et livre un huitième album atmosphérique sans être vaporeux, baigné dans une béatitude panthéiste (six titres sur dix comportent des références à la nature). Les textures sont acoustiques, les tempos médiums ou lents (“Strong Enough” est hélas une exception), mais les structures des morceaux, plus simples, autorisent une inspiration mélodique retrouvée. “Highway To The Sun” ou “Rocky Mountains Healin’ ” braconnent sur les terres désolées de Gene Clark (et de son compère Dillard pour le second), “Summer Clouds” s’étire dans des rêveries à la Tim Buckley, “I Was Born To Love You” lorgne vers le Dylan de “Knockin’ On Heaven’s Door”... Point le plus saillant, la façon dont l’homme démultiplie sa voix, vulnérable, susurrée, grondante ou onctueuse, et l’harmonise à l’envi, véritable chorale à lui seul. ✪✪✪

**BERTRAND BOUARD**

## Neal Black & The Healers

**“A Little Boom Boom Boom”**

*DIXIEFROG*

**Le titre de l’album fait craindre un démarrage pied vissé sur l’accélérateur** avec guitares hurlantes, mais c’est tout le contraire. Jolis accords mineurs, coulées de piano, Neal Black ouvre par un slow blues porté par sa voix chaude et profonde (“Don’t Follow Me There”), conclu par des gerbes de six-cordes et de saxophone, mais sans démesure. Derrière, belle surprise, le (petit) classique de Bobby Charles, “Why Do People Act Like That”, que son auteur offrit à Muddy Waters en 1975, et ici servi par l’harmonica de Nico Wayne Toussaint. Natif de l’Etat de Washington, Neal Black s’est relocalisé dans le Texas au cours des années 1980 pour devenir une émérite figure du blues rock local, avant de poser ses valises à New York, puis en France. Black, grand bien lui fasse, n’est pas un *dévaleur* de manche, troussant à la va-vite quelques morceaux sur des structures convenues pour mieux dégoupiller sa gamme pentatonique. Tant s’en faut : les compositions sont consistantes d’un bout à l’autre, et ce dans une palette pour le moins étendue : Texas swing à la Clarence Gatemouth Brown (“Green Bean Swing”), scansion vaudou néo-orléanaise (“Never Been Lucky”), instrumental latino évoquant Santana et Allman Brothers (“Alabama Flamenco”), shuffles tout en nerfs...

Le sens de l’accroche est indéniable (voir les redoutables syncopes du riff du morceau-titre), l’alternance entres titres chantés et instrumentaux, judicieuse et, si l’homme peut brancher la wah-wah et décocher quelques phrases vives, il sait aussi se contenter de striures de slide sur une guitare à résonateur. Un blues rock bien écrit, incarné, et, gageure, jamais démonstratif. ✪✪✪✪

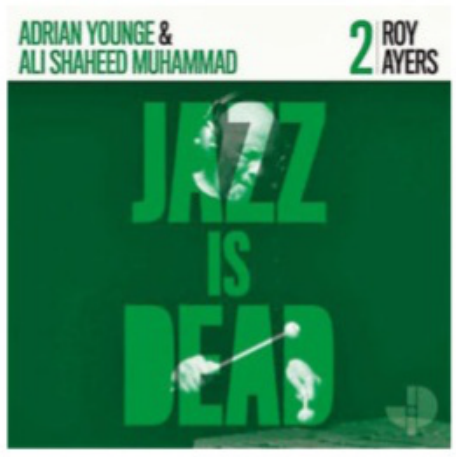
**BERTRAND BOUARD**

# Roy Ayers, Adrian Younge & Ali Shaheed Muhammad

**"Jazz Is Dead 2"**

*JAZZ IS DEAD*

**Il y a des musiciens qui sont des monuments.** On se dit qu'on les visitera bien un jour. Finalement, les années filent... mais parfois, miracle, une occasion permet de se rattraper aux branches. On ne remerciera jamais assez Adrian Younge et Ali Shaheed Muhammad d'avoir invité Roy Ayers, vibraphoniste et claviériste de légende, qu'on retrouve depuis le début des années 60 sur au moins cent disques (dont près de la moitié sous son nom). Parce qu'il a touché à tous les genres (jazz, soul, fusion, acid jazz, hip-hop) et ne s'est jamais fermé à rien (un incontournable de sa discographie est la BO de "Coffy", en 1973),




l'Américain a séduit plusieurs générations de musiciens, et les plus malins continuent de faire appel à lui. Younge (producteur de Jay-Z, Snoop Dogg, Kendrick Lamar ou Raphael Saadiq) et son compère (membre fondateur de A Tribe Called Quest) organisent, à Los Angeles les concerts Jazz Is Dead. Ils ont estimé que décliner le concept sur disque était une bonne idée. Après "The Midnight Hour", le duo réitère et met en avant le talent de Roy Ayers, premier invité d'une série qu'on espère longue. Les huit titres rassemblés ici (enregistrés dans un studio analogique) sont un panorama de ce que le jazz a (encore) de meilleur à offrir. En mode flashback léger, le trio groove d'intentions sans âge ("Synchronize Vibration", "Sunflowers"), instaure des climats proches de l'univers blaxploitation ("Soulful And Unique") et réveille à coups de bop dans les fesses ("Solace"). Sûr de son fait, Younge prend le micro sur "African Sounds" pour parler d'amour, l'unique vaccin, selon lui, contre l'adversité ambiante. On ignore s'il a mis un genou à terre, dans le studio, pour livrer ce message. ✪✪✪

**JÉRÔME SOLIGNY**

# Don Bryant

**"You Make Me Feel"**

*FAT POSSUM/ DIFFER-ANT*

**A 78 ans, Don Bryant n'a pas l'intention de prendre sa retraite.** Ce vétéran de la soul grand cru débuta à l'âge de 5 ans sur les bancs de l'église à Memphis où il rencontra sa femme, la chanteuse Ann Peebles, voilà 50 ans. Il l'épousa en 1974, l'année suivant leur magnifique duo "I Can't Stand The Rain", plus tard repris par Tina Turner. Pour ce troisième album solo (le premier, "Precious Soul", datait de 1969 et le deuxième, "Don't Give Up On Love", de 2017), Don retrouve le bassiste Scott Bomar, qui fut l'un des artisans du précédent disque et a récemment signé la BO du film "Dolemite Is My Name" avec Eddie Murphy. La recette reste la même : du R&B organique, avec une qualité garantie par la présence de musiciens historiques du label Hi Records, parmi lesquels le batteur Howard Grimes et l'organiste Charles Hodges. "Your Love Is To Blame" ouvre l'album et donne le ton : la rythmique est dense et les riffs d'orgue sont agrémentés de cuivres à l'ancienne. Le tempo ralentit sur des titres comme "Is It Over", ballade soul chargée d'émotion et de violons, tandis que "Don't Turn Your Back On Me" est porté par la voix de Don, accompagné d'un instrumental minimaliste qui lui laisse toute la place pour livrer sa soul suprême. Rien n'est neuf dans ce disque qui aurait pu voir

le jour à la grande époque de Stax, Hi ou Philadelphia International, mais tout est authentique, et le temps n'a guère de prise sur des compositions comme "I Die A Little Each Day" ou "A Woman's Touch". Dix ans après la mort de *Papa* Willie Mitchell, le boss de Hi Records, le survivant Don Bryant prouve que la nostalgie soul s'écrit aussi au présent. ✪✪✪1/2

**OLIVIER CACHIN**

# Mary Chapin Carpenter

**"The Dirt And The Stars"**

*LAMBENT LIGHT*

**Mary Chapin Carpenter fait partie de la *Class of 89*,** génération d'artistes assimilés à une nouvelle country intégrant des éléments pop, rock, etc. Garth Brooks, Alan Jackson, Travis Tritt et Clint Black en sont d'autres représentants. Grâce au triomphe de "Down At The Twist And Shout" (1991) et "Shut Up And Kiss Me" (1994), elle collabore avec le gratin, Dolly Parton, Rosanne Cash, Joan Baez, etc. Après quelques années, comme d'autres, elle prolonge le plaisir par un disque de Noël, "Come Darkness, Come Light" (2008), un album orchestral, "Songs From The Movie" (2014) puis un consacré à de nouvelles versions de chansons anciennes, "Sometimes Just The Sky" (2018)

dont le titre cite Patti Smith... Dans "The Dirt And The Stars", Mary Chapin Carpenter fait montre d'une délicatesse proche du raffinement, pour l'interprétation, la musique et les textes. Née en 1958, elle affirme que la beauté réside dans les cicatrices ("Where The Beauty Is"). La nostalgie inspire l'austère "Nocturne". Même sans illusions, il est toujours question d'amour ("All Broken Hearts Break Differently") même s'il s'use ("Asking For A Friend"), même si l'on se sent seul ("It's OK To Feel Sad"). Une photo dans un cadre ou le son d'une guitare Martin évoquent l'autre, son absence ("Old D-35"). L'orchestration prend du muscle pour "American Stooge" dont les paroles qui semblent viser les pro-Trump rappellent que la chanteuse n'a jamais fait mystère de ses opinions politiques. Elle sait qu'une chanson peut vous accompagner toute une vie, c'est le cas de "Wild Horses" (Rolling Stones, 1971) dans "Between The Dirt And The Stars" dont la coda électrique fournit une parfaite conclusion. ✪✪✪

**JEAN-WILLIAM THOURY**

# Maceo Parker

**"Soul Food — Cooking With Maceo"**

*THE FUNK GARAGE*

**La chose est connue. Maceo Parker est une légende vivante. Son saxophone** a accompagné Prince, Parliament-Funkadelic et James Brown avec lequel il a fait ses classes. Depuis les années 70, il se produit également sous son propre nom et ce nouvel album, huit ans après le précédent, est déjà le seizième de sa discographie. Enregistré à New Orleans, il ne constitue donc pas une surprise mais la démonstration d'un savoir-faire à toute épreuve. Pour l'occasion, le maître reprend, à sa façon, des morceaux empruntés à des icônes locales (Allen Toussaint, Dr John, The Meters) ou de la soul (Aretha Franklin, Prince) quand il ne revisite pas quelques anciens succès. Et il réussit l'exploit de s'approprier ce répertoire disparate et de lui conférer l'unité de son propre style, si bien que les titres s'enchaînent dans une continuité et un étirement groovy et funk tel qu'il le pratique, c'est-à-dire un funk cool et jazzy qui fait la part belle à ses éblouissantes variations cuivrées ("Just Kissed My Baby"). S'il chante d'une manière agréable, c'est avec son saxophone qu'il atteint les sommets. D'ailleurs, il limite souvent ses interventions vocales à de rares couplets décontractés, à des refrains en chœur, à des onomatopées, mais son parti

pris est essentiellement instrumental ("Maceo") et, entouré de quelques pointures (parmi lesquelles Ivan Neville ou l'impeccable batteuse Nikki Glaspie), il impressionne par son époustouflante virtuosité, que ce soit sur le moelleux "Cross The Track" ou sur le lascif et obsédant "Rock Steady". ✪✪✪✪

**H.M.**

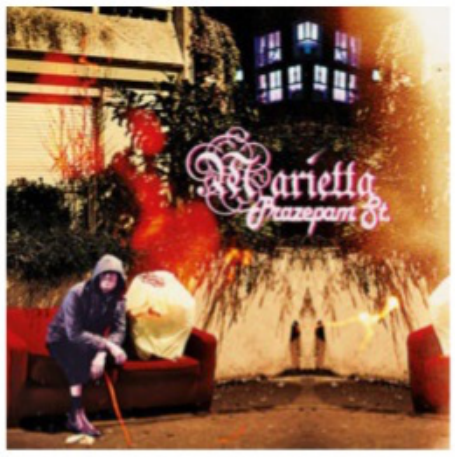
# Disques français

## Marietta

**“Prazepam St”**

*BORN BAD*

**Guillaume Marietta a une voix,** et l’on ne parle pas ici que de l’organe, qui depuis des années cherche la forme qui lui permettra d’éclore au plus éclatant. Il y eut les Feeling Of Love, un groupe qui était davantage qu’un énième truc shoegaze, car ses chansons tuaient. Puis, il y eut les albums, en solo mais terriblement entouré, par Paul Rannaud (Volage), Halo Maud, Paul Ramon (Pleasure Principle), Henri Adam (TITS), Chris Cohen... Le premier faisait espérer, le deuxième errait, puis, comme l’a dit Lelo Jimmy Batista : *“Guillaume Marietta a un grand album en lui. Je l’attends.”* Est-ce “Prazepam St” ? Si on l’écoute sérieusement, ce disque au nom d’anxiolytique se fait sa place et joue dans l’âme de l’auditeur sa symphonie de bric et broc.




Un morceau d’art qui fait penser à cet effort surhumain que certains artistes fournissent pour ériger une grande œuvre avec les moyens du bord. Dans ce cas, il ne reste qu’une arme : le talent. Chacune des onze chansons de “Prazepam St” possède une mélodie, une progression harmonique, une musicalité absolument superbe, le tout joué par de drôle d’instruments, des sonorités étranges, des arrangements inattendus qu’on ne peut penser mais uniquement ressentir. La naïveté blessée y côtoie une mélancolie tenace, et le véritable point de schisme qui triera les amoureux du disque des autres, ce sont ces textes qui semblent avoir été écrits pour leur seule sonorité. Le français, langue précise, supporte assez mal ce jeu de texture, et on se demande, au fond, si ce qui manque un peu à cet album si intime, ce n’est pas l’ironie — surtout pas — mais plutôt un peu d’humour. Car les chefs-d’œuvre ont deux choses en commun : ils consolent du mal et font rire de nous. ✪✪✪

**THOMAS E. FLORIN**

## Bertrand Betsch

**“La Traversée”**

*MICROCULTURES/ KURONEKO*

**La première chanson (“A La Nage”) frappe l’auditeur en plein cœur :** sur une orchestration intimiste, la voix délicate débute sur le mode de la confidence poétique *(“Il y a des choses qu’on garde pour soi/ Et d’autres on ne peut pas/ Comme dans la gorge un chat/ Comme une injure comme un crachat”)*, et puis la mélodie prend de l’ampleur jusqu’à l’offensive harmonique du refrain *(“On voudrait revivre ce qu’on a mal vécu/ On voudrait dire ce qu’on a tu”)*, et le texte est en adéquation parfaite avec la musique pour cette célébration inspirée de la nostalgie. On se demande d’emblée comment Bertrand Betsch, qui en est quand même à son treizième album depuis 1997, a pu être ainsi relégué au rang d’artiste confidentiel, défendu par des petits labels éclairés, alors que son potentiel pourrait lui assurer un plus large public, tant cet esthète méconnu fait preuve d’une élégance musicale et textuelle impressionnante, et son album qui cultive une pop intimiste finement orchestrée étonne par sa puissance évocatrice. Le chant joue de son apparente fragilité et de son charme un peu plaintif, avec parfois des airs de Souchon pop (“A La Dérobée”), pour prendre au piège de ses mélopées addictives

et de ses textes en apesanteur entre mélancolie *(“Rater sa vie de presque rien / Comme on raterait un train”)* et ironie acide *(“Les gens ne se parlent plus/ Ils ont des éléments de langage”)*. S’il se complaît dans le registre doux-amer qui baigne ces dix morceaux, avec une seule accélération de tempo pour le presque guilleret “Rendez-Vous”, il atteint souvent une extrême fluidité qui emporte ses complaintes dans les étoiles, telle la bouleversante ballade piano-voix “Le Bus 51”. ✪✪✪✪

**H.M.**

## Dick Rivers, Francis Cabrel & Les Parses

**“Rock’n’Roll Show”**

*AZTEK*

**Né en 1953, Francis Cabrel n’a que huit ans** quand les Chats Sauvages enthousiasment la jeunesse française. Il en garde une sincère admiration pour le chanteur du groupe, Dick Rivers. Il le croise à la télévision, à l’Olympia pour une soirée Beatles ou lors de raouts dont le showbiz d’alors est encore prodigue. Chaque fois, l’idée de *faire un truc ensemble* revient dans la conversation. Contrairement à tant de projets du même genre, celui-ci finit par se concrétiser, à l’automne 1990, avec l’aide de Denys Lable (guitare), Gérard Bikialo (piano), Slim Batteux (orgue, percussions, chœurs), Patrick Bourgoin (saxo), Guy Delacroix (basse), Christophe Deschamps (batterie). Une

tournée démarrée en régions, passe par Bruxelles avant d’arriver au Bataclan. L’étonnement est grand devant cette entreprise qui n’a rien à vendre, qui ne fait la promotion d’aucun disque... Trente ans plus tard, aux obsèques de Dick Rivers (1946-2019), Francis Cabrel comprend que, pour saluer la mémoire de l’ami, le moment est venu de publier ce qui a été enregistré. D’où ce “Rock’n’Roll Show” dans lequel Dick Rivers, bien qu’éloigné de la scène depuis longtemps, montre qu’il n’a rien perdu de son art. Derrière le micro, il est *le* chanteur incontesté, celui qui donne l’épaisseur indispensable à une collection de classiques des années 1950 popularisés par les géants, Elvis Presley, Chuck Berry, Little Richard, Eddie Cochran, les Everly Brothers, Buddy Holly... Lors de ces concerts, aucun succès de l’un ou l’autre n’est interprété. Pur et dur. Inclus ici en bonus, unique texte en français, la maquette de “Le Rôle Du Rock” de Cabrel pour Rivers est chantée en duo. En 2014. Complicité intacte. ✪✪✪

**JEAN-WILLIAM THOURY**

## Rodolphe Burger

**“Environs”**

*DERNIÈRE BANDE/ PIAS*

**Depuis la séparation de son groupe, l’excellent Kat Onoma,** Rodolphe Burger est partout. Il a travaillé — en tant que producteur, compositeur ou musicien — avec un nombre impressionnant d’artistes, de Françoise Hardy à Alain Bashung, en passant par Jacques Higelin, Iggy Pop, Rachid Taha, Tinariwen, ou ses amis poètes et philosophes Olivier Cadiot et Pierre Alféri. Impossible de tous les citer. C’est également un infatigable activiste culturel : il donne sans arrêt des concerts, des lectures musicales, sort des disques, mais a également monté son propre label et organisé un festival. On en oublie, c’est sûr. Pourtant, cet homme ne fait pas dans la facilité. Ses albums sous son nom, à l’image de celui-ci, son huitième, sont des objets résolument singuliers. Burger a inventé une sorte de rock’n’roll intellectuel qui n’appartient qu’à lui. Une fois encore, on a ici affaire à un large patchwork qui mêle *covers* anglo-saxonnes, reprises de ses propres titres et adaptations poétiques. Le tout avec une forte dimension européenne, qui renforce cette singularité : d’origine alsacienne (comme Bashung), il interprète plusieurs textes en allemand. On est parfois un peu perdu devant tant d’éclectisme. Figurent ainsi, parmi ces

14 plages, des hommages inattendus à Sam Cooke, Grant Lee Buffalo ou Can (l’hypnotique “Mushroom”), mais aussi un titre reggae — l’obscur “Ba Ba Boum Time” de The Jamaicans. Le tout voisine avec la mise en musique d’un texte de Paul Verlaine ou une reprise de “La Chambre” — un classique de Kat Onoma — en duo avec le regretté Christophe... Quelques nouveautés également comme cette belle “Valse Hésitation”, probablement le meilleur titre de cet album foisonnant. ✪✪✪1/2

**STAN CUESTA**

# Pascal Comelade/ Marc Hurtado

**“Larme Secrète”**

*KLANGGALERIE*

**Si l’on ne présente plus Pascal Comelade,** Marc Hurtado est moins connu du *grand* public. Normal, puisque ce musicien, producteur, cinéaste et poète s’illustre depuis la fin des années 1970 dans l’underground, là où s’effacent les frontières entre musique industrielle, rock et électronique. Il a ainsi collaboré avec des artistes comme Lydia Lunch, Genesis P-Orridge ou Alan Vega, avec lequel il a réalisé l’album “Sniper”, et par extension avec le regretté Christophe, qui a repris leur formidable “Saturn Drive Duplex” pour en faire son fameux “Tangerine”. C’est d’ailleurs lors d’un hommage à Vega, qu’il a organisé il y a deux ans, qu’Hurtado a rencontré Comelade.

Ils y ont interprété ensemble une version hallucinatoire de “96 Tears”, dont on retrouve ici l’écho dans “Larme” — tandis que Suicide est également présent en filigrane à travers “Eté”, dont la musique évoque le mythique “Ghost Rider”... Cet album est un choc : au début, on reste un peu sur le seuil, intimidé. Hurtado ne chante pas vraiment ses courts poèmes, il les murmure, les étire, les malaxe, dans un cri étouffé, noyé d’écho et d’effets divers, ce qui lui donne parfois, justement, des accents de Christophe dernière période. Derrière, Comelade fait ce qu’il adore faire, notamment avec les Limiñanas : tenir des mélodies, des accords et une rythmique à l’infini en explorant les joies de la répétition au-delà des limites du raisonnable, là où ça devient réellement intéressant. Il joue de presque tout, alternant orgue lascif, piano voluptueux (sur “Or”, on dirait presque du Philip Glass) et synthés en boucle. Le résultat est étonnant, hypnotique, dérangeant, exaltant, et toujours résolument original. ✪✪✪

**STAN CUESTA**

# Clavicule

**“Garage Is Dead”**

*BEAST/ OPEN UP AND BLEED*

**Au sein de la frétillante scène garage-rock tricolore,** Rennes fait office de place forte, à l’instar de Toulouse et Bordeaux. Si les premiers de cordée furent Kaviar Special, The Madcaps ou Sapin, désormais ce sont Carambolage et Clavicule qui reprennent le flambeau. Qui sont ces derniers ? Quatre gandins visiblement marqués par Ty Segall et Fidlar qui, à la suite d’un premier EP très réussi, ont réussi à séduire le label Beast Records, institution bretonne au flair indéniable, dont le riche catalogue court des Richmond Sluts aux Black Diamond Heavies, en passant par Magnetix et Chicken Diamond. S’il s’intitule “Garage Is Dead”, ce disque semble en être le parfait contraire, puisqu’il revigore le genre grâce à un entrain communicatif et des influences variées. Dès la musclée “Asshole”, on sent qu’on a affaire à une troupe à la fois efficace et débridée : voix narquoise, guitare folle, terriblement expressive, soutenue par une rythmique en forme de bourrasque permanente. Clavicule y ajoute cette qualité rare de savoir trousser des refrains qui s’incrustent immédiatement dans le cortex, comme sur l’ode à l’enfance “Today”. Plusieurs jouissives bastonnades secouent ensuite l’auditeur sonné : la démonstration de force de “My Time”, la tornade surf-rock déchaînée de “CAB”, la lourdeur

quasi grunge de “The Race” ou encore la ballade bipolaire “The Monkey”. En clôture, “Jericho” et son motif oriental répété achève de prouver que Clavicule en a encore bien davantage sous le pied. Au final, dix titres bien carénés qui lui permettent de rivaliser avec Cathédrale, Bryan’s Magic Tears ou Slift, parmi les meilleurs espoirs hexagonaux. ✪✪✪

**JONATHAN WITT**

# Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

En attendant le retour des merveilleux imports Gibert Joseph dont la rubrique Rééditions est si friande, voici une sélection du meilleur de la **pop américaine sixties**, à écouter tout l'été.

## Margo Guryan

### "TAKE A PICTURE"

*Oglio*

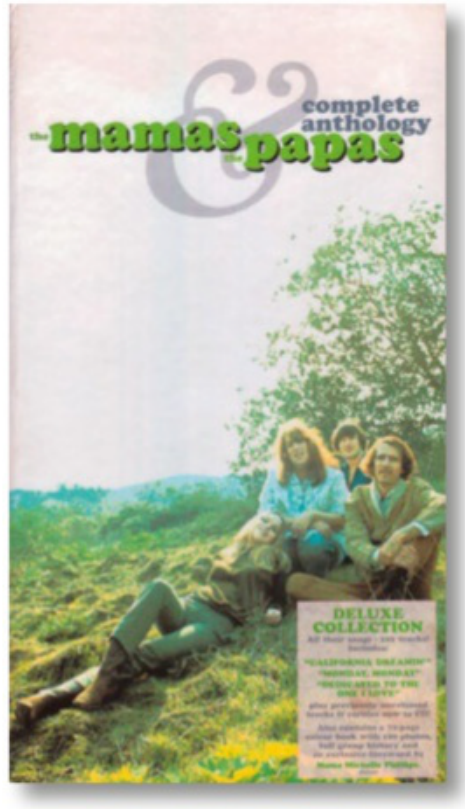
Cet album à la délicatesse inouïe est sorti en 1968, c'est-à-dire au moment où tout le monde faisait un maximum de boucan. Comment avoir conçu ce monument aux mélodies incomparables ? C'est un mystère, d'autant qu'il s'agit de l'unique album de Miss Margo. Sa voix angélique et les arrangements splendides n'ont pas fini de troubler. Née à New York, la jeune femme avait un talent surhumain pour les compositions de haut niveau et avait, à l'origine, une immense passion pour le jazz (elle l'a même étudié en compagnie d'Ornette Coleman). C'est sans doute de là que vient son savoir pour les orchestrations soignées qui font de "Take A Picture" un authentique chef-d'œuvre.

## The Mamas & The Papas

### "COMPLETE ANTHOLOGY"

*MCA*

Une avalanche de tubes, des chansons merveilleuses, les chœurs divins de Michelle Phillips et Mama Cass... Malgré tout cela, les Mamas & The Papas passent souvent pour de gentilles caricatures du folk rock de Los Angeles. C'est une erreur impardonnable. Avec des compositions de premier ordre, des arrangements monstrueux et des productions parfaites, ce groupe était aussi grand que les Byrds (inutile d'envoyer des lettres d'insultes) dans un genre ouvertement plus pop. N'importe quelle bonne compilation (à condition qu'elle inclue le fantastique "The Good Times Are Coming" de Mama Cass) suffira au tout-venant, mais ceux qui en ont les moyens se précipiteront sur ce coffret de quatre CD en format *long box* : c'est un enchantement impeccablement remasterisé.



## Harpers Bizarre

### "FEELIN' GROOVY— DELUXE EXPANDED MONO EDITION"

*Now Sound*

Ces cinq zouaves sapés comme des milords ont sorti en 1967 une pépite ignorant méchamment la mode psychédélique pour se consacrer à une pop très arrangée. Les chœurs sont divins, les chansons remarquables (voir "59th Street Bridge Song (Feelin' Groovy)" et "Come To The Sunhine". Le tout est produit par le mythique Larry Waronker (Randy Newman, Van Dyke Parks). Autant dire que ça sonne.

## The Turtles

### "THE COMPLETE ORIGINAL ALBUM COLLECTION"

*Manifesto*

Ils sont les grands oubliés de la pop sixties américaine : le succès énorme de leur classique "Happy Together" a occulté le reste, pourtant grandiose. En activité dès 1965, ces cinq jeunes hommes au physique pas franchement glamour ont enchaîné les splendeurs pendant quatre ou cinq ans : des chansons fabuleuses portées par des chœurs sensationnels. Il est grand temps de redécouvrir leur œuvre et d'oublier un peu "Happy Together" pour se concentrer sur le reste...

## The Left Banke

### "WALK AWAY RENÉE — PRETTY BALLERINA"

*Smash*

L'un des plus grands albums de toute la pop américaine (qu'on la nomme *sunshine pop* ou *pop baroque*, peu importe) est sorti en 1967, décidemment une année magique pour ce type précis de musique. The Left Banke était tout simplement phénoménal, avec les compositions immenses de Michael Brown, le recours au clavecin et les quatuors à cordes. C'est toute la différence avec les champions à venir du rock progressif anglais : ces groupes ne se prenaient pas pour les héros d'une musique qui se concevrait comme une œuvre classique, mais utilisaient leurs instruments pour les mettre au service d'une pop impeccable. La preuve avec "Walk Away Renée" et le fantastique "Pretty Ballerina", deux joyaux inégalés.

## Sagittarius

### "PRESENT TENSE"

*Sundazed*

Autre groupe de studio supervisé par un grand cerveau : Gary Usher (Boettcher est également de la partie), avec des invités comme Glen Campbell et Bruce Johnston des Beach Boys. Curieux que Lenny Kaye ait inclus Sagittarius sur ses "Nuggets" tant le groupe n'a rien de garage ni de psychédélique, mais sonne en réalité comme un inédit du groupe de Brian Wilson. C'est dire la qualité.

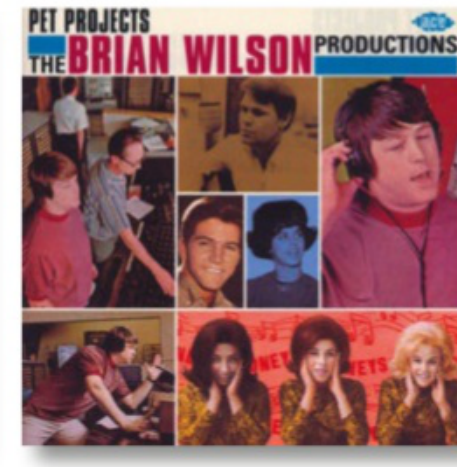
# Inutile d'envoyer des lettres d'insultes

## Montage
### "MONTAGE"
*Sundazed*

Après la dissolution de The Left Banke, le principal compositeur, Michael Brown, a conçu le projet Montage, un faux groupe composé d'anonymes, pour qui il a écrit des chansons, et produit un disque tout en se chargeant des arrangements. Cela sonne donc presque comme le second album de The Left Banke qui n'a jamais existé, et le fait que ce disque subtil et très doux soit sorti en 1969 laisse pantois.

## The Association
### "INSIGHT OUT — DELUXE EXPANDED MONO EDITION"
*Now Sounds*

Un peu de rock, un peu de jazz vaudeville, un peu de soul beaucoup de pop : The Association était un groupe atypique qui avait sorti en 1967 (encore !) un troisième album fantastique, débordant de joie et d'optimisme, le tout produit par Bones Howe (responsable des chefs-d'œuvre de 5th Dimension). La reprise de "On A Quiet Night" de PF Sloan sonne comme un rêve. Ceux qui veulent aller plus loin peuvent se procurer leurs autres albums : ils sont tous bons.




## Pet Projects
### "THE BRIAN WILSON PRODUCTIONS"
*Ace*

On a tendance à l'oublier, mais dans les années 60, le génie des Beach Boys ne s'occupait pas que de son propre groupe. Il produisait également d'autres musiciens, pour qui il a produit de nombreux chefs-d'œuvre, réunis sur cette compilation époustouflante d'un bout à l'autre. "Sacramento" ou "That's The Way I Feel" par son copain Gary Usher, "She Rides With Me" par Paul Peterson ou le monument absolu : "Guess I'm Dumb" par le géant Glen Campbell. Indispensable.

## Happy Lovin' Time
### "SUNSHINE POP FROM THE GARPAX VAULTS"
*Big Beat*

Le grand Gary S Paxton a tout enregistré sur son petit label californien Garpax : du surf, de la country, du garage et beaucoup de sunshine pop relativement obscure, ce qui fait l'intérêt de cette compilation : en dehors de l'omniprésent et génial Curt Boettcher, c'est l'occasion de découvrir des groupes méconnus souvent très doués et très bien produits (voir "The Thinking Animal" de The New Wing ou "Dandelion Wine" des Whatt Four. Une mine pour les amateurs du genre.

## The Lovin' Spoonful
### "SINGLES AS & BS"
*Sundazed*

Un peu comme les Turtles, les Lovin' Spoonful évoquent désormais un unique tube, le fantastique "Summer In The City"... C'est oublier qu'en leur temps, ils étaient respectés par des confrères très sérieux, dont Bob Dylan et les Beatles. Cette double compilation montre l'étendue de leur talent, et prouve aussi qu'ils ont eu d'autres hits magiques, en particulier "You Didn't Have To Be So Nice", "Do You Believe In Magic?" et le charmant "Daydream". Oui, John Sebastian était grand, et son groupe aussi.

## The Millennium
### "MAGIC TIME – THE MILLENNIUM/ BALLROOM RECORDINGS "
*Sundazed*

Encore un groupe de studio conçu par le grand producteur (et compositeur à ses heures) Curt Boettcher. Cette grandiose compilation aligne les enregistrements de The Millennium, ainsi que de Ballroom, le groupe précédant, le tout allant de 1965 à 1968. Les trouvailles sonores de Boettcher sont brillantes, et les chansons féeriques. Qui n'a jamais écouté "It's You", très fort, est passé à côté de l'un des plus grands plaisirs de la vie.

## Here Today!
### "THE SONGS OF BRIAN WILSON"
*Ace*

Cette fois-ci, ce sont les autres qui reprennent le répertoire du grand homme. Une autre version de "Guess I'm Dumb" par un certain Johnny Wells, pas moins de six reprises tirées de "Pet Sounds", dont une splendide de "God Only Knows" par Betty Everett (celle de "Good Vibrations" par Hugo Montenegro est assez croquignolette).

## Curt Boettcher & Friends
### "LOOKING FOR THE SUN"
*High Moon Records*

Curt Boettcher, parlons-en. Il semblait être partout sur les plus grands enregistrements pop américains de son temps. Voici ses travaux pour les moins connus de ses clients (à l'exception de deux titres de Sagittarius). Que des obscurités, mais que du bon tant cet homme, que l'on compare souvent à Brian Wilson, avait du génie à revendre en terme de production, d'arrangements et de compositions. L'été, c'est lui... ❑

# Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

**Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.**

## L'année où triomphent les Smashing Pumpkins

# Raymond Listen

## "LICORICE ROOT ORCHESTRA"

*Shimmy-Disc*

QUAND SON BLASE SURGIT, UN MAUVAIS COUP SE PREPARE. Kramer : le franc-tireur de l'indie rock nineties, gourou du psychédélisme lo-fi et du garage baroque, prophète du DIY épique, aussi fripouille que visionnaire. Compositeur, ingénieur, musicien, patron de label, le New-Yorkais a produit, accompagné ou signé Daniel Johnston, Moe Tucker, Ween, Galaxie 500, Butthole Surfers, Will Oldham, John Spencer, Jad Fair, John Zorn, The Mabuses, etc. "Girl, You'll Be A Woman Soon" sur la BO de "Pulp Fiction", c'est Kramer aux manettes. Il a lui-même composé de sacrés albums, mais le fleuron de sa carrière, c'est Shimmy-Disc, meilleur label du tournant des années 80/ 90. Comment Kramer a-t-il flingué son trésor ? Avec une coucherie. Sa femme est enceinte, il sort avec sa partenaire du groupe Bongwater, tergiverse, revient avec sa légitime : l'abandonnée le traîne en justice, réclame 4,5 millions de dollars. Shimmy-Disc peinera à s'en remettre. Mais Kramer aura eu le temps de produire des merveilles comme Raymond Listen.

L'auteur-présentateur Richard Metzger se souvient : *"Kramer m'a remis en main propre l'album de Raymond Listen quand il est sorti, en 1993. Il m'a dit, à sa façon très WC Fields :* 'Tu verras, c'est un chef-d'œuvre. Le gars derrière ça est un putain de génie.' *Il avait raison : c'est devenu un de mes albums favoris de tous les temps."* Raymond Listen ? Pas un gars, mais un groupe formé en 1990 à Newark, dans le Delaware, par trois étudiants, dont Edward Moyse, compositeur-leader. L'album "Licorice Root Orchestra" sort en pleine époque grunge, l'année où triomphent les Smashing Pumpkins. Niveau puissance sonore, Raymond Listen ne fait pas le poids. Ce qu'on entend dans son premier album, ce sont des effluves d' "Octopus" (Syd Barrett), un John Lennon de poche, "Hurdy Gurdy Man" (Donovan), "The Red Telephone" (Love), avec une voix incroyablement familière : la même que celle de Marc Bolan, chevrotements compris. Tout ça pourrait sembler complètement anachronique, sauf qu'à 1700 miles de là, à Denver, Colorado, une tribu adopte la même démarche, une esthétique similaire — le collectif Elephant Six. Neutral Milk Hotel, Olivia Tremor Control, Of Montreal, Apples In Stereo, Elf Power, ils émergent en bande : tous obtiendront une reconnaissance conséquente. Isolé dans le Delaware, Raymond Listen ne bénéficie que d'un seul parrainage, celui de Kramer — embourbé dans ses embrouilles judiciaires. Le disque reçoit d'excellentes critiques dans la presse anglo-saxonne, le Melody Maker parlant de "*l'œuvre délicate d'un génie barré, treize délices de rêve, qui réussissent l'impossible : être maladroits mais jamais neuneus, naïfs mais jamais ringards.*" Un quart d'heure de gloire qui ne génère rien : aucune vente, fin de Raymond Listen. Obscurité parmi les obscurités, "Licorice Root Orchestra" brasse trop de paradoxes : à la fois pop, structuré, et bizarre, singulier, à la fois baroque et humble, orchestral et fauché, grandiose et modeste. L'instrumentation est luxuriante, glockenspiel, piano, guitare, flûte, sagattes, claviers, mais il est impossible de parler de surproduction — ou alors, "Ram", c'est du Toto. Il faut imaginer des combinaisons déroutantes, Daniel Johnston et R Stevie Moore produits par un Philip Glass sans le sou, Jacco Gardner reprenant T Rex dans sa caravane. Le tout au service d'une écriture époustouflante. Quels artistes sont capables d'aligner sur un même album des chansons aussi bouleversantes que "Everyday Supernatural", "Garden Of Chalcedony", "Cloud Symphonies", "Ocean's Long Floor/ Spell On This Room", "Tangled Weeks", "September In The Night" ? Trop de grandeur, aucun *follower* : Raymond Listen finit au fond des poubelles de l'histoire, même pas cité dans les brochures underground, sa musique étant trop accessible — et dans un même temps incapable de se vendre à plus de douze exemplaires. Il existe d'autres albums uniques et sans suite, injustement passés à la trappe (à la même époque, celui de Cerebral Corps), mais de cet acabit, ils ne se bousculent pas au portillon.

En 1997, le procès entre Kramer et la chanteuse de Bongwater se règle à l'amiable, le new yorkais sortant son chéquier. Il vend son label et son studio, se tire à Miami, où il crée en 2005 Second-Shimmy, puis Shimmy-500. Il a entretemps bossé sur un disque fantastique, "Melodeon" de Licorice Roots. D'où sort ce groupe ? Alléluia : c'est la nouvelle formation montée par Edward Moyse. Le chanteur habite toujours dans le Delaware, fréquente encore l'université — désormais comme bibliothécaire. Licorice Roots enregistre entre 1997 et 2009, dans un anonymat total, sur des labels à faire passer Shimmy-Disc pour Universal, cinq albums truffés de chansons miraculeuses — "Pixilated Pixie", "Wildwood Flower", "Marushka", "Loop-Loopy"... Silence radio depuis onze ans. Edward Moyse a disparu. Etre sous le feu des projecteurs n'a de toute façon, à notre grand dam, jamais été son quotidien. ★

*Première parution : 1993*

VIETNAM

présente

J.E. Sunde

# I Don't Care To Dance

Nouveau single du petit prodige de la folk américaine, entre Paul Simon, Andy Shauf, et Leonard Cohen!

---

AFX

VIETNAM BECAUSE MUSIC

# Discographisme_33

PAR PATRICK BOUDET

**On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.**

# "The Man-Machine"
# Kraftwerk

***Première parution : 13 mai 1978***

Grace au succès international d' "Autobahn", Kraftwerk se rend aux États-Unis durant l'été 1974. A Chicago, Ralf et Florian s'entretiennent à la radio WXFM avec Saul Smaizys du magazine Triad, spécialisé dans la musique expérimentale. Au cours de l'émission, les deux Allemands définissent explicitement le concept qui sous-tend leur musique. Ils se perçoivent avant tout comme un orchestre non acoustique de haut-parleurs où la technologie dans son ensemble — c'est-à-dire aussi bien les synthétiseurs, la table de mixage que les éclairages — dialogue avec le réel afin de créer un tissu musical unifiant le vivant et la machine.
A partir de ce moment, les albums suivants vont étayer un peu plus cette formulation de leur musique. La pochette de l'album "Radio-Activity", dont le titre évoque la propagation d'ondes sonores comme nucléaires (n'oublions pas que Kraftwerk signifie *centrale électrique*), présente, plein cadre, un poste de radio allemand des années 30 dessiné par Emil Schult. Outre la référence au passé, le sujet est bien la machine, productrice de liens entre les êtres. "Trans-Europe Express" déroge en apparence à la règle car la référence à la machine, en l'occurrence le train, n'est pas représentée, seul le titre de l'album et un morceau l'évoquent.
Sur la pochette, les membres de Kraftwerk posent devant un rideau blanc dans une attitude qui pourrait rappeler celle des premiers groupes de rock des années 60, à la différence qu'ils semblent sortir d'un film d'avant-guerre ou bien appartenir à un quatuor interprétant du Bartók pour Deutsche Grammophon.
Ce cliché réalisé par Maurice Seymour, spécialiste des gloires du show business des années 30 et 40, est un tantinet provocateur pour le public rock car il ringardise toutes les tenues extravagantes des stars de l'époque et impose un look sobre dont s'empareront tous les jeunes gens modernes deux ans plus tard.
Mais la posture la plus édifiante et conceptuelle occupe le dos de la pochette. L'image a été réalisée par un certain Jacques Stara, à Paris. Chaque membre a été photographié séparément, leur regard fixe un horizon lointain et propre à chacun. Le photomontage les a réunis, mais ils semblent appartenir à des espaces individuels renforcés par une sorte d'aura lumineuse émanant de chacun. Une forme de désincarnation sublimée par l'irréalisme de la photo et qui constitue le pont idéal vers le prochain album.
"Die Mensch-Maschine" pour l'Allemagne et "The Man-Machine" pour le reste du monde magnifie l'ambition esthétique de Kraftwerk. Il ne s'agit plus d'une proposition sonore ou photographique, mais d'un concept artistique total, à l'image de celui du Bauhaus, incluant les représentations scéniques. Pour ces dernières, le groupe s'est fait fabriquer des mannequins appelés à les remplacer partiellement sur scène (les fameux robots). Ainsi, les musiciens deviennent par porosité la machine qu'ils utilisent, et en retour, loin d'être un objet froid, la machine vibre, fait danser et produit des émotions.
Le titre, quelle que soit la langue utilisée, en est l'illustration. Un point sépare le mot *homme* de celui de *machine*, non pas pour les distinguer, mais pour indiquer subtilement leur équivalence, leur interchangeabilité, leur unité. Du reste, ce concept d'homme-machine ne s'applique pas uniquement aux quatre membres du groupe, mais, dans l'esprit de Kraftwerk, y inclut toute l'équipe technique, voire les spectateurs traversés par les ondes produites par le groupe.
La photo de la pochette a été prise par Günter Fröhling dans l'escalier menant à son atelier. La dominante est rouge — les chemises, la rampe d'escalier, les lèvres ainsi que le fond ajouté par le DA Karl Klefisch — et compose avec le gris des pantalons et des barreaux d'escalier et surtout avec le noir des cravates, des cheveux et du lettrage un ensemble abstrait proche du constructivisme soviétique dont une des figures, créée par El Lissitzky, est reproduite au dos de la pochette.
Le titre de l'album est surligné en rouge et souligné en noir. Dans cette représentation du monde, réduite à des formes géométriques, Kraftwerk perçoit une définition substantielle de sa musique dépassant la simple référence culturelle.
En effet, cette affirmation identitaire s'exprime également par le regard du groupe uni vers un Est imaginaire, comme si ce territoire désignait le lieu du renouvellement du rock par opposition à l'Ouest (Etats-Unis et Royaume-Uni) resté sur une pratique musicale inchangée depuis sa création.
Les cheveux courts, plaqués, auraient pu véhiculer une image ordonnée et uniforme. Mais, l'expression distanciée de Wolfgang Flür, celle ironique de Florian Schneider, déterminée de Ralf Hütter et neutre de Karl Bartos glissent un peu de distance et d'humour dans la scène.
On sent néanmoins que chaque membre s'efface devant ce projet artistique. Cette posture s'aligne sur l'absence totale d'informations personnelles sur Ralf, Florian, Wolfgang ou Karl diffusées à la presse. Pas de frasque, d'humeur, de coup d'éclat ou de rattachement à un mouvement en dehors de celui qu'ils ont créé, à la différence des deux autres pôles synthétiques de l'époque : Giorgio Moroder et Jean-Michel Jarre.
Avec "The Man-Machine", Kraftwerk invente un langage sonore et visuel dont l'influence est massive et immédiate. Nourrir l'imaginaire de critiques rock comme Yves Adrien/ Orphan s'évertuant à inventer un vocabulaire pour s'ajuster au mouvement : *afterpunk*, *cybernetik*, *technoïd*, *synthpop*... Donner naissance aux nombreuses vagues sonores synthétiques à venir.
Kraftwek a débuté sa carrière dans les centres culturels de la Ruhr, il la poursuit aujourd'hui dans les musées d'art contemporain (Moma, Tate...) sans avoir changé d'un millimètre son concept qui s'est simplement enrichi des technologies émergentes. ■

# Qualité France

PAR H.M.

# La variété des années Giscard

**Soumis aux aléas du quotidien et aux impératifs économiques, nombre de groupes indépendants sont contraints de voir leur formation évoluer sur la durée, changeant de format au gré des départs et des arrivées, comme ce fut le cas pour la quasi-totalité des huit sélectionnés du mois parmi les vingt-quatre albums parvenus à la rédaction.**

Formé à Paris en 2008, **The Reed Conservation Society** fut au départ un duo créé par deux anciens membres de Vérone avant d'évoluer en trio entouré de nombreux intervenants pour les besoins de ce second EP. Il a pour particularité de citer expressément ses influences : le Velvet Underground sur son premier essai (à travers un titre consacré à Moe Tucker), Joni Mitchell et David Crosby sur "Joni & David". Les six morceaux en anglais déploient une pop baroque et se présentent comme de petites orfèvreries gracieuses truffées d'harmonies vocales et de complaintes éthérées *("EP2", TRCS, facebook.com/TRCSfrenchband).*

Le quatuor **Cheyenne** doit affronter la concurrence quant à son patronyme : il existe en effet deux autres groupes homonymes, sans compter une chanteuse... Le cas qui nous intéresse s'est formé en 2017, à l'initiative d'une chanteuse, nommée Cheyenne elle aussi, qui a officié en solo et en duo. Sur son premier album, il défend un rock énergique porté par une voix incisive, et le choix anglophone est plus pertinent vocalement que l'unique essai en français, même si le morceau bilingue, qui donne son titre à l'album, constitue une surprise dansante et moderne *("Surprends-Moi", Underhouse Records, facebook.com/cheyennechyn).*

En activité depuis 2014, le trio parisien **Baron Crâne** a changé de bassiste et de batteur mais pas d'option musicale, toujours aussi atypique. Avec ce troisième album, il continue de se jouer des étiquettes (rock progressif, ambient, stoner, psyché, noise, jazz) pour mieux les amalgamer en une potion hybride qui cultive le choc des climats et le télescopage permanent entre phases planantes et déflagrations sonores au fil de longues pièces de plus de sept minutes. Avec, pour seule entorse à ce parti pris instrumental, l'intervention bienvenue de deux chanteurs (dont un rappeur) sur deux des cinq morceaux *("Commotions", Big Cartel, facebook.com/baroncrane).*

S'il a fondé le groupe qui l'accompagne en 2015, **Jack Art**, de Paris, œuvre sous différentes formes depuis le début des années 90. D'ailleurs, sur la plupart des morceaux de son second album, ce chanteur multi-instrumentiste joue en s'accompagnant au piano ou à la guitare, sans l'aide de ses quatre musiciens. Ce côté intimiste, souvent acoustique, convient bien à cet émule de Tom Petty, John Mellencamp ou Bruce Springsteen, qui opte pour une simplicité réjouissante et sait concocter des ballades rock rétros authentiques *("The Outsider", Never Stop Rocking Productions, facebook.com/TheJackArtBand).*

**Tazieff**, de Genevilliers, était un quartette en 2010 mais, après un premier album et le départ de son bassiste, le groupe a pris un nouveau départ en 2018, sous forme de trio, et ce premier EP entérine la nouvelle formation resserrée qui privilégie guitares et synthé. Revendiquant l'étiquette cold wave, au carrefour du post-punk et de la new wave, les cinq morceaux en anglais peaufinent des ambiances sombres et obsédantes tout en se permettant des ouvertures plus pop qui diversifient le propos *("Is This Natural ?", Chancy Publishing, facebook.com/tazieff, distribution Differ-Ant).*

En 2015, **Julien Belliard**, d'Argenteuil, enregistra son premier essai, présenté comme un travail collectif sous le nom de Zo et Les Dents De Scie. Il publie le troisième album sous son nom et cite en clin d'œil son ancienne identité dans le titre. Les dix ballades réunies autour d'*"un voyage imaginaire et d'une quête de l'évasion"* cultivent une inspiration très cinématographique et des ambiances oniriques qui s'illustrent par la fluidité des textes (francophones), de la voix agréable et d'une folk-pop servie par des réussites instrumentales comme "Lady Lilith" ou "Rio Lobo" *("Le Mirage De Zo", Satellite, facebook.com/lemiragedezo, distribution Kuroneko).*

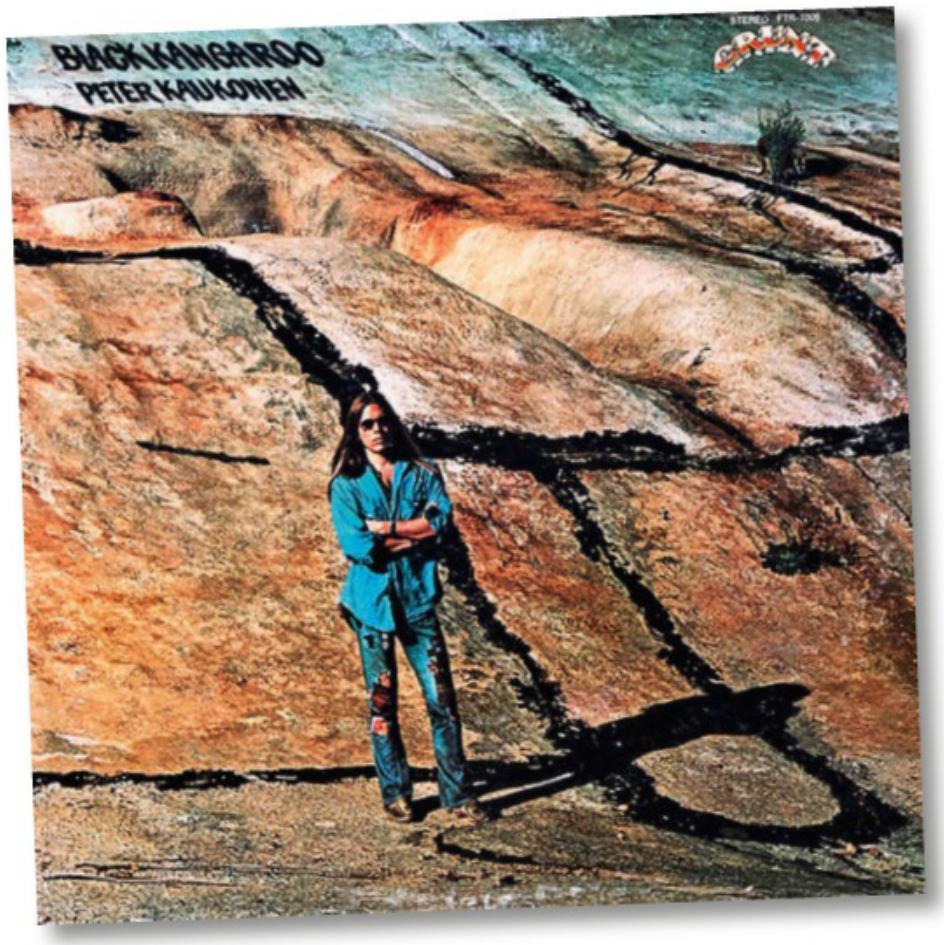
Le troisième album de **Camille Bénâtre** (établi à Toulouse) a été enregistré en solo dans un home studio et bénéficie d'une fraîcheur et d'une spontanéité qui font mouche. Depuis 2015, l'auteur-compositeur-interprète évolue sous son nom après avoir participé pendant dix ans avec sa sœur à un duo folk qui a beaucoup tourné. Son nouvel essai s'illustre par le charme et la fluidité de chansons pop-folk très intimistes dont les mélodies s'accordent parfaitement aux textes en français et à une voix délicate *("Après Le Soir", Hidden Bay Records, facebook.com/camillebenatresongs, distribution Idol).*

Venu de Pau, où il étudia le piano au Conservatoire, **Charles-Baptiste** débuta en 2012 et célébra avec humour, sur un premier album, la variété des années Giscard. Après un silence de quatre ans, il revient avec un projet de chanson électro-pop. Entouré de quelques soutiens, il assure les claviers sur tous les morceaux de cet album intrigant qui se singularise par des mélodies soignées et des textes où s'ébroue une poésie satirique *("J'ai d'la chantilly plein la tête/ Lèche-moi les idées bêtes")* portée par une voix au flow apaisé *("Le Love & Le Seum", Robert Records, facebook.com/charlesbaptisteofficiel, distribution Microcultures/ Kuroneko).* ❑

# Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

## Groupes hard rock, groupes cultes




## Cow-boy cosmique

# PETER KAUKONEN

**FRANGIN DE JORMA KAUKONEN, Peter a fait partie de cette tribu californienne qui regroupait des membres de Jefferson Airplane, Grateful Dead ou encore Quicksilver Messenger Service. Esprit libre, inventif, séducteur invétéré et guitariste hendrixien, ce cow-boy cosmique ne publiera qu'un unique opus, trip sonore chamarré.**

Fils de diplomate, le petit Peter papillonne de contrée en contrée. Sa famille est mélomane : mère pianiste, père collectionneur de disques, féru de musique classique, de rock'n'roll et même de musique traditionnelle indonésienne. Après avoir usé le Steinway du salon, Peter attrape une guitare et se lance dans le bluegrass avec quelques camarades de l'université de Stockholm. Un ultime déménagement le mène du côté de Stanford, en Californie. Ce jeune homme blond à l'allure sage, bésicles en métal et col roulé, se lie alors, dans le sillage de son grand frère Jorma, à toute la frémissante scène de San Francisco : Jerry Garcia, Paul Kantner, David Freiberg sont déjà là, mus par l'attrait du rock'n'roll, du LSD-25 et de l'amour libre. Peter forme brièvement Petrus avec la chanteuse folk Ruthann Friedman, puis dépose quelques notes liquides sur "Morning Becomes You", issue de l'unique opus solo de cette dernière, "Constant Companion" en 1969. L'année suivante, convié par Grace Slick et Paul Kantner, il laisse apprécier son style élégant sur l'atonale et nerveuse "Mau Mau (Amerikon)", sur l'album "Blows Against The Empire" de Jefferson Starship. On le croise à nouveau un an plus tard sur "Sunfighter", avant qu'il tienne la rythmique au sein de Hot Tuna. En 1971, Peter agrège enfin son propre power trio, Black Kangaroo, avec Mario Cippolina (basse) et Bill Gibson (batterie). C'est un songe étrange qui est à l'origine de cette affection pour le bondissant marsupial : Peter distingue d'immenses kangourous au centre de son campus, cigares aux becs et tennis aux pattes, qui flanquent de belles raclées à ses camarades de fac conservateurs qui tentaient de lui couper les tifs ou de cramer son lit... L'album est gravé aux studios Wally Heider de Tenderloin à San Francisco, avec l'aide de l'ingénieur du son Mallory Earl (qui officiera plus tard sur "No Other") et d'un gargantuesque tas de cocaïne. Lâché par son groupe, Peter embauche les bassistes Mark Ryan (Quicksilver Messenger Service) et Larry Weisberg (ex-Spirit), ainsi que les batteurs Joey Covington (Jefferson Airplane) et Shelley Silverman. Le long-format est publié sur Grunt en 1972, sous une lumineuse pochette shootée par le célèbre photographe Jim Marshall, responsable de clichés iconiques comme celui du doigt d'honneur de Johnny Cash à la prison de San Quentin. Peter y apparaît, cheveux très longs et jeans à patchs psychédéliques, dans un paysage aride, ocre rouge et postapocalyptique — en fait un gigantesque réservoir asséché, en béton. Cet excellent "Black Kangaroo" place Peter Kaukonen, dès "Up Or Down", comme un talentueux fidèle de l'église Hendrix : chant nonchalant, groove lascif teinté de wah-wah, rythmiques entremêlées en stéréo, miaulements slide, batteries tempétueuses. Un mimétisme que l'on retrouve sur le chaloupé "Dynamo Snackbar" et qui se poursuit jusqu'à "Billy's Tune", qui rappelle énormément la planante "1983... (A Merman I Should Turn To Be)". "Postcard" est une ballade légère, aérienne, teintée de soul. Plus distinctif, l'acoustique "Barking Dog Blues" est un country blues badin, rafraîchissant. L'album s'achève sur l'instrumental folk "That's A Good Question", aux surprenantes ruptures mélodiques. Peter Kaukonen part en tournée épaulé par Jimmy Hillen et Michael Lindner, mais la promotion, mal orchestrée, s'avère insuffisante. Il ouvre alors pourtant pour Steely Dan au Max's Kansas City. En 1973, Peter accompagne Johnny Winter sur scène, puis participe à la vaporeuse "Jay", sur "Manhole" de Grace Slick ainsi qu'à la pimpante chanson-titre du légendaire "Be What You Want To" de Link Wray (produit par l'illustre Thomas Jefferson Kaye). En 1975, on le retrouve aux mandolines sur le chef-d'œuvre "Juarez" de Terry Allen, concept album country constellé de chansons hantées, sublimes. Un an plus tard, Peter s'envole pour Rome, pistonné pour devenir ingénieur du son. La *dolce vita*. Notre chevelu s'occupe de capter les efforts de la chanteuse Jenny Sorrenti (le solaire "Suspiro"), des plombants Banco Del Mutuo Soccorso et de Canzionere Del Lazio (l'étonnamment prog-folk "Spirito Bono"), avant de remettre les voiles direction la mère patrie. Refusant le poste de bassiste au sein de Jefferson Starship, Peter préfère se concentrer sur son propre power trio, qui voit passer Andy Kulberg et Roy Blumenfeld du Blues Project, couchant de nouveaux titres, toujours très hendrixiens, en 1978 (dont une visionnaire "Solitary Confinement" et la réjouissante "Unsatisfactory Sex"). Peter poursuivra sa carrière en autoproduction, publiant encore deux albums confidentiels au cours des décennies qui suivront. ❑

# OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

## 12 NUMÉROS + LE CD

## THE BEACH BOYS

### "THE VERY BEST OF : SIGHTS AND SOUNDS OF SUMMER"

Session de rattrapage avec la crème de la crème (solaire), soit 30 tubes quintessentiels du groupe californien. Tout est là : “Good Vibrations”, “California Girls”, “God Only Knows”, “In My Room”, “Do It Again” et même “Kokomo”. La belle saison peut commencer.

**75,50€**
**AU LIEU DE**
~~93,55€~~

**ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR**

## JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

❑ **OPTION 1** 12 numéros + le CD The Beach Boys **“The Very Best of : Sights and Sounds Of Summer”** pour **75,50€** au lieu de 93,55 €.

❑ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFP635A

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays : ..... Tel : .....

**RÈGLEMENT** (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
**DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :**

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2020**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/08/20 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + LE CD pour 15.55€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

# Emblématiques “Cadillac Walk” et “Rolene”

## Hommage à quatre musiciens décédés récemment et dont les disques méritent, à des titres divers, d’être réécoutés ou redécouverts.

Chanteur et compositeur au parcours atypique, **Bill Withers** a débuté une carrière discographique à vingt-neuf ans en 1967, et s’est retiré de la scène musicale à 47 ans en 1985 après avoir enregistré huit albums studio et un live. William Harrison Withers Jr est né le 4 juillet 1938 à Slab Fork, bourgade minière de Virginie-Occidentale, dans une famille ouvrière dont il est le sixième enfant. A dix-sept ans, il s’engage dans la Navy. Deux ans après sa démobilisation, en 1967, il part s’installer à Los Angeles avec le projet d’enregistrer ses premières compositions tout en conservant un travail en usine. Rapidement, il grave un single, “Three Nights And A Morning”/ “What’ll I Do” (1967), une chanson d’Irving Berlin, sur Lotus, label du producteur Mort Garson, afin de décrocher des engagements dans les clubs. Finalement, en 1971, il signe avec Sussex Records et sort son premier album, “Just As I Am”, produit par Booker T Jones. Withers y associe un impressionnant talent de compositeur à une voix de baryton toute en nuances. Paru en single, “Ain’t No Sunshine”, au départ la face B de “Harlem”, est un énorme succès. S’ensuivront trois autres albums pour Sussex dont “Still Bill”, avec le Watts 103rd Street Rhythm Band, qui contient “Lean On Me” et “Use Me”, deux hits mémorables dont on ne compte plus les innombrables reprises, et “Live At Carnegie Hall”. Au Zaïre, en octobre 1974, aux côtés de James Brown, Etta James et BB King, il participe au concert annonçant le combat entre George Foreman et Mohammed Ali. L’année suivante, il signe avec Columbia. Après quatre albums en quatre ans, au début des années 80, en désaccord avec le label, Withers se consacre à plusieurs collaborations, “Just The Two Of Us” avec Grover Washington Jr, “Apple Pie” sur l’album “Dreams In Stone” (1982) de Michel Berger. Finalement, en 1985, il enregistre un dernier disque pour Columbia, “Watching You Watching Me”, qui passe plutôt inaperçu. Déçu par l’attitude de sa maison de disques et par le show business en général, Bill Withers décide d’abandonner définitivement la vie de musicien. Sa participation à l’album “License To Chill” de Jimmy Buffett en 2004 sera sa seule apparition discographique depuis sa retraite. Introduit au Rock And Roll Hall Of Fame en 2015, il meurt le 30 mars 2020 des suites de problèmes cardiaques. Le film “Still Bill”, en 2009, lui est consacré.

### “Just As I Am” *(1971)*

**Bill Withers (chant et guitare) est accompagné par les MG’s de Booker T, lui-même à la production, aux claviers et à la guitare, Stephen Stills remplaçant Steve Cropper à la guitare lead. Le crescendo de “Harlem” est impulsé par la fusion des cordes et des percussions de même que “Ain’t No Sunshine” entre soul, country et pop. Aussi à l’aise dans “Grandma’s Hands”, hommage à ses grand-mères, que dans le jazzy “Do It Good” ou les poignantes ballades “Hope She’ll Be Happier” et “In My Heart”, il est moins convaincant dans la reprise de “Everybody’s Talkin’ ”. En revanche, sa version de “Let It Be”, est plus sobre que l’originale. Un grand disque soul parfaitement mis en valeur par la justesse de la production et des arrangements.**

### DISCOGRAPHIE

**“Just As I Am” *(1971)* ; “Still Bill” *(1972)* ; “Live At Carnegie Hall” *(1973)* ; “+’Justments” *(1974)* ; “Making Music” *(1975)* ; “Naked & Warm” *(1976)* ; “Menagerie” *(1977)* ; “ ’Bout Love” *(1978)* ; “Watching You Watching Me” *(1985).***

Né le 10 octobre 1946 à Maywood, Illinois, **John Prine** découvre la musique de Hank Williams, de Mississippi John Hurt et des groupes de bluegrass par l’intermédiaire de son frère Dave, lui-même joueur de violon et de dobro. Pratiquant le ukulélé et la guitare, John suit les cours de la Old Town School Of Folk Music de Chicago. En dehors de deux années de conscription en Allemagne, il est facteur pendant cinq ans. Tout en livrant le courrier, il commence à composer des chansons et à se produire à Chicago sur une scène ouverte aux amateurs, le Fifth Peg. Suite à un article élogieux, il est engagé dans différents clubs, devenant une figure de la scène folk revival de Chicago avec Steve Goodman, Jim Post, Bonnie Koloc. En 1971, il signe un contrat avec Atlantic, enregistrant aussitôt son premier album, “John Prine”, à Memphis — à l’exception de “Paradise” gravé à New York avec son frère Dave et Steve Goodman. Toutes les thématiques de ses chansons y sont déjà présentes dans un style à la fois imagé et ancré dans la réalité sociale de l’Amérique. Plusieurs titres feront l’objet de reprises par des dizaines d’artistes tels que Johnny Cash ou Theo Hakola (“Sam Stone”), Dwight Yoakam ou John Fogerty (“Paradise”), Bonnie Raitt, Ben Harper ou Susan Tedeschi. Tout au long de sa carrière John Prine alimentera un véritable réservoir de chansons pour plusieurs générations de musiciens. Après avoir quitté Atlantic pour Asylum en 1978, “Bruised Orange”, en 1981, associé à son manager Al Bunetta, il décide de créer son propre label basé à Nashville, Oh Boy, pour avoir un contrôle total sur ses enregistrements. Howie Epstein, bassiste de Tom Petty, produira plusieurs albums. Sans jamais atteindre les sommets des charts, il conservera toujours une visibilité et un public fidèle. Seuls succès commerciaux d’envergure, ses deux derniers disques, “For Better, Or Worse” un album de reprises et de duos, et surtout “The Tree Of Forgiveness” cinquième au Billboard et en tête des charts folk et country. Après avoir surmonté deux cancers, l’un en 1998 qui rendit sa voix plus grave, l’autre en 2013 et, à chaque fois avoir pu remonter sur scène, John Prine est décédé des suites du Covid-19, le 7 avril, à Nashville.

### DISCOGRAPHIE

**“John Prine” *(1971)* ; “Diamonds In The Rough” *(1972)* ; “Sweet Revenge” *(1973)* ; “Common Sense” *(1975)* ; “Bruised Orange” *(1978)* ; “Pink Cadillac” *(1979)* ; “Storm Windows” *(1980)* ; “Aimless Love” *(1984)* ; “German Afternoons” *(1986)* ; “The Missing Years” *(1991)* ; “A John Prine Christmas” *(1994)* ; “Lost Dogs + Mixed Blessings” *(1995)* ; “In Spite Of Ourselves” *(1999)* ; “Souvenirs” *(2000)* ; “Fair & Square” *(2005)* ; “Standard Songs For Average People” *(2007)* ; “For Better, Or Worse” *(2016)* ; “The Tree Of Forgiveness” *(2018).***

### “Sweet Revenge” *(1973)*

**Produit, comme les deux précédents, par Arif Mardin, “Sweet Revenge” est enregistré à Nashville et à New York pour trois titres, dont “Dear Abby” en public. Sur la pochette, Prine est écroulé sur les sièges d’une voiture, sourire sarcastique et clope aux lèvres. Le ton est donné d’un album où la décontraction, l’humour, l’entrain des musiques et la variété des ambiances se conjuguent avec un regard acéré sur les aléas de la vie quotidienne, critique (“Please Don’t Bury Me”, “Sweet Revenge”), moqueur (“The Accident (Things Could Be Worse)”), empathique (“Mexican Home”) ou mélancolique (“Grandpa Was A Carpenter”).**

Hamilton Frederick Bohannon est décédé le 24 avril à Atlanta à 78 ans de causes non précisées. Il était né le 7 mars 1942 à Newnan, une banlieue d'Atlanta. Dans le R&F 588, sont retracés son parcours et sa discographie, une vingtaine d'albums, mais il convient de rappeler que **Hamilton Bohannon** ne fut pas seulement un des créateurs du disco. Batteur au Royal Peacock d'Atlanta, il côtoie Jimi Hendrix en 1963, accompagnant les grands noms du rhythm'n'blues et du blues de passage, puis Stevie Wonder. De 1967 à 1972, il est directeur d'orchestre (Bohannon And The Motown Sound), et arrangeur pour les concerts des vedettes de Tamla Motown. En 1972, restant à Detroit, il décide de passer sur le devant de la scène avec son propre groupe, et sort un premier album, "Stop & Go", en 1973. Compositeur, producteur, arrangeur et chanteur, il maîtrise totalement le travail en studio pour produire avant tout une musique dansante. D'ailleurs, il sera un des artistes les plus samplés par les générations suivantes. Chrétien fervent, il dédie "Dance Your Ass Off" (1976) à Dieu et à Jésus-Christ. Si sa discographie s'est arrêtée en 1990, Hamilton Bohannon a continué à se produire ponctuellement sur scène.

## DISCOGRAPHIE

**"Stop & Go"** ***(1973)*** **; "Keep On Dancin' "** ***(1974)*** **; "Insides Out"** ***(1975)*** **; "Bohannon"** ***(1975)*** **; "Dance Your Ass Off"** ***(1976)*** **; "Gittin' Off"** ***(1976)*** **; "Phase II"** ***(1977)*** **; "On My Way"** ***(1977)*** **; "Summertime Groove"** ***(1978)*** **; "Too Hot To Hold"** ***(1979)*** **; "Cut Loose"** ***(1979)*** **; "Music In The Air"** ***(1980)*** **; "One Step Ahead"** ***(1980)*** **; "Alive"** ***(1981)*** **; "Goin' For Another One"** ***(1981)*** **; "Bohannon Fever"** ***(1982)*** **; "Make Your Body Move"** ***(1983)*** **; "The Bohanon Drive"** ***(1983)*** **; "Here Comes Bohannon"** ***(1989).***

Photo archives Rock&Folk - DR

### "Gittin' Off" *(1976)*

**Sixième album de Bohannon, "Gittin' Off" contient et magnifie tous les ingrédients qui ont fait sa réputation en sept longs morceaux. La première face est funky sur des tempos rapides et répétitifs portés par la basse de Ted Waterhouse, les percussions de Lorenzo Brown, les claviers de Mose Davis et les puissantes guitares hypnotiques de Leroy Emmanuel et Ricardo Rouse, ponctués de riffs de trompettes et dirigés par la voix tirant sur les aigus de Bohannon à l'exemple des superbes "Let's Rock The Band" et "South Africa 76". Du Prince avant Prince. La deuxième face est dévolue à trois ballades aux arrangements soyeux, dont "Come Winter", du pur sirop, et le jazzy "I'm In Love".**

John David Moon Martin appartient à cette catégorie d'artistes dont la renommée fut plus grande en Europe, en particulier en France, qu'aux USA, son pays d'origine. Né le 31 octobre 1950 à Altus, Oklahoma, **Moon Martin** intègre plusieurs formations rockabilly avant de rejoindre les Disciples pour qui il coécrit, en 1967 le single "It's Over" avec Jim Pulte. Après la séparation, il s'installe à Los Angeles et devient guitariste de studio, "The Further Adventures Of Charles Westover" (1968) de Del Shannon produit par Doug Fontaine Brown, ex-Disciples, dont deux autres membres, Jim Pulte (basse et chant), et Eric Dalton (batterie), accompagnés de Phil Hope, claviers prennent aussi le chemin de la Californie. Martin à la guitare lead et au chant, Pulte, Dalton et Hope se rebaptisent alors Southwind. Avec Fontaine Brown à la production, l'album "Southwind" paraît en 1968, mélange de pop, folk rock et psychédélisme. Pour les deux albums suivants, Fontaine Brown remplace Hope aux claviers : "Ready To Ride" (1970), avec une orientation plus country et blues, et "What A Place To Land" (1971), incluant des titres power pop qui annoncent les futures compositions de Moon Martin. Après la dissolution de Southwind, Martin, remarqué pour ses talents de guitariste, retrouve facilement du travail auprès de Linda Ronstadt. En 1974, le producteur Jack Nitzsche lui propose d'enregistrer un disque solo. Ce projet n'aboutit pas, mais plusieurs compositions de Martin sont proposées à d'autres artistes, notamment les emblématiques "Cadillac Walk" et "Rolene" à Mink DeVille, "Victim Of Romance" et deux autres titres à Michelle Phillips, l'ancienne Mamas And The Papas. En 1978, il peut enfin interpréter ses propres chansons sur "Shots From A Cold Nightmare", produit par Craig Leon, avec "Cadillac Walk" et "Bad Case Of Loving You" qui sera un énorme succès en 1979... pour Robert Palmer. S'ensuivront quatre albums en six ans et deux modestes hits américains, "Rolene" et "No Chance" en 1979. En revanche, il s'impose en France avec ce dernier titre et "Bad News" extrait de "Street Fever". Après une absence à la fin des années 80, c'est en France qu'il revient avec deux albums pour Fnac Music, relançant une carrière discographique qui s'arrête en 1999 avec "Louisiana Juke-Box" sur le label parisien Sonodisc. C'est Craig Leon qui a annoncé sa mort le 11 mai 2020, sans autre précision. ❑

## DISCOGRAPHIE

**"Shots From A Cold Nightmare"** ***(1978)*** **; "Escape From Domination"** ***(1979)*** **; "Street Fever"** ***(1980)*** **; "Mystery Ticket"** ***(1981)*** **; "Mixed Emotions"** ***(1985)*** **; "Dreams On File"** ***(1992)*** **; "Bad News Live"** ***(1993)*** **; "Cement Monkey"** ***(1993)*** **; "Lunar Samples"** ***(1995)*** **; "Louisiana Juke-Box"** ***(1999)*** **; "Live At Rockpalast 1981"** ***(2015).***

### "Escape From Domination" *(1979)*

**Avec ses grosses lunettes, mais pas ses choix capillaires, Moon Martin a parfois été comparé à Elvis Costello avec qui il partage le goût des chansons parfaitement ajustées, à la puissance évocatrice et à l'impact instantané, mais, moins éclectique et prolifique que le compositeur britannique, il propose un rock 100% américain fidèle à la tradition musicale des fifties. Réalisé par un groupe parfaitement soudé, "Escape From Domination" propose dix titres rock imparables, sans digression ni faiblesse, aux guitares acérées : "I've Got A Reason", "She Made A Fool Of You", "The Feeling's Right", "Rolene", "No Chance"... En final "Bootleg Woman" une composition de Fontaine Brown du temps de Southwind.**

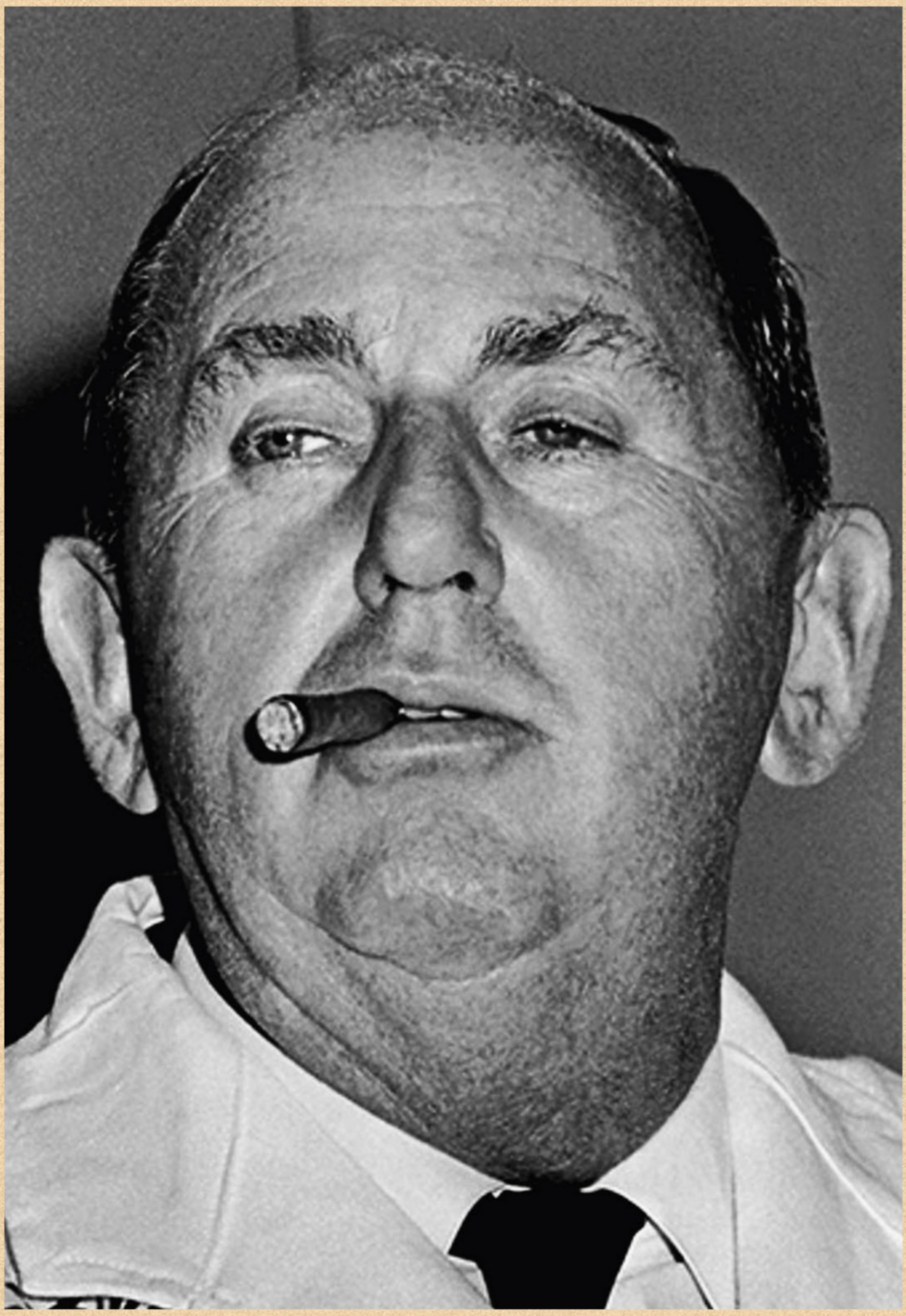


Photo archives Rock&Folk - DR

# Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

**Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.**

**Affaire N°5 :**
Colonel Parker contre RCA
contre la succession Presley

# Faux gradé, authentique escroc, probable meurtrier

ON NE POUVAIT TROUVER MEILLEUR HOMME. A lui seul, il personnifiait le vingtième siècle. Comme tous les audacieux, il avait décidé de traverser l'Atlantique sur un bateau de fortune, ce justement parce qu'il courait après elle : la déesse dollar. Aussi, il fuyait une ville et peut-être le fantôme d'une femme. A Breda, en 1929, vingt ans après la naissance d'Andreas Cornelis van Kujik, la ville compte vingt-mille âmes, des millions de tulipes et un panoptique, cette prison où les gardiens peuvent surveiller et punir, sans être jamais vus. En Amérique, lorsque le Colonel rencontra le jeune Elvis Presley, il n'avait rien d'un militaire. Propulsé manager d'Eddy Arnold puis de Hank Snow, il cherchait une nouvelle proie, une jeune vierge à la voix d'ange, un petit tas de glaise qu'il pourrait façonner avec ses mains de géant. Le démiurge tenait sa lampe d'Aladin, et il ne manquait pas d'armes pour affronter le grand cirque du show-business. N'avait-il pas fait ses classes comme aboyeur chez Phineas Taylor Barnum ? L'élève avait retenu la leçon du maître : *"Il y a un naïf qui vient au monde chaque minute."* Le faux colonel avait d'authentiques qualités. Il était un escroc, certes, mais avec du goût, de la classe ; un margoulin que le public aimerait détester. Pour avoir le King à son côté, Colonel Parker s'était donné les moyens. Il avait arraché le jeune homme aux rets de Sam Phillips. Comme pour le divorce au sein de la communauté hassidique de Brooklyn, Parker avait payé chère sa chose. Le fils à la recherche du père trouvait celui qui n'avait pas eu de fils prodige ; l'équipe était montée, l'écurie prête à lâcher son plus bel étalon. Désormais, Elvis appartient à RCA et, depuis le 21 novembre 1955, Parker est le représentant exclusif de Presley, master franchisé. Chose rare ; la réciprocité est double : Elvis est le seul client de Parker. Les contrats sont âprement discutés, l'encre n'est plus sympathique et le gâteau admirablement partagé. Après moi, le déluge, clamait le Colonel. "Heartbreak Hotel" est un hit interstellaire et, en 1956, l'association Elvis/ Parker rapportait plus de vingt millions de dollars, rien qu'en marchandising ; le quart revenant au Colonel. La machine était en route, sur scène, comme derrière le petit écran. Le Colonel persuadait le King de chanter dans ses films. L'idée s'avérait juteuse. Elvis était au firmament. Mondialement connu et adulé, il s'en allait au pays de Beethoven, simple militaire comme les autres, il rendait à la patrie bons et loyaux services. A son retour, le Colonel, têtu comme une mule, n'en faisait qu'à sa tête de voyou. Hollywood était bien plus rentable que la musique. Dont acte, Elvis arrêterait de se produire. Au demeurant, l'homme coûtait tellement cher que les organisateurs de spectacle ne pouvaient aucunement s'offrir le mythe. Les producteurs de films rapportent que négocier avec Parker était plus difficile que de traiter avec le diable en personne. Ils étaient prévenus ; Heine n'avait de cesse de le répéter depuis 1834 : *"Tout Hollandais est négociant."* Si négociant, d'ailleurs, qu'en 1967, Parker convainc Presley d'augmenter sa part à 50% sur certains deals. La belle affaire. Quelques mois plus tard, après son mariage, et le *Gold Cadillac Tour*, Elvis était de retour à Memphis, la ville nourricière. En cuir noir, et soutenu par un orchestre dépenaillé, le comeback de la star est un succès absolu. 1968. Les wagons de la gloire entraînent Elvis à Vegas. Il porte la tenue des grands soirs, prêche comme Zarathoustra, entretient le feu de son soleil noir. *Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus* : le Colonel saigne la bête. Il propose à RCA de racheter le catalogue d'Elvis pré-1973 pour 5,4 millions de billets verts. Conséquence logique : plus de royalties pour Presley et ses héritiers. *Whatever* ! Le manager préfère les espèces sonnantes et trébuchantes. Il est Till l'Espiègle. Cash, encore et toujours. Le couple se dispute, comme beaucoup avant eux, ils se détestent mais ne se quittent pas. Elvis se morfond, fond, n'est plus qu'une flaque de torpeur, il a la maladie du siècle, dans son Graceland où les trophées côtoient les téléviseurs, il entrevoit la porte du paradis, le dernier ghetto.

1977, année punk, Elvis meurt, mais les contrats qu'il a signés avec le Colonel demeurent. Selon le droit civil, ils se transmettent. Les héritiers du King bâtissent des châteaux en Espagne : Elvis est la star la mieux payée du showbiz. Pourtant, les comptes sont mauvais, très mauvais même. Néanmoins, la succession d'Elvis, tarabustée par le fisc américain, compte sur le Colonel et tout particulièrement sur la société Factors Etc., Inc qui contrôle le merchandising et dont Elvis est actionnaire minoritaire. Dépassée par les dépenses annuelles du King, la succession, qui désire encore confier les affaires Presley au Colonel, saisit le juge Joseph Evans à cette fin. Celui-ci, ulcéré, et veillant au droit de la petite Lisa Marie Presley, considère que la gestion opérée par Parker depuis 1955 choque jusqu'à la conscience humaine. Il autorise la succession à assigner le Colonel. Or, les conventions légalement formées tiennent lieu de loi à ceux qui les ont faites. Les procédures judiciaires se superposent. Parker contre-attaque et RCA doit rendre des comptes. Dorénavant, la partie se joue à trois, ce que les juges philosophes appellent une relation pythagoricienne. Après deux ans de procédure, les héritiers Presley obtiennent de la justice que le Colonel soit relevé de ses fonctions d'agent d'Elvis. Mais le faux militaire s'en tire à bon compte, et recouvre quelques millions de dollars au passage, de quoi assouvir sa passion pour le jeu. La famille a récupéré son père, son repère, son totem. Sans tabou, le Colonel Parker, Hollandais Volant, rôde encore sur l'héritage du King. A ceux qui lui reprochent sa gestion désastreuse, il répond avec raison, un cigare à la bouche : *"Si c'est si facile, vous n'avez qu'à en créer un second."* A Las Vegas, il trône sur son fauteuil de cuir rouge, caresse son serval, Corleone du star system, l'homme est le parrain incontesté pour tous les apprentis impresarios. René Angélil lui rend visite. Fissa, il installe Céline à Vegas et en fait une reine aux œufs d'or. Si Parker a ruiné Elvis, le blackjack et les machines à sous ont réveillé le joueur. Il contemple sa vie en kaléidoscope et se dit qu'elle ressemble fort à celle du général Johann August Suter, émigré suisse qui fit fortune en Californie, découvreur du premier filon d'or sur ses terres. Or, l'or l'a ruiné. Comme lui, son goût pour l'argent l'avait fait tomber dans les rouets de la grande ville où l'on ne dort jamais, pour jouer... sa vie. Le sempiternel sans-papiers meurt américain, au Hilton, l'hôtel des cœurs brisés. ❑

# Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

## Tendu

# L'Homme Invisible

De Leigh Whannell

**Un bon fan de cinema fantastique** a tendance à froncer les sourcils quand on lui annonce le reboot d'un classique du genre. Voir, parmi mille exemples, les versions récentes de "Fog", "La Malédiction", ou de l'insupportablement poseur "Suspiria". Une expérience remake qui a également foiré quand la firme Universal s'est mise en tête de remettre au goût du jour quelques classiques de l'âge d'or du fantastique des années 30. Festivités ouvertes avec une nouvelle version de "La Momie" avec Tom Cruise qui, tellement catastrophique à tous les niveaux (box office, accueil public et critique), que les autres projets annoncés sont partis directement dans les poubelles d'Hollywood. Adieu donc à Javier Bardem en Frankenstein. Idem pour Russell Crowe en Jekyll/ Hyde. Et Johnny Depp en Homme Invisible. Ou plutôt adieu Johnny Depp tout court. L'Homme Invisible, lui, restant toujours sur le coup... Publié en 1897, le célèbre roman de HG Wells donna lieu à une première et formidable adaptation de James Whale en 1933, avant d'être décliné jusqu'en milieu des années 40 en une série de longs métrages ("Le Retour De L'Homme Invisible", "L'Agent Invisible Contre La Gestapo"...). Et ce, avant de connaître au cours des décennies suivantes, maintes autres adaptations sous forme de séries télévisées et de films (dont "Les Aventures D'Un Homme Invisible" de John Carpenter). En 2019, Universal s'associe avec Jason Blum, le Roger Corman des années 2000, pour coproduire à sept millions de dollars (petit budget pour Hollywood) cet "Homme Invisible" 2020. Et en confiant les rennes à un certain Leigh Whannell. Après un premier un long métrage anecdotique (voire foireux : l'épisode 3 de la franchise horrifique "Insidious"), le réalisateur australien étonne avec son deuxième long : l'excellent "Upgrade", série B de science-fiction d'une efficacité teigneuse revisitant "Terminator" à sa façon. Logique donc que Jason Blum (déjà producteur sur ce coup) propose à Whannell de gérer cet "Homme Invisible" en changeant la donne. L'action n'étant plus vécue (comme dans le roman et le film originel) du point de vue de l'homme invisible mais de celui de sa victime. Une femme qui, sous la coupe machiste et vicelarde de son scientifique de mari, pense avoir retrouvé sa liberté le jour où celui-ci se suicide. Peu de temps après sa mort, elle commence par être hantée par une présence invisible qui la traque constamment, jour après jour... Une grande partie de l'action se déroule dans une immense maison high-tech où Leigh Whannell cumule les métaphores et les ambiances : film féministe (les rapports houleux entre le scientifique et sa femme bafouée), hommage élégant au bon cinéma fantastique des années 70, 80 et 90 (de "L'Emprise" à "Hollow Man") et diatribe contre les progrès déshumanisant de certaines technologies. Le tout avec une réalisation au cordeau où le moindre coin de cadre et le plus petit raccord dans le mouvement renvoient à un certain cinéma de genre d'antan dans lequel le spectateur a toujours la sensation de savoir exactement où il se situe dans l'espace. Pour le coup, "L'Homme Invisible" reste incroyablement tendu d'un bout à l'autre. Sans temps mort et sans gras. Et sans ces dispensables apartés humoristiques propres à une grande partie du cinéma fantastique contemporain. Mais "Invisible Man" doit aussi beaucoup à sa formidable actrice, Elisabeth Moss (de tous les plans), révélée au monde entier dans "Mad Men" et "The Handmaid's Tale", qui se défend de cet homme invisible avec tellement d'acharnement qu'elle s'inscrit désormais dans la liste des grandes héroïnes *badass* du cinéma fantastique. Comme Ripley/ Sigourney Weaver dans "Alien" ou Sarah Connor/ Linda Hamilton dans "Terminator". Dégagé des cinés quelques jours après sa sortie en mars suite au Covid-19, "L'Homme Invisible" revient faire son petit tour en salles en début d'été pour gagner quelques futurs fans. Il faut s'y précipiter, car ça mérite vraiment le grand écran (*re-en salles le 22 juin).* ❏

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

# Condamnés à vivre dans cet univers Ikea

## The Hunt

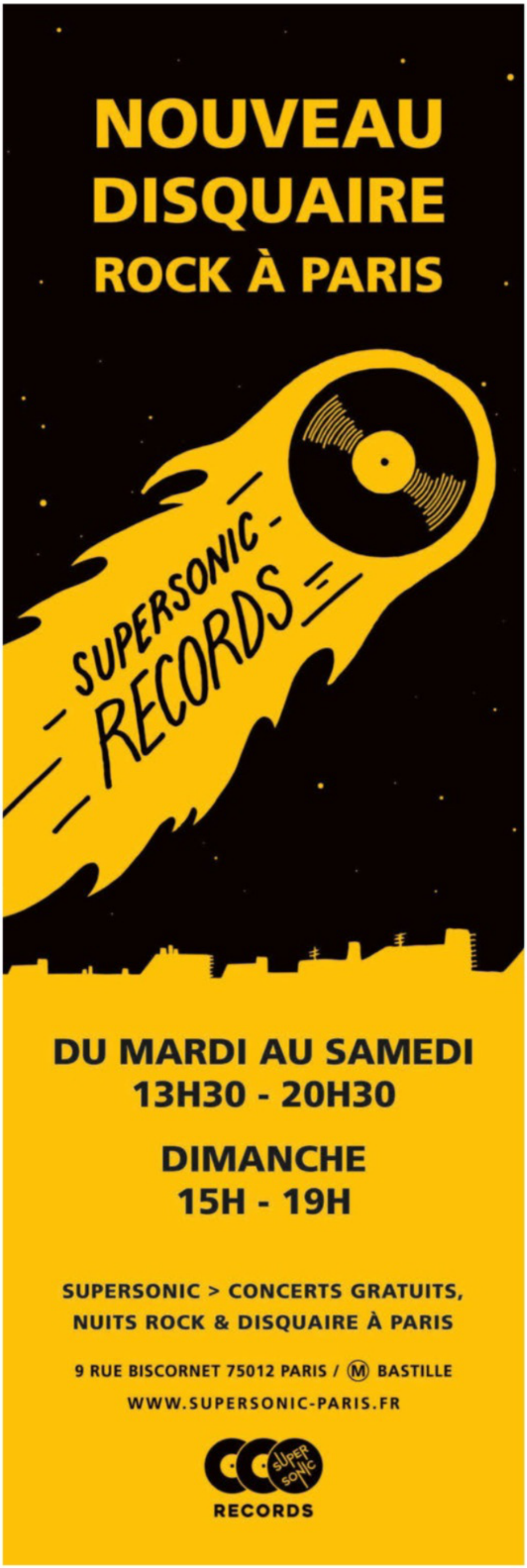
Précédé d'une réputation sulfureuse à cause de son ultraviolence supposée et, par rebond, de son annulation dans les salles américaines l'été dernier suite aux tueries de Dayton et d'El Paso, "The Hunt" de Craig Zobel est finalement sorti aux USA en mars dernier. Pour être vite dégagé des cinémas à cause du Covid-19. Une malédiction transformée en coup de promo (du genre : *le film que vous avez failli ne pas voir*) pour la sortie VOD de cette série B, somme toute lambda. Un nouveau repiquage de "Les Chasses Du Comte Zaroff" où de riches Américains traquent du gibier humain en pleine nature. Sauf qu'une de leurs proies, elle-même tueuse émérite, extermine un à un les chasseurs. Le ton général de "The Hunt", plus ironique que franchement *snuff*, joue la carte de la méchanceté dégingandée et de la satire sociétale (l'homme est un loup pour l'homme) d'un trait un peu épais. De quoi s'amuser tout juste, sans être franchement choqué *(en salles le 22 juin)*.

The Hunt

## Kill Chain

Grande star des années 1990 et 2000, Nicolas Cage (le neveu de Francis Ford Coppola, pour rappel) tourne depuis quelques années ses cinq films annuels à destination de la VOD. Pour la plupart des séries B d'action faciles dont les scénarii ne vont guère plus loin que leurs titres ("La Sentinelle", "Froide Vengeance", "Le Chaos"). Ou, plus rare, des films d'horreur à l'esprit nettement plus cinglé (comme "Color Out Of Space", adaptation fauchée, mais bien tentée de HP Lovecraft. Et "Mandy", délire gore hystérique shooté par le fils du réalisateur de "Rambo 2"). Mais que le résultat soit moyen ou nul (en tout cas jamais très bon), Cage semble toujours très impliqué. Systématiquement déchaîné, hurlant une fois sur deux ses dialogues comme si sa vie en dépendait, il est extraordinairement fascinant.
Y compris dans "Kill Chain" huis clos mollement tendu dans un motel avec un chassé croisé constant entre des flics, des gangsters, des tueurs et une femme fatale. On ne fait donc pas grand cas de cette intrigue à base de vengeances, de *gunfights* et de trahisons absurdes pour mieux se focaliser sur le cabotinage et les rictus de l'acteur. Et en se demandant sans cesse à quel moment il va partir en vrille. "Kill Chain" vaut surtout pour les *complétistes*. Ceux qui, masochistement fans, regardent absolument tous les films de Nicolas Cage, pour le meilleur et pour le pire *(en VOD sur Filmo TV)*.

Kill Chain



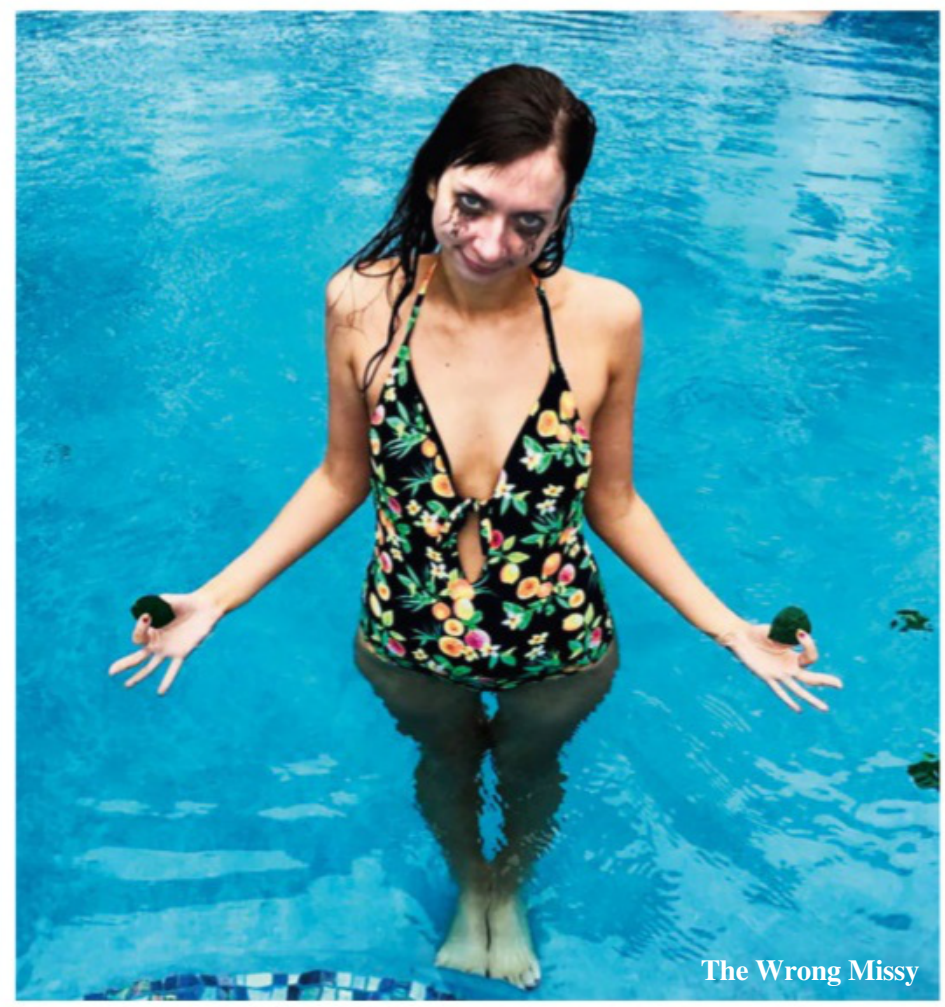
Vivarium

## Vivarium

Dégagé des salles mi-mars après quatre jours d'exploitation, "Vivarium" de Lorcan Finnegan aurait pourtant mérité quelques spectateurs en plus. Car si on a à l'esprit "La Quatrième Dimension", on peut se laisser transporter dans ce curieux cauchemar consumériste. Un conte ironique sur un certain *art de vivre* où un couple de trentenaires à la recherche de la maison parfaite est embarqué dans une autre dimension. Guidés par un agent immobilier au comportement étrange, les deux se retrouvent prisonnier d'une maison aussi vivante que sans âme. Incapables de quitter ce pavillon qui semble les retenir, devenant parents d'un enfant déposé sur le paillasson de leur demeure, revenant sans cesse à leur point de départ (leur maison) chaque fois qu'ils tentent de s'échapper, ils semblent errer dans une antichambre de l'enfer. Comme s'ils étaient condamnés pour l'éternité à vivre dans cet univers Ikea. Avec ses cadres oppressants et ses décors vides évoquant des tableaux d'Edward Hopper, "Vivarium" se regarde comme une parodie de nos vies et envies matérialistes *(en VOD sur Filmo TV)*.

## The Wrong Missy

Plus proche de Jim Carrey que des comédies distinguées d'Ernst Lubitsch ou Blake Edwards, "The Wrong Missy", de Tyler Spindel, est un vaudeville déchaîné où un homme emmène, malgré lui, une fille complètement loufdingue lors d'un week-end d'entreprise où son avenir professionnel se joue. Une comédie dont la tonicité et l'humour très Saturday Night Live reposent principalement sur l'abattage verbal et les mimiques d'une actrice formidablement hilarante. Une certaine Lauren Lapkus, sorte de Will Ferrell au féminin, qui ose tout ce que Catherine Deneuve n'a jamais fait de sa carrière : elle grimace comme Jerry Lewis, gigote dans tous les sens, harangue les foules comme une prédicatrice sous ecstasy et parle de sexe avec une bonhomie décontractée. En contrepoids, son partenaire masculin (l'excellent David Spade) joue le clown blanc en passant subtilement de l'affolement angoissé à la douceur amoureuse. Et tout ça, dans une vulgarité ambiante assez jouissive *(disponible sur Netflix)*. ❑


The Wrong Missy

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

## Intrigant, décomplexé et sordide

# Jeffrey Epstein : Pouvoir, Argent Et Perversion

**Depuis la nuit des temps, l'amerique apporte son lot de vicelards deglingués.** Des tueurs en série à la pelle, certes, mais aussi de narcissiques menant une vie de patachon pervers et dangereux. A Hollywood, le droit de cuissage a régulièrement brisé les frontières des bonnes mœurs. Hier, Charlie Chaplin et Errol Flynn, aujourd'hui Roman Polanski, Woody Allen, Chris Tucker, Kevin Spacey et, bien évidemment, l'adipeux Harvey Weinstein. Les quatre derniers faisant visiblement partie de la longue liste des fréquentations de Jeffrey Epstein, milliardaire américain renommé, ayant amassé ses dollars (de façon douteuse) dans la finance, pour mettre ensuite cette fortune au service de ses pulsions sexuelles sur des adolescentes. L'affaire a donc éclaté il y a une douzaine d'années. Ce qui avait valu à l'homme d'affaires une peine (aménagée par ses soins) de 13 mois de prison. La glaçante (voire givrée) minisérie documentaire de Netflix (quatre fois 50 minutes environ) revient sur le parcours à la fois intrigant, décomplexé et sordide d'Epstein. Une sorte de Jekyll/ Hyde contemporain. Sympathique et avenant en journée, mais qui emmenait régulièrement sur son île privée une ribambelle de très jeunes filles pour des parties de massages dégénérant vite en viols carabinés. Raconté comme ça, le documentaire peut ressembler à un long trip voyeuriste, comme un article de tabloïd qui se conterait de signaler les faits du pédocriminel en toute sordidité. Mais en fait non. Car "Jeffrey Epstein : Pouvoir, Argent Et Perversion" est une enquête approfondie et documentée. Notamment via les multiples interviews de ses victimes qui, dix ans après les faits, racontent leur histoire face caméra. On comprend alors, en lisant entre les lignes et en surveillant leurs émois traumatiques, comment un tel prédateur hypnotise ses proies, tel le serpent du "Livre De La Jungle", pour les amener ensuite à subir les derniers outrages. D'autant que le documentaire ne s'arrête pas là. En interviewant flics, juges et témoins (jusqu'au jardinier d'Epstein), la réalisatrice Lisa Bryant et le documentariste Joe Berlinger, mettent à nu une face cachée de l'Amérique. Celle du pouvoir du sexe via l'argent. Ainsi, on découvre un grand nombre d'hommes impliqués dans ce réseau, notamment le très royal prince Andrew dont une des jeunes femmes, victime, parle avec des trémolos dans la voix. Toutes ces filles ayant fini, avec l'aide d'un juge non soudoyé, par avoir gain de cause, puisque qu'Epstein s'est finalement retrouvé en prison pour *"sollicitation à la prostitution et proxénétisme de mineures"*. Prison dans laquelle, il se serait pendu. Au conditionnel, car on aurait pu aussi bien dire qu'il s'est suicidé d'un coup de hache dans le dos. Ce qui, évidemment, a dû arranger beaucoup de ses célèbres amis de la politique ou du showbiz qui ne seront plus jamais inquiétés *(en diffusion sur Netflix).* ❏

## Emanuelle Et Les Derniers Cannibales

*(Artus Films)*

**La *cover girl* et actrice indonésienne Laura Gemser a aligné, durant les années 70, les films érotiques-bis italiens pour la plupart conçus pour surfer sur le succès de "Emmanuelle", le film *cul-culte* de Just Jaeckin. A travers son personnage de journaliste gentiment nymphomane nommée *Black Emanuelle* (avec un seul *m* pour éviter d'éventuels procès en contrefaçon), elle aura vécu des aventures aussi joyeusement chics que perversement choc. Surtout dans "Emanuelle Et Les Derniers Cannibales" de Joe D'Amato, son réalisateur fétiche. Un mélange improbable d'érotisme soft et de gore maladroit. Avec du dévorement de seins et des cannibales cabots errants dans jungle amazonienne. Et, entre deux séquences, le joli corps imperturbablement nu de la trop belle Laura. Soit le cinéma d'exploitation dans toute sa pureté et son innocente splendeur.**

# Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

**La rubrique DVD se transforme et s'ouvre aux plateformes qui diffusent des documentaires sur le rock et des films de concert**

# Les Kinks ont payé le prix fort

## "The Kinks, Trouble-Fêtes Du Rock Anglais"

***Actuellement sur Arte***

Avec "Glam Rock, Splendeur Et Décadence", son précédent documentaire, Christophe Conte a rappelé à ceux de son âge et enseigné aux jeunes générations que cette musique pailletée n'était pas que de la poudre aux yeux. Et aux oreilles. Cette fois, il fait encore plus fort avec ce film sur les Kinks, la quatrième roue du carrosse du rock anglais crucial des années 60, avec, ou plutôt *après* les Beatles, les Rolling Stones et les Who. En moins d'une heure, format imposé oblige, le journaliste brosse un portrait net et précis du groupe emmené par les frères Davies : Ray, le singer-songwriter pas toujours facile à suivre, et Dave, le cadet, riffeur séminal dont un larsen malencontreux a été immortalisé sur de la bande magnétique, selon lui pour la première fois, lors de l'enregistrement de leur chanson "I Need You" aux Pye studios. Evidemment, Conte a espéré que l'aîné des frangins se prête au jeu de l'interview, mais elle ne s'est finalement pas faite. A sa place, des amateurs du groupe, éclairés, anglo-saxons (Jon Savage, Andy Miller, Andrew Loog Oldham), mais aussi français (Michka Assayas, Bertrand Burgalat) ont accepté de revenir sur le parcours d'une formation non pas maudite, mais qui n'a jamais fait le moindre effort pour que, tel une tornade blanche, le succès l'emporte. *"Le sujet m'intéressait depuis longtemps et j'ai été agréablement surpris qu'Arte me suive dans l'aventure. Les Kinks n'avaient pas besoin qu'on redore leur blason, mais j'ai constaté qu'il y avait incontestablement un déficit d'infos concernant ce groupe pétri d'ambiguïté et de contractions, ce qui, d'ailleurs, contribue à leur charme"* a précisé Christophe Conte au début de l'entretien qu'il a accordé à la rubrique. Pour pallier un autre manque (certaines chansons emblématiques n'ont jamais été mises en images), le réalisateur a eu la bonne idée de *"recréer des sortes de scopitones avec des séquences d'archives de Londres et de l'Angleterre"*. Maîtrisant leur sujet, les intervenants mentionnent évidemment les premiers tubes ("You Really Got Me", "All Day And All Of The Night", "Tired Of Waiting For You", produits par Shel Talmy) et rappellent donc que, la personnalité de ses membres étant ce qu'elle était, les Kinks ont payé le prix fort (un bannissement aux USA qui a profité aux Who, et une certaine frilosité chez eux), pour avoir refusé de se conformer à l'establishment rock de l'époque (invité à chroniquer "Revolver" dans la presse musicale en 1966, Ray Davies a purement et simplement déglingué ce que beaucoup considèrent comme le meilleur album des Beatles). De l'anecdote tragique de *"la guitare offerte à Ray Davies, le jour de ses treize ans, par sa sœur qui mourra le soir-même d'une crise cardiaque en dansant"*, à "Phobia", dernier album paru en 1993 auquel le groupe n'est visiblement pas pressé de donner suite, l'essentiel est couvert par ce documentaire. Le repli des Kinks sur eux-mêmes (et surtout sur la divine Albion, inépuisable source d'inspiration — "Waterloo Sunset", "The Kinks Are The Village Green Preservation Society") durant la seconde moitié des années 60 est pertinemment évoqué, tout comme le virage rock FM de la fin de la décennie suivante et le coup de booster, inattendu mais somme toute apprécié (et pas seulement du banquier de Ray Davies), de Van Halen qui, en 1978, a cartonné de façon obscène en s'appropriant, "You Really Got Me". A voir absolument donc, avant ou après avoir dégusté la récente réédition de "Arthur (Or The Decline And Fall Of The British Empire)", album génial et... controversé.

## "Shot! The Psycho-Spiritual Mantra Of Rock"

***Actuellement sur Netflix***

C'est une sorte d'ami de la famille Rock&Folk, le grand frère américain. Un type sensas qui sait ce qu'avoir le sens du timing veut dire. Les années 1972 et 1973, au hasard, Mick Rock — c'est son vrai nom, ça ne s'invente pas — les a passées à Londres, sur des charbons très ardents, à photographier et filmer (c'était son job) des types pas comme les autres, des déviants notoires, des musiciens glorieux, en friche, les deux pieds dans le même étrier, la morve à une narine, l'autre en mode aspirateur. En ces temps bénis, Rock a immortalisé ceux qui méritaient vraiment de l'être et, pour aller à l'essentiel, a pris les clichés de Lou Reed et d'Iggy Pop qu'on peut voir en grand au recto des 33 tours "Transformer" et "Raw Power". Ce genre. Des collègues à lui auraient donné un œil pour faire une de ces deux pochettes-là. Sinon, avant ça, Mick a shooté son copain Syd Barrett, devenu artiste solo, sous toutes les coutures espacées de ses fringues d'allumé de service. Juste après il a travaillé pour Queen. Sinon, entre les deux, il a aussi été le photographe officiel de David Bowie ! A ce moment précis où il est devenu Ziggy Stardust. Alors forcément, on ne peut que rendre hommage à la plateforme reine du confinement de diffuser actuellement "Shot! The Psycho-Spiritual Mantra Of Rock", excellentissime documentaire que Barnaby Clay a consacré en 2016 à Mick Rock (prétexte à un Mes Disques A Moi). Clay qui pourrait, aussi, être un ami de la famille : né en 1973 à Londres, vidéaste pour TV On The Radio ou Jon Spencer Blues Explosion et époux de Karen O, la tenancière de Yeah Yeah Yeahs. Qui se ressemble... ❑

# OFFRE ABONNEMENT NUMERIQUE

# 6 MOIS OFFERTS

1 AN
soit 12 numéros
+ 6 MOIS
OFFERTS
51€
SEULEMENT !

rock&folk

DISPONIBLE SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

ANDROID APP ON Google play

Available on the App Store

rocknfolk.com

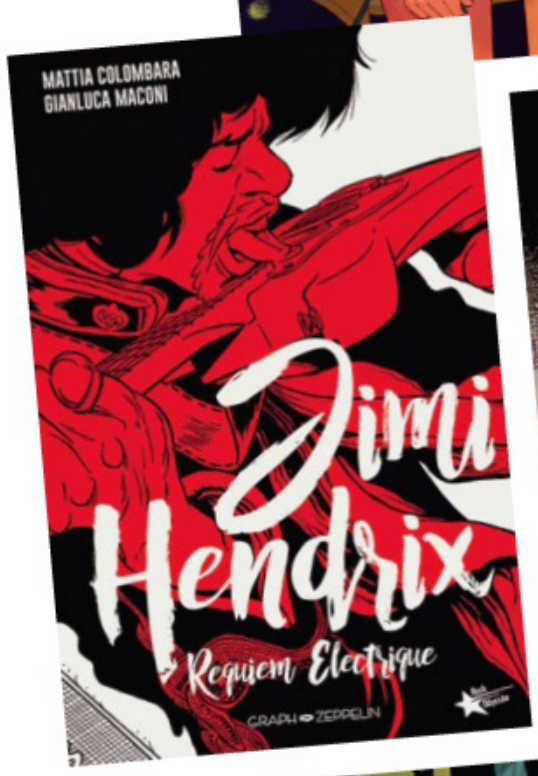
SUIVEZ-NOUS SUR

# Bande dessinée

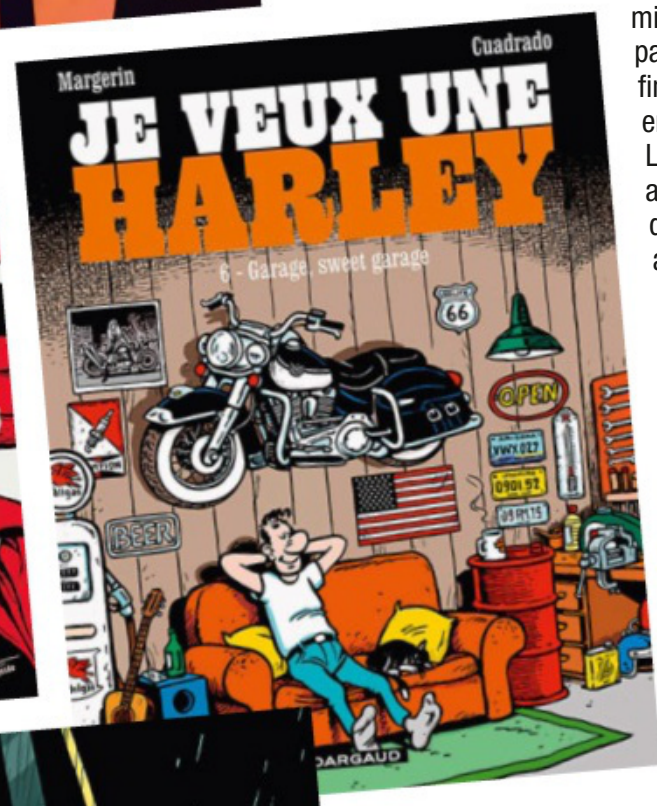
PAR GÉANT VERT

## Réalisme et gros nez

Depuis le couronnement de Rumiko Takahashi à Angoulême en 2019, le statut de mangaka est de plus en plus une affaire de femmes. Ce mois-ci, c'est la nouvelle série **"Golden Sheep 1"** (Delcourt/ Tonkam) réalisée par Kaori Ozaki qui sort définitivement du lot. Tsugu Miikura est une ado qui vit, pense et bouge avec sa Fender Stratocaster. Son univers est le rock et elle compte bien en faire le sujet central de sa vie. Suite à un déménagement, elle quitte Osaka et revient s'installer dans la ville de son enfance où elle ne tarde pas à renouer avec ses anciennes relations. Si toutes donnent l'impression de ne pas avoir changé, Tsugu ne va pas tarder à éprouver quelques doutes ; d'autant plus que certains de ses nouveaux condisciples croient dur comme fer que le "Burn" de Deep Purple n'est rien d'autre que la musique d'une pub. Histoire basée sur le thème éternel de l'adolescence, ce premier épisode est terriblement accrocheur.




Cinquante ans après son décès, Jimi Hendrix continue à passionner les foules. Cette fois, c'est le duo italien Mattia Colombara et Gianluca Maconi qui cosignent le scénario de **"Jimi Hendrix — Requiem Electrique"** (Graph Zeppelin) mis en cases par le second. Le résultat est une belle histoire en noir et blanc mixant adroitement, et de manière concise, les trois grandes parties de la vie du guitariste : ses origines, la gloire et la fin. Ces trois parties distinctes sont elles-mêmes séparées en autant de chapitres aux noms de chansons évocatrices. L'ensemble privilégie la réalité aux légendes popularisées après coup, et les auteurs s'amusent avec les règles du découpage BD de la même façon qu'Hendrix aimait jouer au funambule en déstructurant le classicisme de la musique.




La cinquantaine étant l'avenir de l'homme, autant se précipiter tout de suite, ou prendre en cours de route, la série **"Je Veux Une Harley"** (Dargaud) due à l'imagination concordante de Frank Margerin et du scénariste franco-canadien Marc Cuadrado. Dans ce sixième épisode baptisé "Garage, Sweet Garage", les amateurs de motocyclettes du Milwaukee vont retrouver leur héros préféré, Marc Carré, en pleine crise de désarroi face à des conducteurs de voitures sans-gêne qui se garent continuellement devant la porte de son garage. Face à cette incivilité grandissante, Marc et sa femme décident d'emménager à la campagne où, forcément, il y a plus de place qu'en ville. Mais voilà, entre agrandir le garage pour avoir un peu plus de place pour les bécanes, et transformer l'endroit en club de bikers, il n'y a qu'un pas que Marc Carré ne va pas tarder à franchir au grand désespoir de ses voisins octogénaires.

**"GoSt 111"** (Glénat) est un surprenant album riche en adrénaline concocté par Marion Mousse, une dessinatrice qui n'hésite pas à mettre réalisme et gros nez dans le même shaker et Mark Eacersall, un scénariste venu de l'audiovisuel qui n'avait jamais fait de BD. Ajoutons-y un véritable commissaire de police caché derrière le pseudonyme d'Henri Scala et tous les fans de polar vont comprendre sans peine pourquoi l'histoire du loser en chef Goran Stankovic est une petite merveille de narration. Cette descente aux enfers du pauvre Goran sent le vécu à toutes les pages. Et personne ne s'en plaint tant les hauts et les bas du scénario sont passionnants à suivre. Caricature du poissard, Stankovic passe très vite du statut de petite fourmi *go fast* à celui d'indicateur. Manière de guide de la démerde en milieu zonard, cette BD montre sous un jour amusant tous les inconvénients liés à la fonction de balance. Bien que réalisé par des personnes n'ayant jamais travaillé ensemble auparavant, ce *one shot* à l'alchimie réussie fait espérer une collaboration durable. ❑

## Le gros plan du Géant

**Les éditions du Sandre viennent de rééditer deux joyaux des années soixante dus à l'imagination débordante et cruelle de Philippe Delessert. Collaborateur du journal Hara-Kiri, Delessert y révélait un style autant influencé par Magritte que par Topor ou Gébé. Dans "Inventaire" publié sous un autre nom en 1965, il décline en noir et blanc une gamme d'objets du quotidien revus et corrigés en autant d'accessoires aussi amusants à observer qu'à l'emploi inutile. Certains y verront une critique de la société de consommation, et ils auront bien raison. En 1969, le dessinateur publie "Humanité" qui marque le point culminant de sa carrière de dessinateur désabusé. Au fil des pages pleines d'humour noir, l'auteur passe le monde à la sulfateuse dans un joyeux carnage qui n'est pas sans rappeler l'absurdité et la violence de notre actualité.**

# Dylan, Lennon furent des alliés fidèles

## Techno Rebels, Les Pionniers De La Techno A Detroit

### DAN SICKO

*Allia*

Bien sûr, l'Histoire de l'Art a toujours eu à voir avec la grande Histoire mais seule l'histoire de la musique populaire de la seconde moitié du vingtième siècle — la nôtre, quoi — est si étroitement liée à son temps. C'est sûrement logique, la pratique musicale était réservée autrefois à une petite part de la population — les professionnels et privilégiés — et ne pouvait donc refléter fidèlement toute la société tandis que les moyens techniques du vingtième ont permis à tous de faire de la musique ou de l'écouter et la musique est ainsi devenue non seulement un moyen d'expression ultrapopulaire mais aussi un baromètre et un témoin du monde dans lequel elle naît et prospère. Et quand ce monde est aussi dur que la ville de Detroit dans sa déconfiture industrielle des années 80, sa musique va, bien sûr, aussi le refléter. Le livre de Dan Sicko, "Techno Rebels" est d'abord sorti en 1999 mais c'est une édition mise à jour en 2010 que les éditions Allia ont sorti cet hiver. Ce fut le premier ouvrage de référence sur la techno et il reste aujourd'hui une bible indispensable aux fans et aux curieux. Mais comme Sicko choisit de construire avec méthode tout le phénomène et ses sources, il raconte pour cela l'histoire de la ville et de ces communautés et déroule avec minutie et clarté le panorama socioéconomique qui domina cette naissance, de la scène locale *"progressive"* aux fondateurs Belleville Three et nous permet de comprendre clairement les multiples origines, en particulier musicales, du genre. Il raconte aussi, bien sûr, les nombreux allers-retours entre l'Europe et les USA qui rythmèrent les premières années du genre, allers-retours où chaque scène locale enrichissait et diversifiait les courants. Assurément, être fan de techno est la première motivation pour cette élégante lecture, mais surtout pas la seule. Detroit est une ville importante dans l'histoire des USA et dans l'histoire de la musique et c'est finalement, aussi, un petit cours de civilisation que donne finalement Sicko avec ce livre exhaustif qui ouvre des tonnes de pistes musicales.

## Listen Whitey! Sons & Images Du Black Power (1965-1975)

### PAT THOMAS

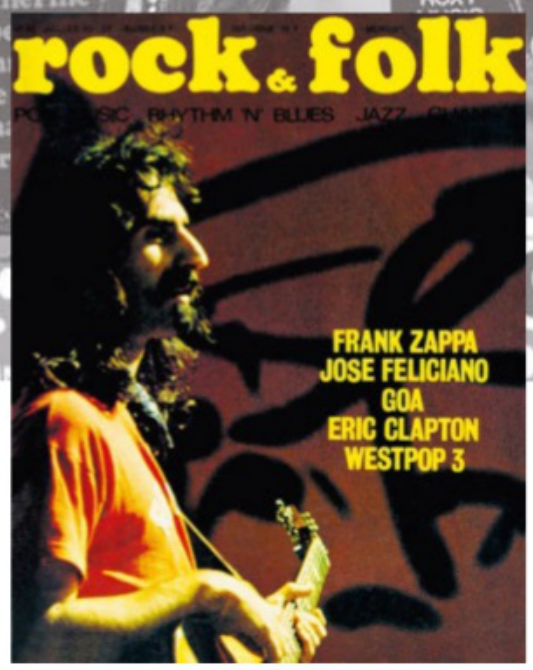
*Les Fondeurs De Briques*

En 2012, le musicien, producteur et auteur Pat Thomas publia l'impressionnante somme "Listen Whitey! Sons & Images du Black Power (1965-1975)" fruit de longues études et d'une intime connaissance de la culture afro-américaine et de tous ses acteurs, vus par le prisme révélateur du Black Power Party, somme étayée par un corpus complet de rares enregistrements de discours et de chansons protestataires dont la commune caractéristique est bien sûr, la dénonciation du violent drame raciste dont souffraient et souffrent encore les Etats-Unis. Inutile de préciser pourquoi lire aujourd'hui ce livre paru en français en 2016 est important, l'éducation antiraciste doit aussi se faire ici et la culture de ces années-là vaut tous les manifestes. D'autant plus que la plupart des Français n'ont alors jamais réalisé l'implication de stars noires comme blanches dans ce mouvement libérateur. Les musiciens, les écrivains, les poètes débattaient, exploraient, protestaient en vers comme en musique et cet extraordinaire bouillonnement est ici restitué avec passion et minutie. C'était alors la première fois que des Noirs pouvaient exprimer leur colère et pendant que le Sud se battait encore pied à pied dans le combat pour les droits civiques, le Nord réclamait sa fierté et sa culture et bien sûr, la musique y tenait le premier rang. Gil Scott-Heron, Sly Stone, Marvin Gaye, même la proprette Motown comme le monde du jazz s'unirent contre le racisme et l'impérialisme pour beaucoup d'entre eux. Dylan, Lennon ou Grateful Dead furent alors des alliés fidèles et contribuèrent au discours d'ouverture et de tolérance. Malcolm X, Eldridge Cleaver ou des poètes comme Langston Hugues réveillaient les âmes pendant que les jeunes activistes du Black Power tentaient d'aider concrètement leurs communautés ravagées par le racisme. On sait bien sûr aujourd'hui à quel point cette lutte est encore inachevée et ce livre est le parfait rappel du chemin parcouru et des obstacles immenses que ce combat soulève toujours. Mais avant tout, ce livre est un monument à la culture afro-américaine et à son magnifique et incalculable apport à notre culture universelle et en particulier à la musique. Gil Scott-Heron croyait que la révolution ne serait pas télévisée, les évènements d'aujourd'hui nous montrent que ce fut peut-être sa seule erreur d'appréciation mais notre devoir est de l'entendre, lui et ses pairs et de mettre fin à ce terrible hiver, américain et mondial. ❑

*Ça ne s'invente pas*

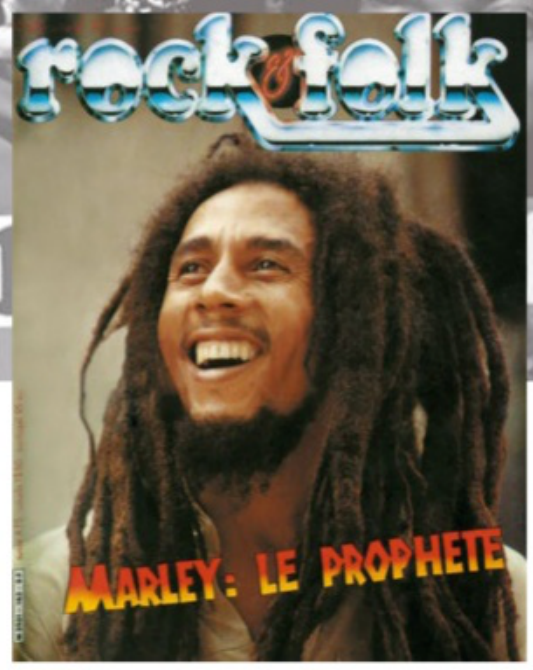
# ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



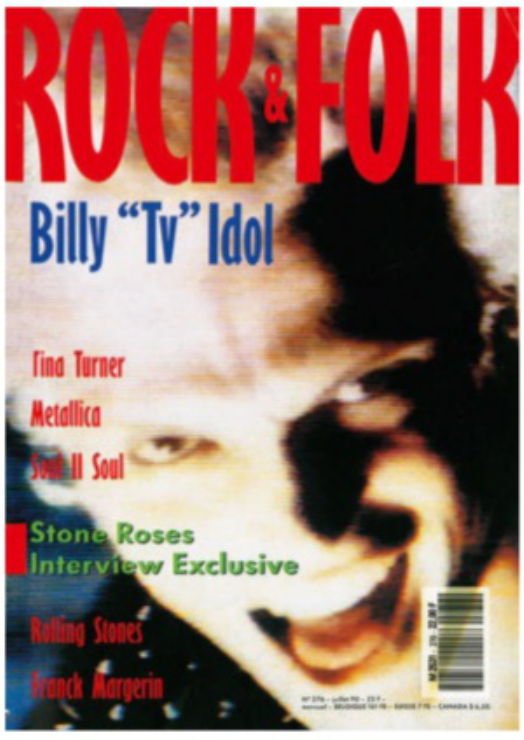

## JUILLET 1970 R&F 042

**Georgio Gomelsky** avait monté le Crawdaddy Club et révélé Rolling Stones, Animals et Yardbirds. Sur six pages bien tassées, il donne une conférence de management divinatoire ou de marketing chamanique. A croire que le monde d'alors n'était peuplé que de jeunes consommateurs de disques, et que le seul paramètre géopolitique en jeu était la pop. Et ça marche : l'homme est en train de s'améliorer, prédit-il. Sinon, ils les lâchent par deux maintenant, **Stevie Winwood** et **Eric Clapton**, qui ont fait partie de Blind Faith, **Tom Paxton** et **Peter, Paul & Mary**, oriflammes encore triomphales d'un folk qui s'est bien assagi. A **Goa**, *"le hippie respecte l'Indien, l'Indien continue sa vie comme si de rien n'était"*. Le reporter voit le bien partout, soufflé par l'utopie réussie de Calangute, une plage qui attire tous les hippies repliés en Inde pour Noël.




## JUILLET 1980 R&F 162

Le saviez-vous ? A l'époque, Rock&Folk était partenaire de l'Office jamaïcain du Tourisme et publiait tous les 2 mois un sujet fleuve sur le reggae, la ganja, le foot au couchant et l'homélie rastafarienne. Chez **Tuff Gong**, le label de Bob Marley, on mange sans sel et sans viande, mais on peut boire du coca. Ce rédacteur est marrant. Il s'est acheté un **jukebox** et le déifie pendant 5 pages, signalant en passant que Bing Crosby a vendu 45 millions de disques (d'où son surnom). **Madness**, *"le seul groupe prolo qui ne se vautre pas à plaisir dans la déprime"*, n'aspire qu'à faire rire et danser. Il draine malgré lui des grappes de skins qui font flipper un public n'aspirant qu'à rire et danser. **Jacno** a vu "L'Avare" au cinéma. *"Le film, c'est pas terrible, parce que Molière c'est complètement nul, mais dès qu'il y a De Funès, c'est vachement bien."*




## JUILLET 1990 R&F 276

Los Angeles. Un accident de Harley au petit matin. *"5 opérations et un genou en métal"*, **Billy Idol** n'est pas *"un mirage hertzien"* fabriqué par MTV, mais un *"mutant"*. Deviendra-t-il *"un David Lee Roth avec une banane"* ? Il n'en aurait pas plus honte que ça, son *"metallic R&B"* a redonné au rock'n'roll sa raison d'être : il fait en sorte qu'on puisse *"danser dessus"*. Les **Stone Roses** ont refusé de se produire dans une arène de la feria de Nîmes. Ils ont vu le dernier clip de Tina Turner, qui glorifie l'exercice subtil de l'acupuncture sur une entrecôte vivante. Ian Brown n'adressera jamais la parole à cette *"marionnette du showbiz. Elle ne mérite pas que je gaspille ma salive."* Ian Brown est un flagorneur comparé au missilier **Kent**, quand on lui parle des Garçons Bouchers et leur *"chanteur mongol"*, ou Niagara, les deux *"naaazes"* opportunistes.

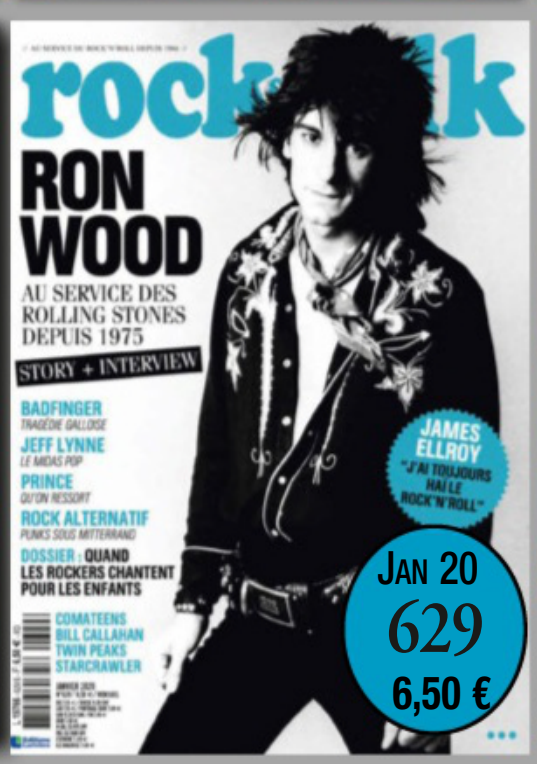
## JUILLET 2000 R&F 395

Avec "Thirteen Tales From Urban Bohemia", les **Dandy Warhols** se la pètent léger. Ils enchaînent deux barrés puis s'imaginent avoir enregistré *"le dernier album de rock'n'roll. On est les derniers d'une espèce."* Ils ont écrit une sorte d'hommage à Gainsbourg avec des paroles en français, qui dit : *"Sexy, sexy, baise-moi"*, et l'ont oublié au fond d'un tiroir. Qu'au nom du dandysme warholien jamais on ne l'ouvre ! Deux **Radiohead**, Ed O'Brien et Phil Selway, charrient Metallica qui porte plainte contre 323 000 pirates de Napster : *"Visez un peu les rebelles. Mettez tout sur mp3. Le mp3 départagera les hommes des petits garçons."* George Lucas, c'est après **Dr Dre** qu'il en a. Dre a *"utilisé le son THX de Star Wars"* en intro d'un de ses albums. N'empêche, soutient Dre, un rappeur crée 5 emplois. George Lucas, tu perds ton sang froid !

## JUILLET 2010 R&F 515

Tiens, la vieille photo de Bob Marley en survête. Ça sent le dossier **foot et rock**. Tout juste, c'est la Coupe du monde. Ouverture sur Pete Doherty et ses cannes de serin, suivent Elton John et ses grosses cuisses laiteuses, Rod Stewart, la fratrie Gallagher, Damon Albarn, les hymnes inspirés du rock ("Seven Nation Army" pour les tifosi), un *"disco foot"* avec "Munich Air Disaster 1958" (Morrissey) ou "Zidane A 21st Century Portait" (Mogwai). **Nick Hornby**, qui a vraiment une tête d'œuf, *"n'aime pas les joueurs anglais"*, et parie sur une finale Espagne-France. **Dead Weather** sort "Sea Of Cowards". Le reporter n'a d'intérêt que pour Jack White et son label Third Man, qui brasse du vinyle dans des formats inhabituels. "Sea Of Cowards" sort en 13 pouces, et les pistes débordent le macaron central : *"On peut mettre l'aiguille et jouer l'étiquette"*.

# rock&folk



## L'ÉCRIN INDISPENSABLE

**20 € + frais de port**

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

## BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

VROFP20

| N° ou Ecrin | Prix |
|---|---|
| | |
| | |
| | |
| | |
| | |
| Frais de port | |
| Total | |

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin
DOM-TOM, Etranger nous contacter
au + 33 43 44 62 43 79*

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

# PEU DE GENS LE SAVENT

## MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

*"...ce secteur à la con des managers supervisant d'autres managers* (...)*, tous ces gens dont le boulot, en somme, consiste à vous convaincre que leur boulot ne relève pas de l'aberration pure et simple."* David Graeber, auteur de "Bullshit Jobs" (Les Liens Qui Libèrent, 25 €), dans Libération le 28 mai. Les artistes qu'on aime sont rarement payés à brasser du vent : Martin Newell a été jardinier, Vic Godard postier, Tai-Luc bouquiniste, Didier Wampas électricien à la RATP, Stuart Moxham chauffeur de bus scolaire et d'officiers de l'armée britannique. Avec Ken Brake et Philippe Auclair, alias Louis Philippe, lui-même journaliste de football (dont tout le catalogue est désormais disponible sur Bandcamp), il sort "The Devil Laughs", (Tiny Global, Bandcamp). Auteur de "Colossal Youth", album qui a subjugué une génération, de Kurt Cobain à Etienne Daho, Stuart a enchaîné les impondérables après le split, en pleine ascension, des Young Marble Giants : grave accident de moto, largage de son nouveau groupe, The Gist, par Rough Trade, divorce le laissant à la rue. Comme Margo Guryan, Evie Sands, Nick Garrie ou Paul Bryan (alias Sérgio Sà, merci Marc Fitoussi) Stuart Moxham et Louis Philippe méritent leur couvert à la table de Randy Newman.

Côté revenu de complément, Gilles Bertin, le chanteur de Camera Silens, n'y est pas allé de main morte, avec plusieurs attaques de banques au compteur, et le cambriolage du dépôt toulousain de la Brink's en 1988 (butin : 1,8 M€). Avant de s'éteindre en novembre, il avait publié "30 Ans De Cavale — Ma Vie De Punk" (Robert Laffont, 20 €). L'histoire de son groupe vient de paraître ("Camera Silens Par Camera Silens", Castor Astral, 14 €), racontée par les participants et Patrick Scarzello, musicien, journaliste, écrivain qui incarne tout ce que le rock a de valeureux. Comme La Souris Déglinguée, ces Bordelais étaient trop subtils et singuliers pour se fondre dans le moule alternatif. Ce document remarquable, à la manière de "The Dirt", de Mötley Crüe, capture le moment où le punk vire au keupon, et où chaque bande finit par ressembler à sa propre caricature voire à un sketch des Inconnus.

Si on veut comprendre ce qui a merdé dans ce pays avec le coronavirus, la suffisance des experts et l'ignorance des *sachants*, il faut entendre Michka Assayas, le Michel Cymes du rock, se mélanger les pédales sur Arte ("The Kinks, Trouble-Fêtes Du Rock Anglais", par Christophe Conte, avec Jon Savage et Andrew Loog Oldham en pleine forme), ainsi ce passage sur "You Really Got Me" : *"...ce son de guitare fuzz, heu, un peu presque involontaire, parce qu'il y avait une sorte d'accident je crois quand ils ont enregistré, je crois que Dave Davies avait percé la membrane de l'ampli avec une aiguille à tricoter, heeeeu, donc voilà, ce son sale, ce son trash c'est les Kinks qui l'ont inventé un peu par hasard."* Alignant poncifs et inexactitudes de wikipédiste avec la fausse bonhomie de celui qui en sait trop, Michka semble toujours sortir d'un colloque sur le Velvet Underground ou de la consultation d'un site porno. Il projette sur les plus grands artistes (à condition qu'ils aient beaucoup souffert) ses fantasmes d'éternel ado qui n'a jamais été jeune. *"Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur. La race des gladiateurs n'est pas morte. Tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies."* Flaubert, cité par Marie-Dominique Lelièvre.

C'est étrange cette croyance que c'est d'abord le matos qui fait la musique, et pas les notes et les doigts, même avec une guitare flamenco ce riff en power chords sonne, alors qu'avec une fuzz (*cf* "Satisfaction", à ne pas confondre avec la distorsion) ce serait une bouillie. Il est vrai qu'il m'a fallu 30 ans pour comprendre que la guitare aquatique d' "Airport Love Theme", par Vincent Bell, était probablement faite avec une Small Stone (merci Jacques Charbit, de 1001 Guitares), j'avais essayé toutes les vitesses de Leslie et tous les modèles de phasing, sauf celui-là.

Dans le numéro *moins 2* d'Idiocratie (idiocratie2012.blogspot.com) : un entretien avec le Système, des chroniques imaginaires tordantes ("The Mufti" avec Ryan Gosling, Gaullisme et Tradition, Lignite, *"la revue de l'empreinte carbone intégrale !"*) et un long texte sur John Balance et Coil.

Décédé du mois : Jean-Loup Dabadie. Il y a des rois Merdos qui transforment en daube tout ce qu'ils touchent, Dabadie, lui, a accumulé des succès fondés sur la sensibilité et le talent. C'est l'apparition miraculeuse de Michel Polnareff un dimanche après-midi chez Michel Drucker (*"Des églises et des HLM. Que fait-il le Dieu qu'ils aiment ? Qui vit dans l'espace..."*) ou ça : Anny Duperey : *"J'ai envie de voir votre corps sans habits"*
Jean Rochefort : *"Enfin. Vous voulez dire... NU ?"*
*"Chaque instant est une question que je t'adresse*
*Et la mort un univers où tout continue sans cesse"*
(Catastrophe, "L'Amour Tout Nu").

Assignés dans leur bergerie des Corbières, Emmanuel Mario, Nina Savary et Vincent Guyot (Pieuvre) viennent de fixer quelques raretés d'Henri Salvador, Françoise Hardy, Francis Lai ou Bernard Ilous. L'EP s'appelle "Vivre !" (Freaksville), il est lumineux, solaire, chaque version magnifie les originaux sans en trahir l'esprit. Slow de l'été : toujours chez Freaksville, "Baby I'm In Love", par Benjamin Schoos et Drew Smith. Et puis il y a "Stills", par The Ocean Tango (Kalligramofon), "Onomato Pia" sur le nouvel album des Sparks ("A Steady Drip, Drip, Drip", BMG), "Starlight" par Von Pourquery (Lying Lions Productions), "Fais Ce Qui Te Plaît", d'Amour Courtois (Beagle Records). Découverte tardive : Lucien Zabuski, alias Zabu, premier chanteur de Magma, et sa chanson "The Hook Of Love", bande son de "Pour Venger Pépère", de Joël Séria, d'après ADG.

Depuis 40 ans, Marc Hollander n'a cessé de publier, sur son label Crammed, des disques audacieux et libres. Avec Véronique Vincent, chanteuse des Tueurs De La Lune De Miel, ils avaient progressivement placé leur propre talent créatif en hibernation pour mettre en avant celui des autres. Depuis quelques années la digue a sauté, ils n'arrêtent plus de composer et d'écrire. Le nouvel album d'Aksak Maboul, "Figures" (Crammed Discs), est un concentré d'inventivité et de beauté. Des titres comme "Formerly Known As Défilé", "Sgraffites", "Un Caïd", ou "Fatrasie Pulvérisée" inventent une musique savante, imprévisible et aimable. Moi aussi j'ai sorti un single le mois dernier. Verdict d'un programmateur : *"Pas mal"*. Le truc le plus blessant. ❑

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com 20 ans

20 ans de hi-fi & home-cinéma

# DÉCOUVREZ ELIPSON W35, THE ORIGIN OF POWER*

ENCEINTE CONNECTÉE

## ELIPSON W35 & TRIPOD

- Conception stéréo de 350 watts
- Multiroom, streaming WiFi et Bluetooth
- Compatible Amazon Alexa

**899 €**

* La source de la puissance

---

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.